





13 avril an 1816 venu a  
Bouliax. — — —

LE COMPERE  
MATTHIEU,

O U

LES BIGARRURES  
DE L'ESPRIT HUMAIN.

---

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du Vul-  
gaire, est à ses yeux, ou sacré, ou profane,  
ou abominable.

Tom. II. pag. 7.

---

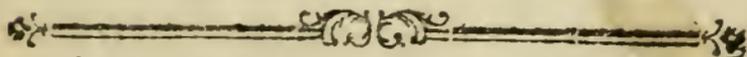
NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.



M D C C L X X V I I.

M. 6  
114

~~110~~

PQ

1981

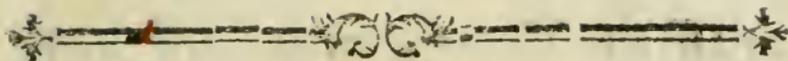
D75 A66

1777

t.1.



793641



A V I S

D E

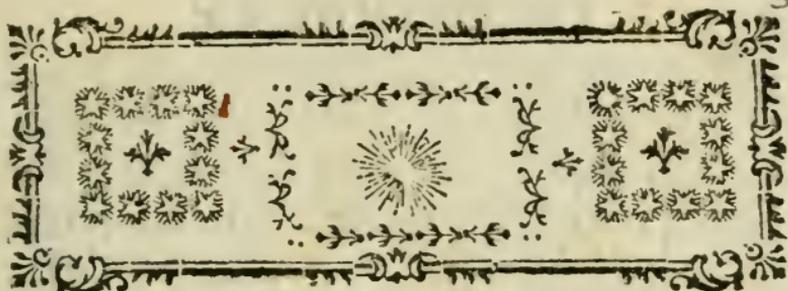
*M. J. J. J. J. U. R.*

**I**L importe fort peu au Public d'apprendre par quel hazard cet Ouvrage m'est tombé entre les mains. Mais il doit savoir que j'ai été plus de quatre ans dans l'irrésolution de le mettre au jour. Je puis compter sur une douzaine d'Amis vertueux & éclairés. Quatre d'entr'eux vouloient que je le fisse imprimer ; quatre me pouffoient à le brûler , & le reste me disoit d'en faire ce que je jugerois à propos. Un coup détermina l'affaire ; & ce coup fut pour l'impression.

Voici donc cet Ouvrage tel que je l'ai reçu ; non seulement

quant au Texte , mais aussi quant aux Notes , qui sont de différentes mains , & assez souvent mal en ordre. Si cet ouvrage est bon , je prie le Lecteur Bénévole de faire gré à la fortune de sa publication : S'il est mauvais & qui pis est , méchant , je suis le premier à joindre ma voix à celle des Hommes zélés qui le décrieront.





LE COMPERE  
MATTHIEU,

O U

LES BIGARRURES  
DE L'ESPRIT HUMAIN.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Introduction. Généalogie. Arrivée à la  
Flèche, & ce qui s'y passa.*

L E C T E U R , tu vas lire l'Histoire  
de mon Compere Matthieu, la mien-  
ne & celle de quelques autres personna-  
ges fameux, par les différentes avan-  
tures de leur vie. Si tu ne t'intéressois  
qu'au sort de ceux qui, graces aux  
vertus de quelques ancêtres illustres,

portent un nom respectable dans le monde , je te dirois que nous comptons parmi nos aïeux des *Tancrede* & des *Bayard* : mais si tu regardes tous les hommes pétris du même morceau de boue , & tous également dignes de ton attention , je ne t'en imposerai pas : je t'avouerai franchement qui nous sommes ; je ne te déguiserai aucun de cette multitude d'événements singuliers qui nous touchent , & dont cette Histoire est remplie.

Tu me reprocheras peut-être qu'il n'y a ni plan ni méthode dans cet ouvrage ; que ce n'est qu'une rapsodie d'aventures sans rapports , sans liaisons , sans suite ; que mon style est tantôt trop verbeux , tantôt trop laconique , tantôt égal , tantôt raboteux , tantôt noble & élevé , tantôt plat & trivial. Quant aux deux premiers articles , je te répondrai que je n'ai pu décrire les événements dont il est question , que dans leur ordre naturel , ni avec d'autres circonstances que celles qui les ont accompagnées. Quant à mon style , je l'abandonne à tout ce que tu pourras en penser. J'ai toujours été un ignorant , & je le serai vraisemblablement toute ma vie.

MON COMPERE MATTHIEU & moi nâquimes à *Domfront*, petite ville de Normandie, le premier dimanche d'août 1709. Son pere & le mien étoient cordonniers; mais de ces cordonniers aisés, qui sans se reposer uniquement sur le revenu du métier, trouvent par quelque *industrie secrete* & *particuliere*, le moyen de fournir amplement à la dépense du ménage, & de donner une éducation honnête à leurs enfants.

Lorsque nous eumes atteint l'âge de 10 ans, nos parents nous envoyèrent chez les *Jésuites* de la *Flèche*, pour faire nos études. Le *Compere* y fit plus de progrès les six premiers mois que je n'en pus faire en six années. Cependant mon pere me laissa continuer, estimant que, puisque je n'avois aucune disposition aux études, j'en aurois encore moins aux emplois, aux arts, au travail; & que j'en ferois toujours assez pour être Moine.]

Pendant les neuf années que nous demeurames à la *Flèche*, le *Compere Matthieu* fit des progrès étonnants dans le Grec, le Latin, les Mathématiques, l'Histoire, la Philosophie, la Théologie; en un mot, dans toutes les Sciences qui peuvent orner l'esprit & former le cœur. Il donnoit encore une partie du tems

## S LE COMPERE

de la récréation, ou à la Musique, ou au Dessin, ou à la lecture des livres excellents & rares, qu'il se procuroit avec l'argent que son pere lui envoyoit pour ses menus plaisirs.

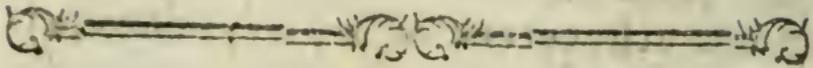
Il y avoit un *Irlandois* du cours du *Compere*, qui ne contribuoit pas peu à piquer ce dernier de la plus vive émulation. Cet *Irlandois*, qu'on nommoit *Whiston*, aimoit l'étude, s'y appliquoit avec toute l'ardeur possible, & y faisoit de très-grands progrès : mais le *Compere Matthieu* l'emportoit sur son Emule par la vivacité de l'esprit, par la force de l'imagination, par sa profonde pénétration dans les Sciences ; ainsi que par la grace & l'adresse du corps dans les Exercices auxquels ils s'adonnoient l'un & l'autre. En revanche l'*Irlandois* passoit chez les *Jésuites* & ses condisciples pour avoir le cœur bon, l'esprit solide, le caractère sociable & docile ; & il s'en falloit beaucoup que l'on pensât de même sur le compte du *Compere*. Sa vivacité, sa naïveté, ses faillies, ses opinions, sa fermeté, lui avoient attiré beaucoup d'ennemis : les *Régents*, qu'il contredisoit à tous propos, n'en étoient pas les moindres, & sur-tout le *Préfet*, qu'il avoit convaincu d'avoir

*cité à faux* dans un Sermon. Enfin trois choses acheverent de le perdre dans l'esprit de ses Maîtres. 1°. Il se moqua ouvertement de certaines pratiques pieuses auxquelles *Whiston* s'accommodoit, ou par bienfiance ou par quelqu'autre motif : 2°. il ne voulut plus répondre aux *Litanies* : 3°. il fit un enfant (a) dont je fus le parrain. En conséquence de ses crimes, on le chassa. Comme j'aimois mon *Compere*, je partis avec lui.

---

(a) Le Lecteur saura que c'est là l'origine de notre Compérage.





## CHAPITRE II.

*Départ de la Flèche. Maladie du Compere Matthieu. Son arrivée à Domfront.*

**N**OUS ne fumes pas sitôt hors de la *Flèche*, que le *Compere Matthieu* enfila la route de *Bourdeaux*, au lieu de prendre celle de *Domfront*. Il avoit une espece de honte de reparoître dans le lieu de sa naissance, après l'aventure qui venoit de lui arriver. D'ailleurs, comme nous avions fait argent de la plus grande partie de nos effets, & que nous empruntâmes encore quelques *louis*, nous nous trouvions une somme suffisante pour nous conduire au bout du Royaume, & pour payer même notre transport en Amérique, si l'idée nous eût pris d'y aller trouver un oncle que j'y avois, & qui étoit fort à son aise. Nous nous arrêtâmes à *Bourdeaux*. Le *Compere* y fit quelques connoissances, qui lui firent trouver une terrible différence entre le séjour d'une ville où regnent la liberté, les plaisirs; & celui d'un endroit où l'on est sous les yeux de *Maîtres*

hargneux, bourrus, prêchant; piaillant sans cesse, & interprétant à mal les plus innocentes démarches. Au bout de quelques mois, notre bourse se trouva presque vuide. Comme nous n'avions donné aucunes nouvelles à nos parents, le *Compere* résolut de retourner à *Domfront*, & de partir ensuite pour *Paris*.

Lorsque nous fûmes hors de *Bordeaux*, le *Compere* me dit: Mon cher *Jerôme*, je viens de faire une démarche ridicule & lâche, qui est bien une suite des préjugés ordinaires dont le monde est rempli. Quelle raison avois-je de ne point retourner droit à *Domfront*? Au lieu de rougir de ce qui venoit de se passer à la *Fleche*, je devois me glorifier de la persécution que j'y ai essuyée, pour avoir frondé ouvertement les usages que la Superstition a introduit dans l'exercice de la Religion, & pour avoir rentré dans le droit que nous donne la Nature de perpétuer notre espèce, où, quand, comment & avec qui nous jugeons à propos, & toutes les fois que l'envie nous en prend. O! mon cher *Jerôme*! mon cher *Jerôme*! il y a bien du chemin à faire avant que les opinions & les abus que les mœurs, la religion, les loix entraînent après elles,

soient bannis de la terre, & que la Philosophie dissipe les épaisses ténèbres dont elle est couverte ! Comme je n'entendois rien à cette espece de déclamation, le *Compere* déclama tout seul, & déclamoit encore lorsque nous arrivames à un petit bourg où nous résolumes de diner & de laisser passer la chaleur qui étoit excessive ce jour là, & qui fut certainement la cause de l'accident que je vais rapporter.

Au moment que nous allions entrer dans l'auberge, le *Compere Matthieu* se trouva subitement saisi d'étourdissement, de nausée, de vomissements, puis d'un grand mal de tête, auquel succéda une fièvre violente, accompagnée de transports si considérables, qu'en moins de trois heures l'on craignit pour sa vie. L'hôte chez qui nous étions fit son possible pour déterrer le Curé & le Médecin ; mais en vain. Il étoit près de minuit, lorsqu'on trouva le Pasteur chez une jeune veuve, sa pénitente, avec laquelle il avoit passé la journée ; & le Médecin chez un vieillard qui venoit de mourir d'une indigestion ; parce que ce mal qu'on prenoit pour une apoplexie, n'avoit point voulu céder à quatre saignées, autant de lavements, ni à six

onces d'eau de Luce qu'on lui introduisit dans le nez, la bouche & les oreilles.

Lorsque ces Messieurs furent arrivés, le Médecin ordonna la saignée, ( qui heureusement étoit plus nécessaire dans ce cas-ci que dans celui du vieillard, ) des boissons abondantes, des fomentations froides sur la tête, avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, & recommanda sur-tout d'*assurer* (a) le malade, parce que si les redoublements continuoient, il pouvoit mourir dans la nuit.

En conséquence de cet avis, le Curé profita d'un moment où le *Compere* paroissoit assez tranquille, & lui dit : — Mon cher frere, croyez-vous en Dieu? — Non, répondit le malade, d'une voix languissante. — Ne l'écoutez pas, dis-je aussitôt au Prêtre; je réponds de lui sur cet article. — Bagatelle que cela, repliqua le Curé : ce n'est point là l'essentiel..... Mon ami, continua-t-il, acceptez-vous la *Constitution*? Le *Compere*, au lieu de répondre, commença à grincer les dents; ses yeux devinrent furieux & étincelans; toutes les veines.

(a) C'est-à-dire, le confesser, lui administrer le *Viatique* & l'*extrême-Onction*.

de son corps se gonflerent ; l'écume lui sortit de la bouche en abondance : ce qui effraya le Pasteur ; puis le zele de ce Pietre se ranimant , il réitéra la même question. Mais le *Compere* , dont le transport étoit parvenu à son période , sauta de son lit , empoigna le *Constitutionnaire* par la gorge , & alloit l'étrangler , sans mon secours & celui du Médecin qui de sa vie n'avoit vu un pareil délire. Au bruit de cette scène , l'hôte & trois vigoureux compagnons monterent , saisirent le malade , & l'attachèrent sur son lit. Pendant ce tems - là le Curé se sauva , le Médecin le suivit ; & moi je demurai pour avoir la consolation de voir dès ce moment le mal de mon pauvre *Compere* diminuer, de façon qu'en quatre jours il fut en état de continuer sa route.

En sept jours & demi nous nous rendîmes à *Domfront*. Nous étions près d'y entrer , lorsque nous rencontrâmes le *Barbier* de la ville qui alloit saigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme , qui nous connoissoit , nous apprit que le pere du *Compere Matthieu* & le mien étoient morts la veille. A cette triste nouvelle, je ne pus m'empêcher de verser un torrent de larmes. —

Mon pauvre pere ! m'écriai-je , qui m'avez donné la vie , qui m'avez aimé , nourri , élevé , faut-il que je vous perde pour jamais ! . . . . Quoi ! dis-je au *Compere* , tu ne pleure pas ? & la Nature . . . — La Nature est une sottise , interrompit-il brusquement : je laisse la foiblesse de pleurer aux femmes & à ceux qui , comme toi , sont infatués du préjugé de la reconnoissance envers leurs parents ( *a* ). Ecoute : pense-tu que quand l'envie prit à *Guillot* , ton pere , d'accoler *Perrine* , ta mere , il eut grande envie de procurer la vie à son fils *Jérôme* , dont il n'avoit point la moindre idée ? Crois-moi , si nos peres nous ont faits , ils en ont eu le plaisir ( *b* ) : s'ils nous ont élevés , nourris , i's nous ont rendu ce que leurs parents leur avaient prêté. Au reste, as-tu jamais vu un mouton ( *c* ) pleurer la mort de son pere le béliet , ou de sa mere la brebis ? pauvre *Jérôme* ! tu ne feras jamais qu'un benêt. — Comme pendant les neuf années que j'avois étudié , je n'avois pu

( *a* ) Voy. Les Mœurs , p. 49. & suiv.

( *b* ) Ibid.

( *c* ) Ibid. & le Livre de l'Esprit.

monter qu'en troisieme , que le *Comperè Matthieu* avoit appris tout ce qui se peut apprendre dans un College , & bien des choses en fus , je dis en moi-même : *Je ne suis qu'un ignorant , la Nature a tort , & le Compere a raison.*

A propos , l'ami , dit le *Compere au Barbier* , de quelle mort moururent donc nos peres ? Hélas ! répondit cet homme , hier vers les onze heures du matin étant sur la place , il leur prit un resserrement de gosier , accompagné d'empêchement à la déglutition , d'engorgement dans les vaisseaux capillaires , de sifflements aux oreilles , de battements dans les arteres temporales , à quoi succéda une suffocation funeste qui leur ôta la vie , malgré la précaution qu'on avoit prise de les élever à plus de douze pieds de haut , afin qu'ils fussent moins gênés par la presse. Ha , j'entends , dit le *Compere* , *Mortui sunt patres nostri morte Philosophorum.* Hé bien , continua-t-il , ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des loix ? O divine Philosophie ! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels ? quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'univers est plongé ? — O mon pere ! mon cher pere ! m'écriai-je , vous êtes mort ; vo-

tre mort me prive de mon unique consolation & me deshonne à jamais aux yeux de tout le monde! ô Loix! ô Mœurs? ô Raïson! ô Philosophie! quand vous accorderez-vous?

Lorsque nous fûmes entré dans la ville, nous trouvâmes que la Justice s'étoit accommodée du peu de *Bien* des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces *Biens* nous revinssent, je réclamai celui de mon pere: mais le Procureur du Roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse: *Damnatio bona publicantur, cum vita adimitur* (a). N'entendant rien à ce latin - là, je le rapportai au *Compere* pour en avoir l'explication: — Ce latin, me dit - il, signifie que, quand *Hercule* vola les bœufs de *Geryon*, il ne fit qu'user du droit que la nature donne au plus fort sur le foible (b) Puis donc que nous n'a-

( a ) L. 1. ff. de Bon. damn.

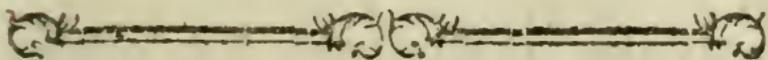
( b ) Transimon estimoit qu'il n'y a point d'autre Droit que celui du plus fort. Voy. les *Essais de MONTAIGNE*, Tom. II. p. 391. — Vous agissez, disoit *Brennus* aux plus déterminés brigands qui aient jamais paru sur la surface de la terre, je veux dire les Romains :

vous plus rien ici , le plus court est que nous partions au plutôt pour chercher fortune ailleurs.

---

Vous agissez conformément à la plus ancienne de toutes les loix ; j'entends celle qui donne au plus fort les biens du plus foible : Loi , qui s'étend depuis la Divinité jusqu'aux Bêtes. *PLUTARCH in Camill. pag. 136. Edit de Wechel. Voyez encore à ce sujet. THUCYD. Lib. V. cap. CV. pag. 344. DION HALYCARN. Lib. I. cap. V. pag. 5. PLATO in Gorg. pag. 323. TIT. LIV. Lib. V. cap. XXXVI.*





## C H A P I T R E I I I.

*Départ de Domfront. Rencontre d'un  
Espagnol. Histoire de cet Espagnol.*

**U O I Q U E** selon la saine Philo-  
sophie, ce soit une chose ridicule,  
méprisable, & un effet des préjugés du  
vulgaire, d'être sensible au malheur de  
ses parents, j'avois lu un passage, au  
*Chap. 7. v. 27. de l'Ecclésiastique (a)*  
qui me brouilloit la cervelle, & qui  
faisoit que je ne pouvois me résoudre  
à quitter *Domfront* & laisser ma mere  
dans les pleurs & l'affliction. Le *Com-  
pere Matthieu* rit de mon embarras :  
puis ayant pitié de ma foiblesse, il  
m'accorda huit jours pour me délivrer  
de ce scrupule, & consoler ma mere.  
Au bout de ce tems - là, nous nous  
procurâmes les papiers dont il est d'u-  
sage dans notre pays de se munir lors-

---

(a) Honore ton pere de tout ton cœur,  
& n'oublie pas les afflictions de ta mere.

qu'on veut voyager. Ces papiers consistent en un certificat de vie & de mœurs ; que le Syndic de l'endroit délivre gratis , après qu'on lui a payé bouteille ; & un extrait baptistere que le Curé délivre de même , après s'être fait donner trente sous.

Nous partîmes de *Domfront*, le *Compere Matthieu* & moi , le 30 de Juin 1728 , & nous enfilâmes la route de *Paris*. Ayant marché jusqu'à deux heures après midi , nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route , qui nous invita à nous rafraîchir. Il y avoit près de cette fontaine un grand homme maigre , basané , assez mal vêtu , qui mangeoit un morceau de pain d'orge. Le *Compere* demanda à cet homme s'il n'alloit point du côté de *Paris*. — Tant s'en faut , répondit-il , car j'en viens. — Oserois-je demander , reprit le *Compere* , à qui j'ai l'honneur de parler ? — Oui - là , dit l'*Etranger* : je vais vous satisfaire dans le moment. — Il acheva son croûton , & dit :

Je m'appelle *Don Diego-Arias-Fernando de la plata , y Rioles , y Bajalos* : je suis Espagnol de nation & Gentilhomme de naissance. — Monsieur est

apparemment quelque aîné de famille ? dit le *Compere*. — Je n'en fais rien, reprit *Don Diego* : personne n'a jamais connu mon pere ni ma mere. J'avois tout au plus deux jours, lorsqu'un matin on me trouva dans un panier à la porte des *R. R. Peres Cordeliers* de *Bilbao* en *Biscaie*. Je fus nourri & élevé aux dépens de ces chastes & charitables Religieux jusqu'à l'âge de huit ans. Alors, comme j'étois très-durement mené par le Maître chez qui l'on m'avoit mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à *Burgos*, où je mendiai pour vivre. Il y avoit dans cette ville une troupe de *Comi - Tragi - Sauteurs*. Le Maître de cette troupe me voyant lesté, bien fait, & propre à remplacer un sien fils qui s'étoit crevé le métacarpe en voulant imiter le saut du *Niagara*, me prit à son service, & en peu de tems je fus en état de gagner mon pain.

La profession de *Comi-Tragi-Sauteur* me plut tellement, que par mon application & des exercices continuels, je parvins en moins de trois ans à être le plus excellent *Scaramouche*, le plus facétieux *Pierrot*, & le plus hardi *Vol-tigeur* que l'on eût vu depuis long-tems.

J'avois déjà fait le tour du *Portugal* & d'une partie de l'*Espagne*, & je n'avois que 12 ans, lorsque la Troupe arriva à *Saragoffe*. Le Recteur des *Jésuites* de cette ville m'ayant vu, eut pitié de l'état où j'étois réduit à gagner ma vie en la risquant vingt fois dans un jour; & me fit dire qu'il me destinoit un sort plus doux & plus heureux, si je voulois m'attacher à lui. Piqué de quelques propos durs que mon maître *Don Scabrilas* m'avoit tenus dans la journée, j'acceptai le parti proposé.

Je ne fus pas sitôt entre les mains du Recteur, que le saint homme commença par me faire détester ma vie passée, & par m'affermir dans les principaux points de la Religion. Ensuite, pour m'ôter certains scrupules qui lui déplaisoient, il m'initia dans la théorie & la pratique de cette *Science*, par laquelle en s'anéantissant soi-même l'on peut s'unir à Dieu dans une simple contemplation d'esprit, sans se troubler de tout ce qui se passe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre l'*ordre naturel* & l'*ordre surnaturel*; entre les deux *prédestinations*, entre la *grace prévenante* & la *grace coo-*

*pérante* ; & quels sont les effets du *concomitant* , de la *science moyenne* & du *congruisme*. — Mon ami , dis - je à *Diego* , vous me feriez plaisir de parler françois : je crois fort que mon *Compere* vous entend , car il est fort savant ; pour moi je ne fais que ma langue naturelle. — L'*Espagnol* me regarda en haussant les épaules , & continua ainsi : Au bout de 18 mois , je perdis mon cher Maître : la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laissa d'autant plus embarrassé de ma personne , que l'on me chassa du Couvent sans que je pusse en deviner la raison.

Je partis donc de *Saragosse* , & je ne savois où aller ; lorsque le hazard me fit rencontrer un vieux Négociant allant à *Barcelonne* pour des affaires de la dernière importance , qui regardoient son commerce. Après avoir conté mes peines & mon embarras à ce vieillard , il me dit avec une douceur qui m'arracha des larmes : Mon enfant , j'ai pitié de votre jeunesse & de votre destinée. Vous êtes abandonné de tout le monde , vous n'avez personne pour vous gouverner ni pour vous conduire dans un âge , où les passions , les mauvais

exemples & les mauvaises compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à *Barcelonne* ; j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai , qui vous donneront de l'emploi si vous voulez vous appliquer , & qui vous mettront en état de ne dépendre un jour que de vous seul.—Je remerciai très-affectueusement le généreux vieillard ; je lui promis tout ce qu'il voulut , & je le suivis.

Cet honnête homme avoit un soin particulier de moi : lorsqu'il s'appercevoit que j'étois trop fatigué , il descendoit de sa mule , m'y faisoit monter & me suivoit à pied des lieues entières. Tout ce qui me faisoit de la peine , étoit qu'il témoignoit ne pas aimer les *Jésuites* : aussi ne donnai-je bien de garde de lui parler de l'*anéantissement* de soi-même , du *concourse concomitant* , de la *science moyenne* & du *congruisme* que défunt le Recteur m'avoit enseignés.

Nous avançons à grandes journées , lorsqu'un soir à l'entrée d'un petit bois cinq ou six bandits fondirent sur nous : l'un d'eux appliqua un si furieux coup de crosse de fusil sur la poitrine du Négociant , qu'il le renversa de sa mule ;  
les

les autres s'étant jettés dessus enlevèrent son argent, les papiers, sa monture, le dépouillerent d'une partie de ses habits, & ne nous laissèrent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un & l'autre.

Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avoit aucunes connoissances, tout ce que je pus faire fut de le conduire à une Abbaye de *Bénédictins*, près de laquelle nous avions passé une heure auparavant. Arrivés dans cette Abbaye, le vieillard dit qui il étoit, conta son désastre, & exposa la nécessité où il se trouvoit de se rendre au plutôt à *Barcelonne*. Je ne fais si ce Négociant avoit été autrefois un grand pécheur, ou s'il appartenoit à quelque hérétique; mais le Ciel endureit tellement le cœur des Moines à son égard, qu'il ne reçut pour tout secours qu'un peu de pain bis, quelques châtaignes & cinq ou six *maravedis* (a); après quoi l'on nous envoya coucher sur un peu de litiere qui

---

(a) Petite monnoie de l'Espagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

se trouvoit dans une des remises des carrosses de Monsieur l'Abbé.

Le lendemain matin le vieillard voulut partir à quelque prix que ce fût. Il espéroit trouver quelque personne généreuse qui voulût bien lui procurer les secours nécessaires pour continuer son voyage, quoique ses blessures ne le permissent guere : mais un Bailli & deux Curés de village auxquels nous nous adressâmes, furent aussi durs que les *Bénédictins* ; & le vieillard, exténué de fatigue & de douleur, fut obligé de se réfugier chez une pauvre femme qui n'avoit qu'une chevre pour tout bien, & qui se prêta de la meilleure grace du monde à lui procurer tous les secours qui lui seroient possibles, tandis que j'irois annoncer à ses amis de *Barcelonne* le triste état où il étoit réduit. Je n'eus pas la peine de faire ce voyage. Car un instant après que nous fûmes dans la chaumière de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba sans connoissance ; le sang lui sortit de la bouche à gros bouillons & l'étouffa en moins de six minutes ; sans que nous eussions pu y apporter aucun remede, & sans avoir pu apprendre le nom de ses amis de *Barcelonne*.

Ce déplorable événement me jeta dans une consternation inexprimable. Pour comble de disgrâces , le Curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme , attendu que l'argent qu'on fit du reste des dépouilles que les voleurs lui avoient enlevées ne suffisoit pas pour son salaire. Enfin la bonne femme qui avoit eu la charité de nous recevoir , vendit sa chevre , suppléa du peu qu'elle en tira à la somme que le Pasteur exigeoit , & le vieillard fut enterré. Cependant pour faire voir que les Ecclésiastiques , en soutenant intrépidement le droit de leurs émoluments , ont le cœur aussi généreux , l'ame aussi bienfaisante que le séculiers , le Curé voulut bien se charger d'envoyer *gratis* un extrait mortuaire & le détail de cette aventure aux parents du défunt , si on pouvoit lui en dire le nom & la demeure.

Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avoit trouvé , j'enfilai assez tristement le premier chemin qui se présenta à la sortie du village. J'avois à peine fait une lieue que je rencontrai deux *Peres Capucins* , qui se rendoient à Rome sur la convocation d'un Chapitre général de leur Ordre.

L'idée me prit de faire le même voyage ; & les bons Peres me permirent de les accompagner. Je vis alors qu'il y avoit de vrais *Eius* sur la terre, & qu'il y avoit des occasions où la Providence se manifestoit d'une façon à ne pas laisser douter aux plus incrédules, que l'effet des promesses que Dieu fit autrefois à Abraham *Et semini ejus*, aura lieu jusqu'à la consommation des siècles. Ces bons Peres, ainsi que moi, n'avoient pas le sou, & nous fûmes accueillis, régalez, fêtés, honorés & presque adorés, par-tout où nous passâmes.

Trois jours après notre arrivée dans la capitale du monde chrétien, je me trouvai placé par le crédit de ces bons Religieux chez *Monsignor Tongarini*, Evêque de *Monfoura* en *Manfourie*. Mon occupation étoit à-peu-près la même que celle de la *Sunamite* du Prophète Royal David ; je tenois les pieds chauds à sa *Monsignorie*, dont la chaleur naturelle s'étoit évaporée l'année précédente, dans une querelle qu'elle avoit eue avec le *Cardinal Fabroni*.

Pour le coup je crus ma fortune faite à toujours. *Monsignor* m'avoit donné la tonsure, il m'avoit fait faire un pe-

tit habit de soie noire, des chèmises à dentelle, & un petit colet des plus à la mode, il m'avoit promis le premier Bénéfice qui seroit à sa disposition, & mille autres choses. Mais le Ciel qui me persécutoit sans doute pour quelques moments d'indocilité que j'avois eue envers le Recteur de *Jésuites de Saragoſſe*, m'ôta mon nouveau Maître au bout d'un an que je fus à son service. Il y avoit quelque tems que l'illustre Prélat se plaignoit que la partie située entre le périnée & le croupion avoit perdu son élasticité; une fièvre survint, qui l'emporta.

J'avois amassé quelque argent au service de *Monsignor Tongarini*: j'en employai une partie à faire dire des Messes pour les Ames du Purgatoire, afin qu'elles daignassent inspirer à quelque *Monsignor refroidi* de me prendre aux mêmes conditions que défunt son Confrere; en attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire, je dépensai le reste à faire des pélerinages, à réprimer mes appetits charnels, & acheter des Indulgences.

Au bout de six mois je me trouvai à sec; & les bonnes Ames ne m'avoient point encore procuré de condition:

ce qui ne laissoit pas de m'inquiéter. Enfin, elles inspirèrent un *Juif Vénitien*; nommé *Eléazard*, de me prendre pour son Secrétaire. Il ne doutoit pas que je ne fusse au moins les premiers éléments du Commerce, puisque j'avois été dans le cas d'en entendre parler journellement pendant mon séjour chez les *Jésuites* de *Saragosse*.

Le même jour que j'entrai au service de ce *Juif*, nous partîmes pour *Ancone*, où nous trouvâmes un bâtiment qui devoit nous transporter à Venise. Au premier vent favorable ce bâtiment partit. Mais la nuit suivante un vent *Maestro* occasionna une si terrible tempête, qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du Golfe. Cependant la tempête étoit apaisée, le vent étoit devenu *Siroco*, & nous nous disposions à en profiter, lorsque nous aperçûmes un Chebec Algérien qui faisoit force voiles sur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordées, & se disposa à nous aborder; mais par un bonheur inespéré ce Chebec s'ouvrit en deux, & la mer l'engloutit.

Ce ne furent certainement pas les coups de canon que nous envoyâmes.

au Corfaire qui le mirent dans le cas de périr, car nous n'avions pour toutes armes que des fusils & des sabres. L'équipage attribuoit cet événement à la caducité du Chebec : deux femmes disoient avoir vu *Notre Dame de Lorette* entre le Corfaire & nous : *Eléazar* soutenoit que *Moïse* avoit fendu ce bâtiment d'un coup de baguette : pour moi, je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de *Saint François*, que je porte par dévotion, & que j'avois attaché au mât de notre vaisseau au moment que j'apperçus le Corfaire.

Le vent continuant à être favorable, nous arrivâmes à *Venise* en deux jours & demi. Le *Juif Eléazar* m'installa aussitôt dans l'emploi qu'il m'avoit destiné, & dont je me suis acquitté avec applaudissement pendant quatre ans que je fus à son service. La première année il me fit faire avec lui deux voyages à *Constantinople* : la seconde, il me mena à *Lisbonne* : quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui pour veiller de plus près à ses affaires, pendant les longues absences qu'il étoit obligé de faire.

Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon Maître, que j'aimois sa fille *Rachel*. Elle n'avoit que douze ans, & ne m'étoit point cruelle. D'ailleurs j'étois parvenu à être le favori d'une jeune *Citadine*, Supérieure d'un Couvent de filles dans le voisinage. De sorte qu'uniquement occupé de mon emploi, de mon salut, & des plaisirs inexprimables que je goûtois entre les bras de *Rachel* & de la *Citadine*, je pouvois comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes. Mais cet état ne fut point éternel. Sur la fin de la quatrième année je m'apperçus que la *Supérieure* m'avoit communiqué ce qu'on appelle entre honnêtes gens *une galanterie*. Je fis part de ce présent à *Rachel*, qui le rendit à un noble, le noble à sa belle-sœur, la belle-sœur à son mari, le mari à une *corteggiana*, la *corteggiana* à un dominiquain, le dominiquain à son prieur, & celui-ci à la mere de mon aimable *Israélite*, tellement que le bon homme *Eléazar* en eut sa part. Pour comble de malheur, mon Maître s'avisâ de vendre sa fille à un *Turc*, (car les Juifs font argent de tout) ma chere *Rachel* fut livrée à mon insu, & je n'ap-

pris cette funeste nouvelle que trois heures après son départ.

Dès ce moment je résolus d'abandonner des lieux qui me rappelloient trop le souvenir de mon bonheur passé, pour y vivre désormais tranquille. Je partis pour *Paris*. Je pris ma route par l'Autriche, la Baviere, la Franconie, la Westphalie, & par la Hollande que j'avois envie de voir avant de me rendre en France. Mais je fis peu de séjour dans cette République, qui n'est presque habitée que par de maudits hérétiques, ne croyant ni aux Indulgences ni aux Reliques, & n'ayant aucun respect pour la sainte Inquisition. Aussi Dieu les punit bien, car il ne se fait point de miracles chez eux; & d'ici à plus de trois cents ans, Notre Saint Pere le Pape n'en canonisera aucun, payassent-ils le triple de ce que les Catholiques paient, pour faire canoniser les Saints.

Lorsque je fus arrivé à *Paris* je me mis au large avec les Ducats que j'avois apportés de *Venise*. Je commençois même à oublier *Rachel*: mais je n'en étois pas à ce point à l'égard de la *Citadine*. Le présent qu'elle m'avoit fait, me devoit de plus en plus à char-

ge. Pour comble d'infortune, un Médecin, nommé *Mercurio-bol-asinos*, entreprit de me guérir, & ne réussit qu'à irriter mon mal en m'excroquant le reste de mon argent (a). Cependant comme

(a) *Quippe aliquam quicumque artem bene-  
novit, agendo,*

*Aut nunquam, aut saltem raro peccabit : ar-  
ISTI,*

*DE QUIBUS EST SERMO, de centum vix erit  
unus.*

*Quem sanare queant, quem non fortasse truci-  
dent,*

*Unde istud ? nisi quod pars horum maxima nes-  
cit*

*Quid faciat, quid sit prorsus medicina : sed  
ipsi,*

*Dum tantum incumbunt Sophiæ, & dialecticæ,  
discunt*

*Vincla, quibus valeant inductumnectere vul-  
gus,*

*Vix elementa artis medicæ & primordia li-  
bant.*

*Sic labyrinthæis ambagibus ad sua recta*

*Instructi redeunt, atque enthymemata vibrant.*

*Hinc tumidi incedunt, hinc publica præmia nos-  
cunt :*

*Ad satis esse putant ( nec decipiuntur ) ad  
hoc, ut*

*Carnifices hominum sub honesto nomine fiant :*

*O miseræ Leges, qua talia crimina fertis !*

*O cæci Reges, qui rem non cernitis istam !*

il falloit vivre, je fus alternativement Laquais, Ecrivain, Cocher, Poète, Suisse & Colporteur. J'étois résolu de m'en tenir au Colportage, lorsque mon mal redoubla de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avois derechef amassé quelque argent : je fus encore assez dupe pour le donner à un maudit Charlatan, qui ne réussit pas mieux que son prédécesseur. Enfin, je ne savois que faire, que devenir, lorsque le Ciel prenant pitié de moi me fit connoître le tort que j'avois de mendier les secours des hommes, tandis qu'il y en a de divins sur la terre. Je me souvins du *Bienheureux Saint Jacques de Compostelle en Galice* : je fis vœu à l'instant d'aller le visiter à pieds nuds, & de ne vivre que de pain & d'eau, jusqu'à ce qu'il lui plût de me rendre la première santé. Vous me voyez dans ce voyage ; vous en connoissez la cause ; en voici l'effet. — En finissant ces paroles l'*Espagnol* nous

---

*Vos quibus imperium est, qui mundi fræna tenetis ;  
 Ne tantum tolerate nefas ; hanc tollite pestem,  
 Consulite humano generi, quod nocte dieque,  
 Horum carnificum culpa mittuntur ad orcum ?  
 Vel perfectè artem discant, vel non medeantur.*

**PALINGEN, in Leon. pag. 93**

B 6

montra son pitoyable *Penil*, au bout duquel pendoit une crête semblable à celle d'un Coq-d'Inde.

Oh, oh! dit le *Compere Matthieu*, ceci devient sérieux; c'est un *Condylome*. — *Saint Ignace*! un *Condylome*! s'écria Diego en se signant, un *Condylome*! l'on m'avoit dit que ce n'étoit qu'une *Excroissance* formée par la fixation de la lymphie, & occasionnée par l'habitation charnelle que j'avois eue avec la *Citadine*. Ah! Monseigneur! faites-moi l'amitié de me dire si ce *Condylome* n'est point un fort que la *Citadine* a jetté sur cette partie, en vengeance de l'amour qu'elle me soupçonnoit avoir pour *Rachel*? Hélas! c'en est un assurément; car la dernière fois que je l'ai vue, je la trouvai occupée à lire le *Petit Albert* & les *Clavicules* de *Salomon*. — Désabusez vous, *Seigneur-Diego*, dit le *Compere*; votre mal, quoique sérieux, n'est point un fort. La *Citadine* n'est rien moins que forcieriè. La galanterie dont elle vous a honoré est ce que Messieurs de la faculté nomment *Virus Vérolique*: ce *Virus* vous a occasionné quelque épaisissement dans la lymphie; d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrémité du *Penil*, d'où

le *Condylome*, ou si vous le voulez, le *Sarcome*, le *Marisca*, le *Fungus*, le *Ficus*, le *Thymus*, qui signifient tous à-peu-près la même chose; d'où enfin tous les maux dont vous vous plaignez . . . . . Et ce *Virus* ne seroit-ce point le Diable, interrompit *Diego*, ou plutôt le fléau dont Satan a frappé tant de saints Personnages, nommément le *Prophète David*, le *vieux Lazare*, le *saint homme Job* & *François I.* — Pour le Diable, non, reprit le *Compere*: pour le fléau dont vous parlez, cela se peut. Quoi qu'il en soit, c'est une espece de levain acide, subtil & coagulant, dont je vous déferai sans qu'il vous en coûte une obole, si vous voulez retourner avec moi. — Ah! si ce n'est que cela, s'écria *Diego*, vous me rendez la vie: je vous avoue que ces mots infernaux de *Virus*, de *Condylome*, de *Sarcome*, de *Marisca*, de *Fungus*, de *Ficus*, de *Thymus*, m'avoient effrayé; & que j'ai une peur extrême des Revenants, des Sorciers, des Magiciens; des Loups-garouts & sur-tout des Diables. Mais mon voyage de *Compostelle*? Quant à votre voyage de *Compostelle*, répondit le *Compere*, vous le ferez toujours assez. Que fait-on si ce n'est point par une faveur par-

ticuliere du *Bienheureux Saint Jacques* que vous m'avez trouvé ici? — Cela se peut, repliqua *Diego*, car je n'ai jamais douté de sa toute-puissance envers ceux qui l'invoquent dans leurs tribulations : marque de cela, je me sens déjà à moitié guéri. — Hola, *Seigneur*, hola, dit le *Compere*, n'allez pas si vite : si j'étois encore un Charlatan, que deviendriez-vous? — Eh! que me peut-il arriver davantage? répondit *Diego*; j'ai de tems en tems des douleurs insupportables à la tête, dans les lombes, les cuisses, les jambes & les épaules; j'ai un *Condylome* au bout du *Penil*, & je n'ai pas le fol. — Il pourroit arriver, dit le *Compere*, que le *Virus* qui est la cause de vos douleurs, de votre *Condylome* & de votre misere, vous passât entièrement dans le sang, & y causât des ravages affreux. Alors au lieu des maux dont vous vous plaignez, vous sentiriez aux génitales une chaleur & une ardeur extraordinaires; vos testicules se gonfleroient; il vous viendroit à l'anús des verrues, des rhagades, & des ulcères à la verge; votre peau se couvrirait de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides; il vous surviendroit une infinité de tubercules durs, calleux, sur tout

aux environs du nez , du front & des tempes ; vos ongles deviendroient inégaux , se détacheroient de leur racine & tomberoient ; vous auriez le dedans de la bouche enflammé , & il s'y formeroit des ulcères ; la carie vous attaqueroit les os ; la membrane intérieure de votre nez deviendroît fongueuse , ulcérée , calleuse ; votre voix deviendroît rauque & s'éteindroit ; votre haleine seroit d'une puanteur insupportable ; vous ressentiriez par-tout le corps des douleurs cent fois plus vives que celles que vous avez souffertes jusqu'à ce jour ; vos os se tuméfieroient & s'amolliroient , les glandes lymphatiques s'obstrueroient ; vos yeux deviendroient rouges , enflammés , les paupières calleuses & ulcérées ; vous sentiriez aux oreilles des tintements , des sifflements continuels , il en sortiroit du pus & une matière ischoreuse ; vous éprouveriez des céphalalgies , des affections convulsives , des vertiges , des tremblements & des paralysies ; il vous surviendroît des oppressions , des difficultés de respirer , des crachements de sang , une toux sèche & humide , des nausées fréquentes , un dégoût universel , un dévoiement séreux & bilieux , en un mot,

des maux si terribles qu'il faudroit que *Monsieur Saint Jacques* fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un misérable , devenu en horreur à vous-même & à tous ceux qui approcheroient de vous. — Bienheureuse *Vierge Marie* ! s'écria l'*Espagnol* , quelle abominable Litanie venez vous de débiter ! *Saint Policarpe* ! secourez - moi , ou je deviens *Manichéen*. Je défie la guerre , la peste & la famine , de réunir tant de maux à la fois.

Ah ! Monsieur , pour le peu que ce poison infernal étende ses ravages sur la terre , c'est fait de nous , c'est fait de l'Espèce humaine ; l'*Antechrist* va paroître ; *Elie* & *Enoch* vont revenir , les sept trompettes vont sonner ; les visions de *Saint Jean* vont s'accomplir , & le Monde va finir. Est - il possible que la *Supérieure* d'un Couvent de filles , qu'une personne consacrée au service du Seigneur m'ait fait un présent si exécrationnable ! ô créature maudite ! que n'es-tu ... non ; vivez , adorable *Citadine* : hélas ! si vous n'eussiez reçu ce poison de personne , vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah , Monsieur ! mon cher Monsieur ! je vous conjure par les engrailles de votre Ange Gardien , de me

délivrer au plutôt de ce *Condylome* infernal, ou je me désespère comme *Judas*; je me pends au premier arbre, & les boyaux me sortiront du corps de frayeur & d'angoisse. — Appaisez-vous, *Seigneur Diego*, dit le *Compere*, je vous jure sur mon honneur que je vous guérirai entièrement : mais parlons d'autre chose.

Vous me paroissez un homme qui avez vu le monde; & qui par les diverses aventures de votre vie devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choses. Je cherche à former certaine *petite Société* . . . . . attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas. — Ah, très-volontiers! répondit l'*Espagnol*: que *saint Arnoud* me préserve de refuser une telle offre dans un moment où je ne fais que devenir! Au reste, je vais vous devoir de si grandes obligations par l'extirpation de mon *Condylome*, & par l'expulsion du *Virus* qui me mine & me tourmente, que je croirois être le plus ingrat de tous les hommes si je ne m'abandonnois sans réserve à tout ce que vous exigez de moi. — Fort bien, dit le *Compere*, j'aime les personnes naïves & reconnoissantes. Dès ce moment je vous reçois dans l'*Illustre* &

*Respectable Corps des PHILOSOPHES* ; ainsi que mon *Compere Jérôme* que voici , lequel sera désormais votre Intime & votre Ami de cœur. — Vous savez , dis-je au *Compere* , que je ne suis qu'un sot , & que vous ne ferez de moi qu'un très-mince sujet. — Je fais fort bien , dit le *Compere* , que tu n'as pas inventé la poudre. Mais tu as assez d'esprit pour devenir un jour un Philosophe du cinquième ou sixième ordre ; car il y en a de tous les étages. Suivez l'un & l'autre mon exemple : mes actions feront vos leçons. — Pour moi , dit *Diego* , je me sens très-disposé à *philosopher* ; moyennant qu'il n'y ait point d'Hérésie ; que j'aie le loisir de réciter mon *Rosaire* ; qu'on ne courre aucun risque d'être pris par le Diable , ni de mourir sans confession. — Pour d'Hérésie , reprit le *Compere* , je proteste qu'il n'y en a point : il est vrai que les Philosophes ne vont pas toujours à la Messe , mais la bonne volonté est réputée pour le fait , & il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le Diable : quant à votre *Rosaire* , il vous sera libre de le réciter aussi souvent que l'envie vous en prendra. Au reste , continua-t-il , comme la Philosophie est une science dont les

principes ne font point encore bien développés ; qu'il n'y a que le tems & l'usage qui puissent en procurer une parfaite connoissance ; ne vous étonnez pas de me voir souvent parler & agir inconséquemment : c'est le propre des Philosophes. Ce qui vous paroîtra une contradiction en moi , fera une marque infallible d'un nouveau degré de connoissance que j'aurai acquis. — En finissant ces mots , le *Compere* se leva , nous reprîmes notre route , & trois jours après nous arrivâmes à *Paris*.





## CHAPITRE IV.

*Arrivée du Compere Matthieu à Paris,  
& son Etablissement en cette Ville.*

**T**ANT arrivés à Paris, le *Compere* loua un cabinet au cinquieme chez un Vinaigrier de la Rue de la Harpe. Comme il n'y avoit qu'un lit, deux d'entre nous couchoient dedans & l'autre dessous.

Les premiers jours de notre arrivée, le *Compere* ( je ne fais par quel secret ) décondylomisa l'*Espagnol*, ainsi qu'il le lui avoit promis. Etonné du succès, je m'écriai : Tenous - nous en là ! *Compere*, nous sommes dans une ville où le talent admirable que vous venez de faire paroître, ne peut manquer de nous combler de richesse & de gloire. — Tu te trompes, mon cher *Jertine*, dit le *Compere*, quand même j'aurois décondylomisé & dévérolisé tous les Moines, les Nymphes, les Laquais, & les Petits-Maitres de Paris, les *Mercurio-hollandois* l'emporteroient encore sur moi : il suffit que ma méthode ne soit point

la méthode reçue , pour que je sois contredit , démenti , hué , berné , sifflé , persécuté , & peut-être lapidé. Au reste , ajouta-t-il , ce n'est point à cette sorte de gloire que j'aspire : c'est à celle de la *Philosophie sublime & transcendante* que je veux atteindre ; c'est là que je veux borner mon ambition & mes travaux.

Il y avoit déjà trois mois que nous étions à *Paris* , & *Diego* avoit employé ce tems-là à nous faire connoître les rues , les carrefours , les quartiers , ainsi que les temples sacrés & profanes de cette ville , lorsque nous nous aperçûmes que les eaux baïssoient extraordinairement chez nous : il ne nous restoit plus que dix écus. Ce qui m'ayant alarmé , je demandai au *Compere* quelle ressource il avoit à opposer à la misere qui alloit nous accabler ? — Je ne le sais point trop , me répondit-il. — Hé bien , repris-je , que chacun de nous emploie quelques moments à réfléchir sur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire : le premier qui en aura trouvé un convenable , le proposera ; & après l'examen , l'on agira en conséquence. — A ces mots succéda un profond silence.

Il y avoit quelques minutes que la

méditation duroit, lorsque *Diego* se leva tout-à-coup, & s'écria : Mes amis ! consolons-nous : le Ciel m'inspire un expédient. Il nous reste dix écus ; portons les chez les *Jacobins* pour qu'ils prient *saint Dominique* de nous tirer d'embaras. — C'est fort bien pensé, dis-je à *Diego* ; mais si *saint Dominique* s'avisait d'être six mois sans nous secourir, comme ont fait les *Bonnes Aïes de Rome* à ton égard, que deviendrions-nous pendant ce tems-là ? — Ma foi, je n'y songeois pas, répondit-il . . . méditons donc, ajouta-t-il.

La seconde méditation avoit déjà duré quelque tems & aucune idée ne venoit, lorsqu'un Savoyard vint dire au *Compere Matthieu* de le suivre à l'instant pour affaire importante.

L'Allobroge conduisit le *Compere* chez le Marquis de *Barjolac*. Après avoir attendu quelque tems dans une antichambre, où trois grands Laquais s'occupoient à disputer sur le mérite de la *Sémiramis* de *Voltaire*, & du *Catilina* de *Crébillon*, il fut introduit. Il trouva le Marquis occupé à se noircir les sourcils, à mettre son rouge, & à se parfumer les aisselles & les génitoires : cette besogne étant finie, son valet-de-

chambre lui chauffa une paire de souliers à talons rouges dont l'entrée étoit bordée de calepin blanc ; il acheva de l'habiller, il lui ceignit une épée, dont la lame étoit de buis pour que son poids fatiguât moins ; & puis s'en alla. Lorsque le *Compere* & le *Marquis* furent seuls, ce dernier se jetta dans un fauteuil, se mit à mâcher quelques pastilles, prit de trois sortes de tabac dans la même tabatiere, toussa d'un petit ton enfantin, se moucha dans un mouchoir de soie blanche, s'essuya avec un autre couleur de rose, se leva, se mira, se rengorgea, fit une pirouette sur le talon, & dit au *Compere* : L'Ami, je fais que tu fais de très-jolis vers : je te prie de me faire, en payant, une *Satyre* des plus sanglantes contre le Duc de *Bracastron*. C'est un fat qui a osé me contredire chez la marquise de *Grand-Chien* ; qui m'a desservi chez le *Ministre*, qui ne cesse d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, & duquel il faut que je tire une vengeance complete. — Monseigneur, dit le *Compere*, le procédé du Duc de *Bracastron* est injuste. Mais il me semble d'avoir lu dans *Hérodote d'Halicarnasse*, Liv. 8. Chap. des *Querelles entre*

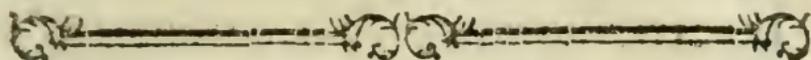
les Ducs & les Marquis, que de son tems les gens de votre sorte oppofoient leur épée à l'insulte & non pas un libelle : nos preux & vaillants Chevaliers en ont fait de même : cet ufage fe pratique encore aujourd'hui en femblable occasion : pourquoi ne vous y conformez-vous pas ? — Que le Ciel m'en préferve ! s'écria le Marquis de *Barjolac* : cela peut convenir à quelque Gentillâtre de Baffe-Bretagne ou du Bas Poitou : mais à un homme de ma condition ? fi : il n'y a rien de plus roturier que de fe battre. D'ailleurs le *Duc* est un spadassin à culbuter fon ennemi du premier coup de lame, & à ne faire aucun fcrupule d'ôter la vie au dernier rejeton de l'illuftre Race des *Barjolacs*, dont les Ancêtres tant mâles que femelles ont rendu de fi importants fervices à nos Souverains. Au refte il eft l'offenfant, je fuis l'offensé, qui de nous deux doit être puni ? Ces raifons-là font admirables, reprit le *Compere*, mais comment voulez-vous que je faffe une *Satyre* contre le *Duc de Bracafton* ? je ne lui connois d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance & mon courroux t'inspireront, repartit le courageux *Marquis*, j'irai te voir : en attendant,

dant, pense, rêve, imagine, use du privilège de la Poésie, aie recours à la fiction. Tiens, voilà dix *Louis* à compte de la somme que je te destine si tu réussis à mon gré : juge de ma générosité par mon ressentiment. Adieu.

Le *Compere Matthieu* étant revenu au logis se mit à écrire, écrivit le reste de la journée, écrivit toute la nuit, écrivit une partie de la matinée du lendemain, & venoit enfin d'écrire la *Satyre*, lorsque le Marquis de *Barjolac* arriva. — Quoi ! s'écria-t-il en entrant, le libelle déjà fini ! donne vite, mon cher, que je le lise. . . . Tout part de source ! je n'aurois pu mieux t'inspirer ! Sans doute que le *Duc* t'a fait aussi quelque outrage ; car il n'y a que la rage & la vengeance qui puissent t'avoir dicté cet abominable libelle. — Point du tout, *Monsieur*, répondit le *Compere* ; le desir de vous servir, certaine inclination que la Nature m'a donnée à cette sorte d'ouvrages, & les dix *Louis* que j'ai reçus hier de votre main généreuse, furent mon *Apollon*, & le feront toutes les fois qu'il plaira à *Votre Grandeur* de se servir de moi pour tirer une vengeance glorieuse & complete de ses Ennemis. — Le *Marquis* enchanté donna trente autres *Louis*

au Poëte & emporta le libelle, qui se multiplia tellement qu'en moins de vingt-quatre heures tous les cercles de *Paris* en furent inondés ; en moins de trente-six heures il fut imprimé avec des notes & des augmentations ; & en moins de trois jours le Duc de *Bracastron* étoit devenu d'un ridicule si étrange aux yeux des trois quarts de ce qu'on appelle le *Grand-Monde*, qu'il se feroit caché pour 10 ans, s'il eût eu le cœur aussi bien placé que son illustre ennemi.

Hé bien, *Seigneur Diego*, dis - je à l'*Espagnol* après cette aventure, vous semble-t-il que *Saint Dominique* eût rempli si abondamment notre attente, & en si peu de tems que le *Marquis de Barjolac* ? — Qui vous a dit, répondit-il, que le *Bon Saint* n'y a point contribué en faveur de la pieuse intention que j'avois eue de nous adresser à lui ? j'en suis tellement convaincu, qu'en reconnaissance d'un tel bienfait, je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant son Image. — En finissant ces mots il partit, & ne revint qu'après avoir exécuté sa promesse.



## C H A P I T R E V.

*Continuation de notre séjour à Paris.  
Vision de Diego.*

J'AI dit que nous étions logés au cinquième étage. Mais les quarante *Louis* du Marquis de *Barjolac* nous firent descendre au second ; & au lieu d'un cabinet où il n'y avoit qu'un lit , nous louâmes deux chambres où il y en avoit trois :

Depuis la composition du libelle , l'occupation journaliere du *Compere Matthieu* étoit de travailler pour un Libraire aux gages duquel il étoit. Quant à l'*Espagnol* & moi , notre besogne consistoit à copier divers passages dans les Auteurs que le *Compere* nous indiquoit , à faire les commissions , la cuisine & le tracas du ménage.

Un soir que l'*Espagnol* étoit sorti pour chercher quelque assaisonnement , qui manquoit à une tête de mouton que nous avions pour souper , il rentra en poussant des hurlemens épouvantables.  
— *Sainte Marie à la Coque !* s'écria-t-il,

en se jettant sur le plancher de la chambre , je suis mort . . . . . confession ! je n'en puis plus . . . . j'ai vu . . . ah ! mes compagnons , j'ai vu . . . que Diable astu vu ? dit le *Compere*. — Ah ! continua *Diego* je viens d'avoir une vision qui n'a pas sa pareille dans *Ezéchiél* , ni dans *l'Apocalypse* , ni dans les *Révélations* de *sainte Brigitte* ! . . . . j'ai vu un loup-garou . . . il avoit la tête d'un hermite , le corps d'un sanglier , les jambes d'un loup & la queue d'un chat ; il lui sortoit du nombril la moitié d'un tablier de femme , à ce que j'ai pu voir par les cordons . . . nous sommes perdus ! le voici . . . je le vois . . . . miséricorde ! *Saint Tongarini* ! secourez - moi , ou il va m'avalér comme une huître. — En disant ces mots il se sauva sous un lit.

Le loup-garou que *Diego* avoit vu , étoit un vieillard septuagénaire avec une barbe blanche , couvert de vieux haillons , qui remontoit l'escalier , & que la fuite & le tintamarre de *l'Espagnol* firent entrer dans notre chambre , pour le désabuser de la peur qu'il lui avoit causée innocemment.

Mes enfants , dit le Vieillard , je ne suis point tout-à-fait si affreux que *Monsieur* qui est sous le lit se l'imagine. Si

j'ai l'air un peu hétéroclite, c'est que l'application que je donne aux Sciences me fait négliger mes accoutremens. Mais l'habit ne fait pas le moine.

Il y a cinquante-deux ans que je demeure dans le grenier ci-dessus, & d'où je me fors que tous les lundis pour chercher ma provision hebdomadaire.

Je me suis renfermé très-jeune dans cette habitation, afin de vaquer plus librement, plus tranquillement à l'Étude de la Philosophie. Enfin après bien des veilles & des travaux, je suis parvenu à finir un *Traité de la Science Universelle*, que j'espère donner incessamment au Public.

La première partie de ce *Traité de la Science Universelle* consistera en cent soixante volumes *in-folio* reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche & sur plat, enrichis d'un grand nombre de planches, que j'aurai soin de ne faire graver que médiocrement bien pour éviter la dépense, & me retirer un peu de mes autres frais.

Voici le plan de cet Ouvrage.

Ayant établi de quelle maniere l'esprit humain grimpe des individus aux

especes, des especes aux genres, des genres prochains aux causes éloignées, forme presque à chaque pas une Science nouvelle, je fais voir comment on parvient à la notion générale de l'esprit.

„ Prêtez attention, je vous prie. ○

L'existence, la possibilité, la substance, l'attribut, la durée, &c. sont des propriétés générales de tous les Êtres. J'examine ces propriétés à fond, & je forme de cet examen la Science de l'Être en général. D'où l'Onthologie, (dont j'omettrai de vous parler, pour abréger,) la Pneumatologie, qui est la science de l'esprit; & la Physique particulière.

„ Attention, encore un coup, c'est de l'abstrait.

Je divise la Pneumatologie en trois branches. La première comprend la Théologie naturelle; d'où religion, sectes, hérésies, superstition, fanatisme; d'où l'intolérance, la persécution, la cruauté, la mission du *Duc d'Albe*, & le passe-tems de *Charles IX*. La seconde de ces branches consiste dans la Doctrine des Esprits, bons ou mauvais; d'où

les Anges , les Démons , les Silphes , les Gnomes , les Lutins , les Spectres , les Revenants ; d'où les Sorciers , les Magiciens , les Loup - garous ; d'où les visions , les extases , les possessions , les obsessions , les exorcismes. Enfin la troisieme branche de la Pneumatologie se distribue en Science de l'Âme raisonnable , en science de l'Âme sensitive , ou si vous l'aimez mieux , en Science de l'une & de l'autre à la fois.

Je passe ensuite aux deux Facultés principales de l'homme , qui sont l'Entendement & la Volonté.

Comme ces deux Facultés sont de leur nature assez bizarres , assez mutines , je charge la Logique de diriger la premiere à la Vérité , & la Morale de plier la seconde à la Vertu.

Je divise la Logique en Art de penser , en Art de retenir ses pensées , & en Art de les communiquer.

Je distingue dans l'entendement quatre Opérations principales , ainsi que quatre branches différentes dans l'art de penser. L'une & l'autre de ces quatre branches se rapportent à chacune des Opérations intellectuelles , qui leur est propre.

Je ne fais si vous m'entendez , nous

dit le Vieillard ? — Pas trop , lui répondis-je. — Eh bien , repliqua-t-il , attribuez cela à la perte que j'ai faite des trois quarts de mes dents : redoublez votre attention , & parlez quelque chose à ma vieillesse.

La Mémoire naturelle & la Mémoire artificielle sont deux Mémoires. La première consiste dans une affectation d'organes , & la seconde , dans la prénotion & dans l'emblème. Ce qui s'appelle l'Art de retenir , un peu différent de celui de transmettre.

Je divise l'Art de transmettre en Grammaire & en Rhétorique. La première comprend les signes , la prosodie , la syntaxe , la construction & autres signes de la pensée , tels que les gestes & les caractères.

Les Caractères sont , ou idéaux , ou hiéroglyphiques , ou héraldiques. Les Gestes sont les grimaces , les caresses , les soufflets , les coups de pied au cul , & autres semblables gentillesse.

Quant à la Rhétorique , je n'en traite que superficiellement. Je me borne à n'en faire découler que la Déclamation , telle que celle de la plupart des Auteurs , des Harangueurs , des Panégyristes , des Prédicateurs , des Avocats , & autres

Braillards qui gagnent leur vie à étourdir les gens d'esprit, & à faire tourner la cervelle aux Idiots.

„ Je passe à la Morale.

La Morale est générale ou particulière. La première sous-entend la Science du Bien & du Mal moral, s'il y en a; & celle d'être Juste & Vertueux, si on peut l'être.

La Morale particulière comprend la Science de ce que l'homme se doit à lui-même; de ce qu'il doit à sa famille; de ce qu'il doit à la société en général; de ce qu'il doit à ses créanciers en particulier. Ce que *Grotius*, *Cumberland*, *Puffendorff* & *Burlamaqui* ont fort bien développé dans leurs Ouvrages; mais pour le malheur de la France on lit *Cujas* & *Bartole*, & on laisse-là ces *Messieurs*.

Voilà, mes Enfants, en quoi consiste la première partie du *Traité de la Science Universelle* que je vais mettre au jour.

La seconde partie de cet Ouvrage fera de cent quatre-vingt volumes *in-folio* reliés en basane, & ornés d'un aussi grand nombre de planches que la première. Elle contiendra la *Science de la Nature*,

Je distribue la *Science de la Nature* en Physique & Mathématique.

Observez en passant que je tire encore cette distribution de la réflexion, & de l'heureux penchant que le Ciel m'a donné à généraliser les choses.

Comme j'ai connu par les sens les Individus réels, les Astres, les Eléments, les Météores; &c. j'ai pris en même tems la connoissance des Abstraits.

Alors la réflexion m'ayant fait voir que des Abstraits les uns convenoient à tous les Individus corporels, j'en ai fait l'objet de la Physique générale. Puis ayant considéré ces mêmes propriétés dans chaque Individu en particulier, avec la variété qui les distingue, j'en ai formé l'objet de la Physique particulière.

Je passe à une autre Propriété plus générale des Corps, que je nomme Quantité.

J'ai considéré la Quantité sous trois différens points de vue, & j'en ai fait l'objet des Mathématiques simples, des Mathématiques mixtes, & des Physico-Mathématiques.

„ De grace, écoutez, ou je me tais.

L'objet des Mathématiques pures est la quantité abstraite nombrable, ou la quantité abstraite étendue. L'une est l'ob-

jet de l'Arithmétique, l'autre est celle de la Géométrie.

L'Arithmétique se divise en Arithmétique par signes, & en Arithmétique par lettres. Cette dernière s'appelle la *Science des Loups*.

Il y a autant de divisions & de sous-divisions dans les Mathématiques mixtes, qu'il se trouve d'êtres réels dans lesquels on peut considérer la quantité.

La Quantité considérée dans les corps en tant que mobiles ou tendant à se mouvoir, est l'objet de la Mécanique.

La Mécanique se divise en deux branches : l'une comprend la Statique, qui se distribue en Statique proprement dite, & en Hydro-Statique. L'autre comprend la Dynamique, qui se distribue en Dynamique proprement dite, & en Hydro-Dynamique. D'où la Navigation & la Balistique : d'où la découverte du Mexique, le bombardement d'Alger, & la puissance des Anglois.

„ Je passe à l'Astronomie géométrique.

L'Astronomie géométrique est l'objet de la Quantité considéré dans les mouvements des Corps célestes. L'où la Cosmographie, l'Uranographie, l'Hy-

drographie , la Chronologie , & l'Art utile & admirable de faire des Cadrans. D'où les Cadrans horizontaux , verticaux , équinoxiaux ; inclinés , déclinants , cylindriques , sphériques ; d'où les Cadrans analemmatiques , azimuthatiques , almucantariques , judaïques , italiques , babyloniens ; d'où les Cadrans germaniques , helvétiques , philosophiques , antiques , & quantité d'autres Cadrans , dont l'usage & l'importance sont connus par tout l'Univers , sur-tout chez les désœuvrés , les moines & les fainéants.

La Quantité considérée dans la lumière ou son mouvement , donne l'Optique. D'où la Catoptrique & la Dioptrique ; d'où les lorgnettes d'Opéra , les besicles de Vieilles & les lunettes d'Avares.

La Quantité considérée dans le Son & ses propriétés , donne l'Acoustique. D'où la Catacoustique , & l'Echo de *Woodstock*. (a).

---

(a) Le fameux Echo de *Woodstock* , près d'*Oxford* , répète 17 syllabes pendant le jour , quand il fait un peu de vent , & 24 pendant la nuit : car alors l'air étant plus dense , les vibrations deviennent plus lentes , & l'on entend la répétition de plus de syllabes. Voy. le

Enfin la Quantité considérée dans l'Air, donne la Pneumatique. D'où la Crépi-tologie, l'Astme, les Vapeurs & l'Art d'étouffer les Chats sous une calotte de verre.

Mes enfants, je vais finir : je n'ai plus qu'un mot à dire de la Physique particuliere.

Je fais suivre à la Physique particuliere la même distribution qu'à l'Histoire naturelle. Voici comment.

Les Sens ayant procuré la connoissance des Astres, de leurs mouvements apparents, sensibles, &c. la réflexion a produit l'Astronomie Physique. D'où la connoissance des influences des Planetes, des vertus de la Pleine-Lune, les Prédiction, les Almanachs, &c.

Les Sens ont fait connoître les Météores ; la réflexion a produit la Météo-

Docteur PLOT, dans son *Hist. Naturelle d'Oxford* Il y a au nord de l'Eglise de Shipley, dans la Province de *Suffex*, un écho qui répète pendant la nuit ces 21 syllabes :

*Os homini sublime dedit calumque tuerà  
Jesu, & erectos . . .*

Voy. le *Lexicon* de HARRIS, au mot *Echo*;

rologie. D'où la connoissance des gouëtres du Tirol & de la nécessité des parapluies.

Les Sens ont fait connoître les Plantes, la réflexion a produit la Botanique, l'Agriculture, &c. D'où l'art de cultiver les carottes, d'avoir des fraises à Noël, & des melons aux Rois, en dépit de la Nature.

Finalemént, les Sens ont fait connoître les Animaux ; la réflexion a produit la Zoologie. D'où la Médecine, l'Anatomie, la Physiologie, l'Hygiène, la Pathologie, la Séméiôtique & les trois branches de la Thérapeutique ; d'où le talent de désopiler le foie, la rate & le pancréas en désopilant la bourse ; & l'art de nous envoyer *ad Patres* un peu plutôt que nous ne le voudrions.

Voilà, mes Enfants, en quoi consiste cette seconde Partie qui paroitra peu de tems après la première.

Comme je n'ai que soixante - quinze ans, & que ma santé me promet de vivre encore un demi - siècle, j'espère de voir quatre ou cinq Editions du *Traité de la Science Universelle* ; & passer mon tems à le revoir, le corriger, & l'augmenter jusqu'à ce que *Vénus* passe sur le disque du *Soleil*, ou que la Sulta-

ne *Mosqua* fasse une pirouette sur le nombril de sa Hauteſſe : ce qui revient au même. Alors ayant obſervé ce paſſage de mon grenier , j'emploierai le reſte de mes jours à compoſer un Ouvrage ſur la conjonction des planetes. Adieu , mes Enfants. — Ayant fini ces mots le Vieillard partit.

*Diego* qui n'avoit bougé de deſſous le lit pendant le diſcours du *Vieillard* , fortit enfin de ſon réduit , en ſ'écriant , qu'il n'avoit eu que trop de ſujet d'être effrayé de ce qu'il avoit vu ſur l'eſcalier. — Le *Loup-garou* , continua-t-il , n'a repris ſa figure humaine , en entrant dans cette chambre , que pour nous réciter les trois quarts du *Grimoire* , & peut-être pour nous enforceler tous. O maudit ſuppôt de *Beelzebuth* & d'*Aſtaroth* ! que n'es-tu dans le fin fond de l'Enfer , avec les Enchanteurs de Pharaon , *Simon le Magicien* & le *Ministre Bekker* (a) ou

---

(a) *Balthazar Bekker* , Miniſtre Calviniſte à *Amſterdam* , ſoutient dans ſon *Monde enchanté* que les Diables n'ont aucun pouvoir ſur les Hommes , ou plutôt il inſinue qu'il n'y a point de Diables. Cet Ouvrage ayant fait grand bruit , les Magiſtrats d'*Amſterdam* le déposèrent : mais comme c'étoit d'ailleurs un homme de mérite & fort ſavant , ils lui conſerverent ſa penſion.

bien , que n'es-tu réduit en cendres au milieu de la Grève , ainsi que le furent *Urbain Grandier* à Loudun & *Gofredy* à *Marseille* ! Mais non , je ne puis avoir la satisfaction de te voir brûler vif en ce Monde , avant que tu parte pour l'Enfer , ton héritage. Les Tribunaux , les Magistrats , à force de ne plus croire au Diable , ne croiront bientôt plus en Dieu ; car rien n'approche plus de l'Athéisme que de nier la possibilité , la réalité des sortilèges , des enchantements , des malélices , des pactes avec le Diable , & du Sabbat. Aussi depuis cet indigne relâchement de la Justice envers les Sorciers , nous voyons journellement des effets terribles de la puissance de Satan , & de la méchanceté de ses Ministres. Tantôt une fécheresse excessive brûle les campagnes & fait périr les récoltes ; tantôt des pluyes continuelles font déborder les rivières qui inondent les villes & les villages , entraînent les maisons , les ponts , les écluses , &c. Tantôt une grêle affreuse hache en pièces les arbres , les vignes , les moissons , & écrase jusqu'aux hommes & aux animaux : d'un autre côté , ce sont des incendies qui consomment des cités entières ; des tremblements de terre qui bouleversent des

Royaumes ; des volcans de soufre & de feu qui embrasent des Provinces ; des guerres sanglantes qui ruinent & désolent les plus belles parties du Monde ; des pestes horribles qui ravagent perpétuellement quelques contrées de la Terre : joignez à cela un poison cruel répandu dans l'air , qui depuis quelque tems fait périr les bestiaux ; un venin subtil qui , répandu dans le sang de la moitié des Hommes , attaque l'Espèce humaine jusques dans les sources de la génération : ajoutez encore les Médecins , les Charlatans avec leurs sachets Anti-apoplectiques , leurs poudres , leurs baumes , leurs pillules , leurs teintures stomachiques ; puis les Avocats & les Procureurs qui trompent & ruinent les plaideurs ; les Financiers qui sucent le sang du Peuple ; les Riches qui foulent aux pieds les Pauvres , & qui se méprisent ou se haïssent les uns les autres ; *item* , le froid , le chaud , la misere & mille autres maux qui nous assiegent sans cesse le corps & l'ame. Que l'on dise alors qu'il n'y a point de Sorciers , & que le regne de Satan ne commence pas à prendre le dessus sur celui du Seigneur. O tems ! ô mœurs ! ô Monde

F. Il faut avouer, dit le Compere, que ce Vieillard est un insupportable bavard : où peut-il avoir péché cet impertinent discours ? Je n'aurois assurément point eu la patience de l'entendre jusqu'à la fin, si je n'eusse observé parmi les sottises qu'il débitoit, certain ordre de choses qui me plut beaucoup. En effet, si quelqu'un avoit un *Traité Suivi, Raisonné, Doctrinal, de toutes les Sciences que l'homme peut desirer savoir*, je lui conseillerois de suivre ce plan pour former le *Système figuré des Connoissances humaines*, qu'il devoit mettre à la tête de son Ouvrage. Mais pour peu qu'il entrât de Philosophie dans ce *Traité Suivi, Raisonné, Doctrinal, de toutes les Sciences*, il ne seroit point praticable ; les vrais Dévots s'en scandaliseroient, les Hypocrites crieront à *l'Athée, au Philosophe* ; les Ministres, les Courtisans, & ceux qui ont l'intérêt que le Peuple demeure simple & sot, crieront *au Raisonneur, au Mutin, au Mauvais Citoyen* ; & l'Auteur en seroit quitte à bon marché, si, après avoir vu supprimer ou brûler son livre, on lui laissoit la liberté de s'aller jeter dans la riviere, la tête la premiere. Tel est le

génie de ma chere Nation. Un Vieillard à demi timbré s'est enfermé pendant cinquante - deux ans dans un grenier , pour éviter les importunités des fots , la persécution des méchants , & pour écrire en liberté. Que doit donc faire un homme qui a son bon sens ? O tems ! ô mœurs ! . . . . . ô divine Philosophie ! dans quel coin de la Terre êtes - vous retirée ?





## CHAPITRE VI.

*Le Compere Matthieu se répand dans le Monde. Persécution qu'il essuie. Autre persécution. Désespoir de Diego. Son triomphe.*

J'AI dit dans le Chapitre précédent que le *Compere Matthieu* étoit aux gages d'un Libraire. Mais comme ces gages suffisoient à peine pour la dépense du ménage & notre entretien, & que les *Ducs* & les *Marquis* vivoient en bonne intelligence, le *Compere* qui commençoit à être connu dans la République des Lettres, travailla pour son compte, & débuta par un Chef-d'œuvre. Ce fut son *Traité de Cracologie*.

Comme il connoissoit l'ignorance des quatre - vingt - dix - neuf centiemes des Libraires, qui ne savent point apprécier les choses, & l'injustice & l'avidité du reste, qui sachant connoître le mérite d'un Ouvrage ne le paient point sa valeur : il fit vendre son Livre à un de ces Messieurs, le vendit lui-même à un autre, auquel il l'excroqua en

suite , pour le revendre à un troisieme. Il arriva de là que les trois Libraires crierent *Haro* sur le *Compere Matthieu* ; que celui-ci, comme Philosophe, en rit ; & que le *Traité de Cracologie* fut vendu ce qu'il valoit.

Un si heureux début ne tenta point le *Compere* de se remettre Auteur à gages. Il continua de travailler pour son compte : & malgré la prudence de Messieurs de la Librairie , il trouva toujours le moyen de se faire bien payer de ses Ouvrages. Ce qui le mit en État de prendre un Quartier dans le voisinage de notre hôte le Vinaigrier ; & de créer deux nouvelles charges en faveur de *Diego* & de moi. Celle de Laquais fut le lot de l'*Espagnol* , celle de Valet-de-Chambre-Secretaire fut le mien.

Il s'en falloit beaucoup que la Philosophie eût rendu le *Compere* misantroppe , fournois , bourru , fantasque & tel que certains Philosophes le sont. Au contraire , il étoit enjoué , poli , ouvert & gracieux. Ces belles qualités jointes à une figure très-avantageuse , le faisoient desirer & rechercher dans les Cercles les plus distingués de *Paris*. Mais cela ne dura qu'un tems. Il éprouva bientôt que l'inconstance & l'ingra-

titude font le propre des grands.

Il avoit composé , chanté , publié quelques Couplets un peu caustiques , ( & cela le plus innocemment du monde ) contre quelques personnes de condition , desquelles il éprouvoit journellement les bontés. Ces personnes piquées de cette bagatelle s'aviserent de décrier le pauvre *Compere* comme un esprit méchant & dangereux , en un mot , comme un monstre & comme une peste dans la Société.

Le *Compere Matthieu* avoit l'esprit trop bien fait pour se formaliser de l'injustice & de la lâcheté de ce procédé. Il savoit que le vrai mérite & la Philosophie furent de tout tems en bute à la malignité. Il se contenta de renoncer à tout commerce avec les hommes , & de ne s'occuper désormais qu'à écrire.

En conséquence de cette résolution il ne sortoit plus : il travailloit sans relâche. Pour toute récréation , il s'amusoit de tems en tems à faire quelques légères Observations sur le Gouvernement : lorsqu'il y en avoit un cahier , *Diego* alloit le vendre à un Libraire honnête & discret. Cela servoit aux menues dépenses du ménage.

Nous jouissions d'une tranquillité

digne d'être enviée , lorsqu'un soir l'Enfer suscita un Exempt, deux Sergents, trois Recors & six Pouffe-culs, qui vinrent enlever mon *Compere*, ses papiers, ses effets, & l'heureuse cassette qui contenoit toute notre ressource & notre espoir.

Lorsque ces scélérats furent partis, je dis à l'*Espagnol*, que cet événement avoit pétrifié : Hé bien ! *Seigneur Diego*, voici bien une autre affaire que la rencontre du Chebec Algérien ? — Ah ! les malheureux ! s'écria-t-il, de venir ainsi enlever mon Maître, le plus grand, le plus profond, le plus sublime & le plus honnête des Philosophes de la Terre ! Ah ! les Barbares ! de nous laisser sans un sou ! . . . . Le *Révérénd Pere Jean de Siguença* le disoit bien un jour sur l'enlèvement du *Prophete Elie*, que l'on avoit substitué la rapine au désintéressement, & la violence à la charité. Ah ! *Pere Jean de Siguença*, où êtes-vous ? que n'étiez-vous ici pour confondre, ou plutôt pour excommunier ce maudit exempt, avec ses deux Sergents, ses trois Recors, & ses six Pouffe-culs !

Heureusement que nous n'étions point tout-à-fait si pauvres que *Diego* le

croÿoit. Il me restoit encore dix écus. Mais qu'étoit - ce que dix écus pour deux hommes qui n'avoient que cela pour toute ressource ? *L'Espagnol* avoit été autrefois Comédien , Sauteur , Laquais , Ecrivain , Cocher , Colporteur , Suisse , Poète , & pouvoit l'être encore ; mais moi qui ne suis qu'un sot , qu'un malotru , à quoi pouvois - je servir ?

Ayant passé la nuit dans les plus tristes réflexions , le lendemain matin nous louâmes un galetas chez le Fossoyeur de *Saint Médard* ; & nous employâmes le reste du jour & les quatre suivans à tâcher de découvrir les traces du malheureux *Compere Matthieu* ; mais nos peines & nos recherches furent inutiles.

Le soir du cinquieme jour nous nous trouvâmes plus désolés que jamais. Nous venions de faire dans un morne silence le plus léger des soupers , lorsque *Diego* s'écria d'un ton lamentable : Ah ! si je n'avois point oublié le métier de Poète , je pourrois mettre en vers *l'Office de l'Immaculée Conception* , ou paraphraser le *Libera* , & tirer de l'un ou de l'autre de ces deux Ouvrages de quoi subsister quelque tems ; mais hélas ! j'ai oublié le métier de Poète. . . . . Ah ! si  
je

Je n'avois point oublié le métier de Comi - Tragi - Sauteur , je trouverois peut - être de l'emploi ; mais , hélas ! j'ai oublié le métier de Comi - Tragi - Sauteur , ainsi que le métier de Poète.... O très - chaste & très - respectable Recteur des *Jésuites de Saragosse* ! très - pieux & très - humble Prélat *Monsignor Tongarini* ! très - charitable & très - loyal Israélite *Eléazar* ! & vous , ô chef-d'œuvre de la Nature , incomparable *Rachel* ! votre Serviteur & votre Ami , *Diego - Arias - Fernando de la Plata , y Mendoza , y Violes , y Bajalos* , se trouve sans ressource , sans appui & sans consolation ! ..... Cher compagnon ! continua - t - il en m'embrassant , allons de ce pas accomplir mon voyage de *Saint Jacques de Compostelle en Galice* : allons accomplir mon vœu. Ensuite , comme le Recteur des *Jésuites de Saragosse* m'a dit cent fois que les Saints de son Ordre ont le cœur bon , nous tâcherons de nous les rendre propices en visitant leurs Reliques , & les lieux où ils veulent être honorés.

Nous commencerons par le Bonnet de *S. Anchieta* à *Orense* ( a ). Puis nous

---

(a) Lorsque le Pere *Anchieta* , Jésuite & Mis-

visiterons le Foie de *S. Forget*, à *Astorga* (a), — la Brayette de *S. Mena* à *Toro* (b), — le Scrotuin de *S. Balthazar* à

---

fionnaire dans le *Brésil*, avoit trop chaud, il ordonnoit aux Poules de s'élever en l'air, & de lui faire un Parasol de leurs ailes : ce que les Poules exécutoient à l'instant, au grand étonnement des spectateurs. *Voy. JOUVENCI, Hist. Societ. Lib. 23. p. 766.*

(a) L'an 1649, le Pere *Forget*, Recteur des Jésuites de *Metz*, vendit aux Ursulines de *Mâcon* une maison située dans la premiere de ces deux Villes, pour la somme de 80000 francs Messins. Ces Religieuses avoient fait cette acquisition sur la bonne foi du Pere Jésuite, & s'en étoient rapportées à son estimation. Mais ayant reconnu que cette estimation étoit fondée sur de faux Contrats & de faux Plans, que le Recteur leur avoit fait voir sans songer à aucun mal ; ces impertinens Nonains eurent l'audace d'intenter un procès à l'homme de Dieu ; & par une prévarication inouïe, le Parlement de *Metz* ordonna que les parties seroient remises au même état qu'auparavant le Contrat, à moins que les Jésuites n'aimassent mieux se contenter pour tout prix de ladite maison, de la somme de 18000 livres tournois. *Voy. la Morale pratique ; & les Régistres du Parlement de Metz.*

(b) Le Pere *Mena*, poussé du louable desir de propager son espece, fit accroire à une Béate, sa pénitente, que le Ciel lui avoit inspiré de cou-

*Ségovie ( a )* : — le Toupet de *S. Gonzalès* à *Colmenar ( b )*, — l'Anus de *Gombar* à *Toledo ( c )*, — les Boyaux de *S.*

---

cher avec elle : il vint tant d'enfants de ce charmant accouplement , que l'Inquisition fit arrêter le Jésuite *Mena*. Mais ses Confreres ayant trouvé le moyen de le faire évader , il s'enfuit à Gênes , où il se fit Juif , pour voir s'il ne pourroit pas travailler plus tranquillement à la vigne du Seigneur , dans le Judaïsme , que dans le Christianisme. *Voy. ILDEFONSE* , Evêque de *Malaga* , dans son *Théâtre Jésuitique* , p. 25.

(a) Un Bourgeois de *Caparença* ayant trouvé le frere *Balthazar* en flagrant délit avec sa femme , le tua sur le champ , sans considérer que le fait d'un Jésuite ne peut qu'honorer la couche d'un honnête homme ; ce qui est bien douloureux. *Voy. le Théâtre Jésuitique* , p. 398.

(b) Le pere *Gonzalès Alveria* , ayant obtenu la permission de prêcher l'Evangile dans le *Monomotapa* , fut inspiré du Ciel d'y faire le métier d'Espion : ce que les *Monomotapiens* ayant reconnu , ils pendirent le saint Homme ; & depuis ce tems-là personne ne s'avisa d'aller en ce pays pour le même sujet. *Voy. l'Histoire des Jésuites* , tome II. pag. 24. *SACH. Lib. 5.*

(c) Le Pere *Gombar* , Recteur des Jésuites de *Montepulciano* en *Toscane* , ayant été convaincu de s'amuser à certain petit jeu assez commun en *Italie* , fut honteusement chassé de ladite *Ville*

*Pierre d'Aviles* à *Truxillo* (a), — le bout du Nez de *S. Mariana* à *Badajox* (b), — l'Echine de *S. Santarel* à *Lorca* (c), — les Ongles de *S. Suares* à *Pénaflour*

---

par les habitants, ainsi que tous les Jésuites qu'il avoit sous ses ordres ; ce qui est bien dur assurément. *Voy. l'Hist. Jésuitique*, p. 262. SACHIN. *Lib. 5. N<sup>o</sup>. 107. & suiv.*

(a) L'amour que la Société a toujours eu pour son prochain, poussa les Jésuites de *Séville*, à tirer à eux l'argent de plusieurs personnes, nommément d'une grande quantité d'ouvriers & d'artisans, & cela sous prétexte de faire valoir cet argent. Lorsqu'ils se virent une somme d'environ 45000 Ducats, le Pere *Pierre d'Aviles*, Provincial de l'Andalousie, qui savoit que l'argent est l'hameçon avec lequel le Diable tire les ames à lui, persuada à ses confreres de faire banqueroute : ce qu'ils firent le plus joliment du monde. *Voy. ILDEFONSE*, Evêque de *Malaga*, en son *Théâtre Jésuitique*, pag. 378.

(b) Le Parlement de *Paris*, toujours prêt à interpréter les choses à rebours, fit brûler les *Œuvres* de *Mariana*, parce que ce bon Pere y avoit dit quelque part, que le Régicide est une action digne de louange, glorieuse, héroïque, & qu'il gémissoit qu'il y en eût si peu qui se portassent à une démarche si généreuse. *Voy. M. DE TROU*, tom. XV. pag. 111. & 112.

(c) Le 13 Mars 1626, les *Œuvres* du Pere *Santarel* furent brûlées par arrêt du même Parlement, & à peu près pour la même bagatelle. *Collatio Judiciorum*, p. 204. 205.

( a ) , — & le Nombriil de S. Lorrin à Séville ( b ).

Là nous entrerons à l'Hôpital pour nous reposer pendant quelques jours ; & nous réciterons tous les matins les quinze Oraisons de *Sainte Brigitte* , pour que nous continuions notre pèlerinage en santé.

De *Séville* nous irons visiter le Paneréas de S. *Gueret* à *Lebrixa* ( c ) , — la

( a ) Le 26 Juin 1615 , les Œuvres du Pere *Suarès* furent brûlées par arrêt du même Parlement , & toujours pour la même chose. *Voy. ubi sup.*

( b ) Le pere *Lorrin* étoit un homme terriblement porté pour le bien de la Religion & pour le repos de l'Etat. L'on en peut voir un échantillon dans son *Commentaire sur le Pseaume 105* , où , après avoir loué l'action de *Phinés* qui tua *Zambri* & *Cosbi* , il rapporte ces Vers de *Séneque* :

. . . . . *Victima haud ulla amplior  
Potest , magisque opima mactari Jovi ;  
Quam Rex iniquus.*

( c ) Le Pere *Gueret* , Professeur du Bienheureux *Jean Châtel* , fut banni de la France , pour avoir enseigné qu'on peut tuer les Rois. *Voy. MEZERAI, Abrégé Chronologiq. pag. 436. & suiv.*

Rate de *S. Gonthieri* à *Monda* (a), — les Fesses de *S. Boitet* à *Grenade* (b), — la Barbe de *S. Comolet* à *Guadix* (c), — l'Oreille de *S. Aubigny* à *Lorca* (d), — le Fémur de *S. Guinard* à *Murcie* (e), — l'Épiglotte de *S. Varade* à *Va-*

---

(a) Le Pere *Gonthieri* eut le courage dans un de ses Sermons, d'exhorter *Henri IV.* d'exterminer tous les Huguenots; mais ce Prince, encore Hérétique dans l'ame, négligea malheureusement un avis si salutaire. *V. M. DE THOU*, tome XV. page 85.

(b) (c) Les Peres *Boitet* & *Comolet* furent les glorieuses Trompettes de la sainte Ligue. Le Pere *Comolet* prêchant un jour à *St. Barthelemy*, crioit dans le saint enthousiasme qui l'agitoit: *Il nous faut un Aod, fût-il Moine, fût-il Soldat, fût-il Berger; il nous faut un Aod.* Peu de tems après, il vint un Moine qui fut cet Aod. *V. la seconde Apologie pour l'Université de Paris*, pag. 169 & 170. item le *Recueil touchant l'Hist. du Pere JOUVENCI*, pag. 222.

(d) Le Bienheureux Pere d'*Aubigny* fut le Confesseur de *Ravaillac*, & le confident de ses Révélations. *V. la fin des Mémoires de CONDE'*, & les *Mémoires de SULLY*.

(e) Le Pere *Guignard* s'étoit amusé à faire quelques petits Libelles contre *Henri III* & *Henri IV.* & à soutenir certaines propositions qu'on appelloit *exécrables*. Pour cela il fut pris, em-

lence (a) , — la Grosse dent de S. Alagon à Tortose (b) , — le Sabre de S. Ignace à Montferat (c) , & le Prépuce de S. Girard à Toulon (d) .

De Toulon nous nous embarquerons pour Naples ; où , après avoir vu la liquéfaction du Sang de Saint Janvier , nous irons visiter les Sourcils de S.

---

prisonné , pendu & écartelé. La société perdit en lui un des meilleurs sujets qu'elle eût alors. *V. la Chron. novenaire , pag. 433. & suiv. MEZERAU, Abrégé Chron. tom. III. pag. 437.*

(a) Le Pere *Varade* , en vertu de son ministère , bénit & encouragea *Barriere* pour assassiner *Henri IV* , mais le mal-adroit manqua son coup. *V. Jus Reg. page 334.*

(b) Le Pere *Alagon* étoit l'homme du monde le plus généreux ; il promit un jour 50000 écus & la Grandesse d'Espagne au Capitaine *La Garde* , pour assassiner le même Prince. *Factum du Cap. LA GARDE , au IV<sup>e</sup>. volume de L'ÉTOILE.*

(c) Tout le monde sait que *S. Ignace* pendit son épée & son poignard à un des piliers de la Chapelle de la Vierge à *Montferat* , le jour qu'il se voua son Chevalier.

(d) L'édifiante Histoire du Bienheureux Pere *Girard* , & de sa chère fille *La Cadere* , est assez connue,

*Morao* à *Bénévent* ( *a* ), — les *Paupières* de *S. Guyot* à *Capoue* ( *b* ), — & le *Gosier* de *S. Boddens* à *Ostie* ( *c* ). — Puis nous irons à *Rome* faire notre

---

( *a* ) *Camhy*, Empereur de la *Chine*, eut 9 fils. Il désigna le quatrième, nommé *Yum-cim*, pour son successeur. Le *Pere Morao*, mécontent d'une disposition si contraire aux louables projets qu'il avoit dans la tête, fit révolter le neuvième Fils de cet Empereur contre son Frere *Yum-cim*. Mais le Diable, qui est toujours aux aguets pour traverser les plus saintes entreprises, fit échouer celle-ci. Le *Pere Morao* fut pris & martyrisé, ainsi que le Prince qu'il vouloit mettre sur le trône. V. les *Lettres de M. Fabre*, Protonotaire Apostolique; & les *Anecdotes de l'état de la Religion de la Chine*, Chap. V. & suiv.

( *b* ) *François Martel*, Prêtre de la Paroisse d'*Entrean* près de *Dieppe*, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de *Louis XIII.* par les conseils du *Pere Guyot*, ainsi que de quelques autres petites fredaines, fut condamné par le Parlement de *Rouen* à être brûlé vif; ce qui fut exécuté. Le Révérend *Pere Guyot* auroit certainement subi le même sort, mais il se sauva. Voy. l'*Examen des 4 Actes*, édit. de *Paris*, 1643.

( *c* ) L'an 1638, le *Pere Roddens*, Recteur des *Jésuites* de *Mastricht*, le *Pere Procureur* de la même maison, le *Pere Gardien* des *Récollets* & un *Brasseur* de *Bierre*, nommé *Landzman*, fâchés de voir cette *Ville* au pouvoir des *Héré-*

priere sur le Tombeau du *S. Prêlat Tongarini*, & baiser la pantoufle du *S. Pere*. De Rome nous passerons en *Terre Sainte* : nous irons à *Nazareth*, à *Beth-léem*, à *Jérusalem*, à *Capharnaüm* & à *la Mecque*. De là nous reviendrons à *Constantinople*, où nous demanderons au *Kislar - Agasi*, s'il n'auroit point entendu parler de *Rachel*. De *Constantinople* nous viendrons à *Venise* : nous y saluerons le *Juif Eléazar*, & nous y ferons une confession générale pour nous mettre en état de finir dignement notre pèlerinage. De *Venise* nous viendrons à *Belluno* visiter la *Mâchoire inférieure* du Patriarche *Busenbaum* (a), — la *Verrue de S. Criminal* à *Inspruck* (b), — le *Tibia de S. Personni* à *Lands-*

---

tiques, entreprirent de la livrer aux Espagnols ; mais ayant été malheureusement découvert, les deux *Jesuites* & le *Récollet* furent décapités, & *Landsman* pendu. *Voy. l'Hist. des Pays-Bas*, tome I. p. 289.

(a) L'histoire du Patriarche *Busenbaum* & de son Commentateur *La Croix* est trop connue, pour être mise ici.

(b) Le *Pere Criminal* étoit aussi vaillant Soldat, que zélé Prédicateur : il se mit à la tête

berg (a), — le Gosier de S. Holte à Augsbourg (b), — la Savate de S. Walpold à Strasbourg (c), — la Moultache de

---

de ceux de *Remanacor* aux Indes, pour forcer les *Badages* à embrasser l'Évangile; mais malheureusement pour lui & pour la Religion, il fut tué au premier combat qu'il donna contre ces Infidèles.

(a) Le Pere *Personni*, déguisé tantôt en Soldat, tantôt autrement, parcouroit les maisons des Catholiques en Angleterre pour les exhorter de favoriser les projets du Pape *Pie V.* & du Roi d'Espagne contre ce Royaume. C'est bien dommage que ces saintes entreprises ne réussissent pas, il en seroit résulté un bien infini pour la Catholicité. V. RAPIN THOIRAS, tome VI. p. 300 & suiv.

(b) Le Pere *Holte* avoit persuadé un nommé *Patrice Culen* & d'autres Anglois, d'assassiner la Reine *Elisabeth*; il les avoit même confessés & communés pour les encourager davantage; mais le coup manqua, & ces confessions & communions furent en pure perte. V. *Act. in Prodit.* p. 59 & suiv.

(c) Le Pere *Richard Walpold* avoit engagé *Edouard Squirre* d'empoisonner la même Princesse, mais cet *Edouard Squirre* ne fut pas plus adroit que *Patrice Culen* & ses Compagnons. V. le *Catéchisme* de PASQUIER, p. 212. &c.

*S. Briant* à *Landau* (a), — le Crâne de *S. Kervin* à *Nanci* (b), — l'Index de *S. Campian* à *Toul* (c), — le Gigot de *S. Tesmond* à *Metz* (d), — la Rotule de *S. Gerard* à *Verdun* (e), — la Veffie de *S. Oldecorne* à *Sedan* (f) — & la Frefsure de *S. Garnet* à *Méfieres* (g). Puis ayant fait à *Rheims* une Neuvaine à la Sainte Ampoule, nous viendrons attendre ici que le Ciel ait pitié de nous en faveur de notre dévotion.

C'est fort bien dit, Seigneur *Diego*, dis - je à l'*Efpagnol*, mais il me semble

(a) (b) (c) Les Peres *Briant*, *Kervin* & *Campian* voulurent auffi attenter à la vie de cette Princesse; mais ils ne réuffirent pas mieux qu'*Edouard Squirre* & *Patrice Culen*. Ils furent martyrisés le premier Décembre 1581. Voy. M. DE THOU, tome VIII. pag. 541 & 542. ¶

(d) (e) (f) (g) Voici le plus beau coup de Jéfuite que l'on ait jamais vu. C'est la Conjuratiôn des Poudres. Mais ce coup ayant manqué, comme bien d'autres, les Jéfuites *Oldercone* & *Garnet*, qui y avoient participé, furent pendus & éventrés, & leurs Confreres *Tesmond* & *Gerard* fe fauverent de peur qu'on ne leur jouât le même iour. V. MEZERAI, *Abrégé Chron.* tome III. p. 522. M. DE THOU, & les *Act.* in *Prodi.* p. 273. ¶

que vous pourriez bien nous tirer de la misere , sans avoir obligation à une Kyrielle de Saints du Calendrier des *Jésuites*. Vous êtes encore jeune, dispos , vigoureux ; essayez de vous mettre à faire quelques fauts de Carpe , quelques tours de force , quelques équilibres , &c. Vous savez que le *Paillasse* de la Grande Troupe de la Foire va quitter pour entrer chez les *Peres* de l'*Oratoire* ; pour le peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir su autrefois , je vous garantis sa place. — Par *Sainte Arnielle* ! tu dis vrai , répondit *Diego*. — En même tems il étendit la couverture de notre grabat au milieu du taudis , se mit à faire quelques cabrioles , quelques moulinets , quelques gambades , & me dit : comment trouves-tu cela , *Jérôme* ? — tout au mieux , Seigneur *Diego* , répondis-je : si les Convulsionnaires de *S. Pâris* en favoient faire autant , l'incrédulité seroit plus rare. — O l'incomparable ! ô l'admirable ami *Jérôme* ! s'écria *Diego* , tu viens de me faire penser à une chose. Je veux avoir aussi des Convulsions , moi : il n'y a point de mal à cela : c'est pour la gloire de Dieu , pour confondre l'incrédulité des Impies , & chasser la

misere qui va nous égorger. Le Recteur des *Jésuites* de *Saragosse* m'a toujours dit qu'on méritoit doublement, lorsqu'on favoit concilier la Religion avec ses intérêts. En voici l'occasion, mon cher *Jérôme*, ne la laissons pas échapper.

Le lendemain *Diego* prit deux béquilles & se traîna sur le tombeau du *Bienheureux Pâris* dans le Cimetiere de *S. Médard*. Il n'y est pas un quart d'heure que d'horribles Convulsions le faisoient : il fait des grimaces & des contorsions effroyables : les assistants saisis d'admiration s'écrient : Miracle ! Miracle ! l'Eglise & les environs se remplissent d'un peuple innombrable : c'est à qui verra , à qui touchera le Seigneur *Diego* : — Serviteur de Dieu, lui crie-t-on, y a-t-il longtems que vous êtes affligé ? Il y a quinze ans , répond-il , en continuant ses cabrioles. — Que vous êtes heureux ! ajoute-t-on : vous ne viendrez point ici huit jours sans être entièrement guéri.

Lorsque la Scene fut finie , & que la foule du monde fut dissipée , *Diego* revint au logis , jetta ses béquilles , & me dit : Mon cher *Jérôme* , je n'ai fait de ma vie de pareils fauts : je croyois

avoir cinq Légions de Diables dans le corps, tant le zele de notre Sainte Religion m'animoit. Cependant cette affaire fait grand bruit, & je ne fais..... Il prononçoit ces mots, lorsque le Sieur *Chaulin*, Prêtre & Docteur en la Faculté de Théologie, arriva. Le saint Homme sauta au cou de *Diego* en versant un torrent de larmes, & lui dit : Mon cher Pere en Jesus - Christ, bénissoit le moment qu'il a plu au Ciel de vous inspirer de venger l'honneur de la Religion par une très - sainte, très - licite & très - pieuse fraude. Continuez, je vous prie ; ne démentez point votre premiere démarche ; attendez tout de la bénédiction de Dieu, de la protection de *S. Augustin* & de la reconnoissance des Hommes : en même tems il lui donna une bourse de vingt *Louis*. — Adieu, ajouta - t - il, souvenez-vous de vous trouver guéri dans huit jours & de faire place à d'autres.

Lorsque le *Prêtre Chaulin* fut parti, peu s'en fallut que les Convulsions ne me prissent à mon tour. Mais c'eût été de ces Convulsions occasionnées par la joie qu'un malheureux ressent, quand il passe inopinément du plus triste état à une situation heureuse & inespérée.

*Diego* plus persuadé que jamais de la sainteté & de l'utilité de l'action, continua la huitaine sur le même ton, se surpassa le huitième jour, jeta ses béquilles & marcha aussi droit qu'il eût jamais fait.

A la vue du prodige les exclamations recommencent ; *Diego* publie que la confiance au *Bienheureux Paris* l'a amené de *Bilbao* en *Biscaye* : le *Vinaigrier*, le *Fossoyeur* & vingt autres Personnes attestent de l'avoir connu impotent depuis qu'il est à *Paris* : deux cent autres Témoins certifient de la réalité de ses Convulsions & de sa guérison : procès-verbaux, & autres actes juridiques sont dressés sur le tout : l'admiration, le zèle & la dévotion du Peuple redoublent : la foule des paralytiques & des culs-de-jatte devient innombrable sur le sépulchre du *Diacre* : le *Prêtre Chautlin* apporte vingt autres *Louis*, & y joint les remerciements de tous les Appellants & Rappellants de France : *Diego* & moi allons loger dans le Quartier du *Palais Royal* ; & nous retrouvons le *Compere Matthieu* dans un Bordel de la Rue du *Chantre*.



## CHAPITRE VII.

*Le Compere Matthieu raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlèvement. Il rencontre son Condisciple Whiston. Entretien qu'ils ont ensemble.*

A USSI-TÔT que *Diego* eut reconnu le *Compere* il se jeta à ses pieds, & s'écria de toutes ses forces : — O mon Bienfaicteur ! ô le plus célèbre, le plus honnête de tous les Philosophes de la Terre ! est-ce vous ou votre Ange Gardien que je vois ? . . . oui, c'est vous . . . ah ! mon cher *Jérôme* ? le Ciel nous a rendu notre Pere . . . , O mon Maître ! apprenez nos peines, & notre bonheur.

Lorsque ce maudit Exempt, avec ses deux Sergents, ses trois Recors & ses six Pouffe-culs vous eut enlevé ainsi que votre cassette, nous nous trouvâmes, le pauvre *Jérôme* & moi, les plus affligés de tous les Hommes. Je résolus dès ce triste moment de parcourir l'*Espagne*, l'*Italie*, la *Palestine*, l'*Arabie*, la *Turquie* & l'*Allemagne* pour con-

jurer les plus grands Saints du Paradis de vous rendre à nos vœux , nous préserver de la misere effroyable qui alloit nous attaquer. Mais il étoit écrit que nous vous reverrions , & que nous éviterions cette misere que nous craignons , sans faire un si long voyage.

Je devins boiteux , paralytique , enforcé , par zele de la Religion : en récompense je fus redressé , guéri , admiré , remercié , enrichi ; & vous m'êtes rendu , ô l'Archi-patriarche de la Philosophie ! — A ces mots *Diego* s'arrêta , & demeura prosterné aux pieds du *Compere* en poussant des soupirs épouvantables.

Les exclamations , la posture , les soupirs & la figure de l'*Espagnol* effrayèrent tellement les deux Nymphes & une Vieille qui étoit là qu'elles s'enfuirent dans le grenier de la maison. Le *Compere Matthieu* qui ne comprenoit rien au discours de *Diego* , remit à un autre jour pour rassurer les fugitives , vint à notre nouvelle demeure , où après avoir entendu le récit de l'aventure de *S. Médard* , il nous conta ainsi la sienne.

L'Exempt m'ayant arrêté , comme vous savez , me fit entrer dans un *Fiacre*

qui l'attendoit dans la rue ; se mit à côté de moi ; deux de ses Recors qui tenoient ma Cassette & mes papiers s'assirent vis - à - vis ; deux Pouffe - culs monterent derriere la voiture. Quelques minutes après notre départ , j'entendis un cri , & le *Fiacre* s'arrêta. Cinq hommes masqués ayant l'épée à la main se présentèrent à la portiere , & nous firent mettre pied à terre. L'Exempt qui étoit un spadassin , voulut raisonner , on le tua : l'un des Recors voulut se mutiner , on l'écrasa ; l'autre voulut le défendre , on l'égorgea ; un Pouffe - cul voulut crier , on l'étrangla ; son Camarade , plus prudent , se sauva ; les étrangers m'ayant examiné se sauverent à leur tour ; & comme le *Guet* que le peuple appelloit de toutes ses forces alloit arriver , je pris le parti de les suivre sans avoir eu le tems de ramasser ma cassette.

Assurément , dis-je au *Compere* , vous devez votre délivrance à la méprise de ces cinq personnes masquées. — Pour moi , dit *Diego* , je l'attribue à un Miracle : il n'est point naturel que cinq hommes attaquent au milieu de *Paris* un *Fiacre* contenant un Exempt , deux Recors , trois Pouffe - culs , un Philo-

fophe & une cassette. Ce n'est point la première fois que le Ciel prend visiblement la défense de la vertu & de l'innocence opprimées. Je soutiens donc que les Libérateurs de mon Maître étoient au moins les cinq *Freres Machabées*. — Le *Compere* se mit à rire de l'expression de l'*Espagnol*, & continua ainsi :

Ayant couru environ un quart-d'heure, je me trouvai près de la *Place-Vendôme*. Comme je n'étois point poursuivi, j'entrai dans un Café pour réfléchir sur le parti que j'aurois à prendre dans cette extrémité. Il n'étoit point prudent d'aller vous trouver, il ne l'étoit pas davantage de vous faire dire de venir chercher la moitié de dix pistoles que j'avois dans ma bourse : je résolus donc de louer un cabinet dans ce quartier, en attendant l'occasion de travailler à notre réunion. Depuis ce tems-là je demeurai caché dans ma retraite, & je n'en sorti qu'hier au soir pour aller chez un Fripier troquer l'habit brun que j'avois lorsqu'on m'arrêta, contre le surtout rouge dont vous me voyez vêtu.

En revenant de chez le Fripier, la curiosité me prit d'entrer dans le mê-

me Café pour écouter si l'on ne parloit point de mon aventure. Je n'y fus pas deux minutes, que les deux Sergents qui avoient aidé à m'arrêter entrèrent, & se mirent à jouer une partie d'échecs sur la table contiguë au coin où je m'étois tapi : de sorte que je ne pouvois sortir sans déranger l'un ou l'autre de ces deux hommes. Pour comble de malheur, l'un d'eux ne manquoit point un coup d'échec qu'il ne s'en plaignît à moi : *Que pensez - vous de ma bêtise ?* me disoit - il à tout moment, *je suis presque aveugle aujourd'hui ; je ne vois les coups que lorsqu'ils sont passés.* Jugez de ma contenance en pareil cas, & du besoin que j'avois de toute ma Philosophie pour m'empêcher de me trahir moi - même. Lorsque la partie fut finie, l'un de ces Messieurs dit à son Camarade : Es - tu sûr que c'est lui ; & qu'il est sorti ce soir de son logis ? — Oui, répondit l'autre ; un de mes émiffaires l'a reconnu : il porte encore le même habit brun, qu'il avoit lorsqu'il fut arrêté. J'ai posté quatre de mes gens pour le guetter ; aussi - tôt qu'il sera rentré nous en ferons avertis. Il faut avouer, continua - t - il, que ce Scélérat eut un bonheur particulier de ce

que les Amis d'un certain marquis de *Barjolac* , qu'on devoit conduire à la Bastille ce jour - là , ont pris l'une des voitures pour l'autre. Mais il n'a pas su profiter de sa bonne fortune , puisqu'il a l'imprudence de demeurer dans *Paris* , où , comme tu fais , tout se découvre. Sa bêtise lui coûtera cher : car le moins qui puisse lui arriver pour les Libelles abominables qu'il a composés contre la Cour & le Gouvernement , sera le *Fouet* & les *Galeres* : & s'il est vrai qu'il a pour ennemis certaines Femmes de Condition qu'il a tournées en ridicules , & tous les Gens d'Eglise qu'il a turlupinés , il est perdu sans ressource. — Après avoir fini cet épouvantable discours , les deux Sergents se leverent pour aller écouter quelques nouvelles qui se débitoient à l'autre bout du Café , & je profitai de ce moment pour m'évader.

Lorsque j'ouvris la porte pour sortir , je me sentis tout - à - coup arrêter par le bras. Je faillis de m'évanouir de frayeur : mais ayant levé les yeux , je vis mon Condisciple *Whiston* qui venoit de me reconnoître , & qui étoit fort surpris de l'état où il me voyoit. Je lui dis que la chaleur excessive qu'il

faisoit dans ce Café m'avoit incommodé.

*Whiston* étant sorti avec moi , me mena à son Auberge & me retint à souper. Je lui demandai ce qui l'amenoit à *Paris*. Il me dit qu'il avoit acheté une Compagnie de Dragons , & qu'il étoit en route pour aller joindre son Régiment. Après quelques autres propos assez indifférens , l'on servit. *Whiston* mangea beaucoup ; pour moi , je ne mangeai guere. S'étant apperçu de mon peu d'appétit , & de la profonde mélancolie où j'étois plongé , il s'informa de ce qui pouvoit me chagriner. Je lui comptai sans déguisement toutes mes aventures ; je lui fis une description pathétique des préjugés dont le monde est imbu , des maux que ces préjugés entraînent après eux , de la honte dont ils couvrent la raison humaine , de l'intolérance des ecclésiastiques , de la tyrannie des loix , & des obstacles infinis que l'on oppose à la liberté de penser & à la vraie Philosophie.

*Whiston* m'écouta sans m'interrompre d'un seul mot. Mais lorsque j'eus fini de parler , il me dit : Mon cher Condisciple , je ne puis trop vous plaindre de ce que vous êtes atteint de cette

folie épidémique , qui fait consister la vraie Philosophie à déclamer sans cesse contre les Mœurs, les Usages, la Religion, les Loix de votre Nation & de tous les Peuples policés. Vous avez cru qu'il n'y a point d'autre gloire que la bruyante & funeste réputation d'avoir secoué le joug des préjugés, ou plutôt de toute bienfiance & modération. Vous avez dit en vous-même : *Philosophons*, & vous avez pris un vain fantôme pour la vraie Philosophie. Vous vous êtes plaint de ce que votre façon de penser effarouchoit les esprits des Ecclésiastiques & des Magistrats ; & ils ne se sont effarouchés que du fantôme que vous avez embrassé pour la vérité. Vous n'avez point considéré qu'en criant contre l'intolérance, vous deveniez intolérant vous-même ; qu'en pestant contre la tyrannie des Loix, vous frondiez ouvertement ce qui fait votre sûreté & votre appui, qu'en vous roidissant contre les préjugés, les usages, vous embrassiez un système qui entraîne après lui plus d'abus & plus de maux que toutes ces choses dont vous vous plaignez si haut. Ignorez-vous encore qu'il est de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, ou de nous

paroître d'elles ? Que diriez-vous d'un homme qui s'emporteroit contre le débordement des rivieres , & qui voudroit s'opposer à l'intempérie des saisons ? Vous avez dit , la véritable force d'esprit consiste dans la liberté de penser. Je le crois avec vous : mais c'est à cette seule liberté qu'il faut se borner. Si l'on veut goûter cette paix de l'ame , cette tranquillité d'esprit , qui font le bonheur de la vie , l'on doit supporter les défauts de ses semblables , les plaindre s'ils sont ridicules , les éclairer s'il est possible ( a ) : l'on doit éviter la fadyre , l'aigreur , les reproches , les emportemens , la raillerie , qui sont la source de la haine & de la dissention , & qui ne peuvent que remplir nos jours de douleur & d'amertume. La Religion ,  
les

---

(a) *Impellimur autem naturâ ut prodesse velimus quam plurimi , in primisque docendo , rationibusque prudentiæ trahendis.* CICERO de Finib. & mal. Lib. III. Cap. VIII.

„ La nature nous porte à souhaiter de rendre service à autant de gens que nous pouvons , sur-tout en les enseignant , & en les instruisant de la maniere dont ils doivent conduire “.

Les Loix de chaque pays font ce qu'elles font : si elles apportent quelque désordre (a) réel ou apparent, elles cau-

---

(a) Il y a certains maux dans la République qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou mauvais usage, sont moins pernicious dans leur suite & dans la pratique, qu'une loi plus juste ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou par la nouveauté, qui est un mal fort dangereux. Il y en a d'autres cachés & enfoncés comme des ordures dans une cloaque, je veux dire, ensevelis sous la honte, sous le secret & dans l'obscurité : on ne peut les fouiller & les remuer qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie. Les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un état un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou inconvénients qui tous seroient inevitables ou irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les Particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque Famille. Il y en a qui affigent, ruinent ou deshonorent les Familles, mais qui tendent au

font d'ailleurs tant de bien, qu'elles feront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme. Nous ne sommes point dans ce Monde-ci pour clabauder, piailler ou contrôler : nous sommes venus pour agir. Agissons donc : mais agissons de sorte que nos actions nous soient glorieuses, utiles, & qu'elles profitent également à nos Freres (a),

---

bien & à la conservation de l'Etat. LA BRUYERÉ, *Caractères & Mœurs de ce siècle. Chap. X. du Souverain, &c. tome I. pag. 455. Edit d'Amsterdam 1731.*

(a) *Nec potest quisquam beatè degere, qui se tantùm intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit: alteri vivas oportet, si vis tibi vivere. SENECA. Epist. XLVIII.*

» Il est impossible de vivre heureux, lorsqu'on rapporte tout à soi-même & à son intérêt particulier : il faut contribuer au bien-être d'autrui, si l'on veut procurer le sien propre «.

*Sed quoniam ( ut præclare scriptum est à Platone ) non nobis solum nati sumus, ortusque nostri partem Patria vindicat, partem Amici : atque ( ut placet Stoicis ) quæ in terris gignuntur ad usum hominum omnia creari, hominis autem hominum causâ esse generatos, ut ipsi inter se, aliis aliâ prodesse possent : in hos naturam ducem debemus sequi, communes utilitates in medium afferre,*

avec lesquels; la Nature a voulu que nous vivions. Enfin , si en agissant , l'idée nous prend quelquefois de philosopher , que ce soit d'une manière à ne point avilir ni dégrader la vraie Philo-

---

*mutatione officiorum , dando , accipiendo : tum artibus , tum operâ , tum facultatibus devincire hominum inter homines societatem. CICERO de Offic. Lib. I. Cap. VII.*

» Parce que ( comme dit admirablement Pla-  
 » ton ) nous ne sommes pas nés seulement pour  
 » nous-mêmes , mais encore pour notre patrie  
 » & pour nos amis ; & que , suivant la pensée  
 » des Stoïciens , si toutes les productions de la  
 » terre sont toutes pour l'usage des hommes ;  
 » les hommes eux-mêmes ont été faits les  
 » uns pour les autres ; c'est-à-dire , pour s'en-  
 » tr'aider : nous devons tous , en suivant le  
 » dessein de la Nature , mettre chacun du nô-  
 » tre dans le fond de l'utilité commune , par  
 » un commerce réciproque d'offices & de ser-  
 » vices , & employer non-seulement nos soins  
 » & notre industrie , mais nos biens mêmes à  
 » servir , pour ainsi dire , de plus en plus , les  
 » nœuds de la société humaine «.

» S'il étoit possible que , quand on va se cou-  
 » cher & prendre le repos , les autres se ser-  
 » vissent de notre propre vue , de notre ouïe ,  
 » de notre prudence même ou de notre valeur ,  
 » il ne faudroit pas leur en refuser l'usage «.

PLUTARCH, *Symp. Lib. VII. Quasi. IV.*

sophie , cette science auguste & respectable , qui a été donnée aux hommes pour éclairer leur esprit , pour nourrir leur ame , & non pour y trouver la source de leurs malheurs.

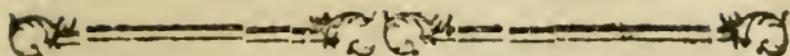
Ne croyez point toutefois que je veuille m'ériger ici en contrôleur de votre façon de penser & de vos actions. N'attribuez tout ce que je viens de vous dire qu'au zèle ardent que j'ai de rendre à la vertu , à la Société , un homme qui a beaucoup d'esprit & de grandes dispositions. Je ne fais ni prêcher ni catéchiser ; je ne fais que donner des conseils & faire du bien. J'ai environ cent pistoles dans ma bourse ; je vous prie d'en accepter la moitié pour en faire tel usage que vous jugerez à propos , jusqu'à ce que vous ayiez trouvé le moyen de vous soustraire aux recherches que l'on fait de vous , & que vous soyez en état de fournir à votre subsistance , en faisant un emploi honorable de vos talents. Je pars demain matin. Si dans les recherches que vous pourrez faire pour vous procurer un établissement , vous avez besoin de mon crédit , écrivez - moi : je suis tout à vous — En finissant ces mots , *Whiston*

se leva , & sans me donner le tems de le remercier de son présent , il entra dans sa chambre pour se coucher. Comme je craignois que le lendemain avant son départ , l'envie ne lui reprit de me faire une semblable mercuriale : & que d'ailleurs je n'osois retourner à mon logis , je fus me réfugier dans l'endroit où vous m'avez trouvé.

Prites vous les cinquante pistoles , dit *Diego* au *Compere* ? — Sans doute , répondit celui-ci. — Vous avez fort bien fait , reprit l'*Espagnol*. Votre condisciple *Whiston* ne pouvoit mieux payer la patience que vous avez eue d'écouter son impertinent discours. A-t-on jamais entendu une morale pareille à la sienne ? A son compte , il faudroit presque se laisser cracher au visage ; on ne devoit point se venger ni tromper personne , lorsque c'est pour un mieux , ni persécuter aucun Hérétique ; il faudroit être *Juif* avec les *Juifs* , *Turc* avec les *Turcs* ; l'on devoit respecter les Loix , les Usages de tous les pays , fussent-ils ceux des *Marabous* , des *Chinois* , des *Maures* & des *Algonquins* : l'on seroit tenu de reconnoître l'auto-

rité des Souverains excommuniés par le Pape, &c. Oh! ce n'est pas là ce que le Recteur des *Jésuites* de *Saragosse* m'a enseigné. Ce *Whiston* raisonnoit comme un Officier, tel qu'il étoit : n'est-il pas vrai, *Jérôme*? — Cela se peut, répondis - je. Cependant, sauf l'avis du *Compere*, je croirois que son discours n'est rempli que de maximes à suivre, tant je suis borné!





## C H A P I T R E V I I I.

*Le Compere résout de quitter Paris & de partir pour la Hollande. Avantage qui lui arrive au moment de son départ. Son arrivée à Senlis.*

**L**ORSQUE le *Compere Matthieu* nous eut fait le récit de son aventure, il nous dit que puisqu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à *Paris*, il étoit résolu d'aller en *Hollande*. Nous partîmes donc le lendemain matin. Mais à peine avions - nous fait 30 pas, qu'un homme vint regarder effrontément le *Compere* sous le nez, le saisit au collet, & lui dit d'un ton effrayant : JE T'ARRÊTE DE PAR LE ROI. C'étoit un de ces maudits joueurs d'échecs, c'est-à-dire, un des Sergents qui cherchoient le pauvre *Compere*. Le *Philosophe* fut déconcerté du compliment, mais s'étant remis dans la minute, il dit à cet homme : A quoi vous servira - t - il de m'arrêter ? acceptez plutôt vingt - cinq *Louis*, que je vais vous donner, & faites semblant de ne n'avoir point vu.

— Les vingt-cinq *Louis* ayant fait ouvrir deux grands yeux au Sergent, il nous dit de le suivre dans un cabaret voisin, où s'étant fait donner une chambre particuliere, il dit au *Compere* : Mon ami, j'ai le cœur si bon, je suis naturellement si compatissant, que du premier instant que je vous vis, je sentis la plus vive inclination à vous servir ; mais je ne pus le faire, attendu que j'étois en trop forte compagnie. Graces à Dieu ! aujourd'hui que je suis seul, je puis satisfaire un si louable desir, moyennant la petite reconnoissance dont vous venez de me parler.

Il n'étoit point tems de marchander ; il l'étoit encore moins de faire les mutins ; une escouade du *Guet* qui étoit à quatre pas de là auroit pu prendre part à la querelle : le plus court étoit de ne pas laisser refroidir le zele du Sergent & de lui donner les vingt-cinq *Louis*. Ce que le *Compere* fit à l'instant.

Le Sergent ayant ramassé & empoché cet argent, nous dit en se frottant les mains : Vous voyez, Messieurs, que je ne suis point de ces gens qui n'aiment que plaies & bosses, & qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui. Vous venez d'éprouver com-

bien je suis compatissant ; vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé. Holà , notre Hôte , à déjeuner pour ces Messieurs.

Lorsque le déjeuner fut servi , le Sergent dit au *Compere* : Pour vous , Monsieur , je ne vous conseille pas de sortir d'ici avant que je vous en avertisse. Mes confreres vous espionnent assiduellement dans ce quartier , où l'on fait que vous êtes encore , malgré le risque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade & de moi. Oh , si nous vous eussions vu alors ! vous étiez perdu sans ressource. Celui avec qui j'étois est un nouveau venu , en présence duquel je me serois bien donné de garde de vous témoigner la moindre compassion. Tu Dieu ! dans notre métier il faut connoître son monde ; mais j'espère qu'avec le tems il prendra l'esprit du corps , & qu'il ne fera plus de trop , lorsque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. — Le *Compere* remercia très-affectueusement cet homme & le régala de la bourde suivante.

Monsieur , par tout ce que vous venez de faire pour moi , je ne doute pas que vous ne soyez l'homme du monde le plus propre & le plus digne d'ap-

prendre un secret , duquel dépendent mon bonheur & ma vie. — Parlez, dit le Sergent , vous vous confiez au silence même. — Sachez donc , reprit le *Compere* , qu'après avoir été délivré des griffes de défunt votre Exempt , par la méprise des amis du Marquis de *Barjolac* , je pouvois m'enfuir de *Paris* , m'exempter du risque que j'ai couru , & des frayeurs continuelles que j'ai eues. Mais j'y suis retenu par des liens invincibles ; l'Amour m'attache à la jeune Comtesse de *Lassy* , le seul objet de ma tendresse & de mes vœux. — Cela se peut , dit le Sergent : mais quoique vous me paroissiez avoir beaucoup de mérite , je trouve une terrible différence entre votre condition & celle de la Comtesse de *Lassy*. La différence n'est point si terrible que vous le croyez , reprit le *Compere* : tel que vous me voyez je suis le fils & l'unique héritier du Marquis de *Gourgnac* , un des meilleurs Gentilshommes du *bas - Poitou* , jouissant de plus de vingt mille livres de rente.

L'été dernier , je vis pour la première fois mon aimable Comtesse , chez une de ses Tantes qui demeure dans notre voisinage ; & dès ce moment , je ne

cessai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante, j'eus le tems de lui faire connoître mon amour, & le bonheur de le voir payé du plus tendre retour. Enfin, après nous être juré une fidélité inviolable, elle partit; & pour comble d'infortune, mon Pere me déclara le même jour que j'eusse à me déterminer à épouser la Fille du Baron de *Hochepot*, notre voisin. La proximité des biens, certains intérêts de famille, la liaison étroite qu'il y avoit entre mon pere & le Baron, furent les raisons suffisantes pour conclure ce mariage à l'insu des parties les plus intéressées, c'est - à - dire, de la Baronne & de moi. Comme mon pere n'est point de ces gens à contredire, qu'il est vif, emporté, hargneux, bourru, ivrogne, orgueilleux, tracassier, absolu, tel en un mot que la plupart de ces Gentilshommes sans éducation, qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer, chasser, se saouler, plaider, estropier leurs Valets, battre leurs Gardes, ruiner leurs Fermiers, faire enrager Madame, engraisser ses femmes, & tyranniser leurs familles; je ne m'aviserai point de faire le revêche. Je suppose que dans cette occasion la Baronne ne la fit pas non

plus : outre qu'on la disoit amoureuse comme une chatte , je ne lui étois point indifférent. Mais qui auroit pu abandonner l'adorable *Lassy* ! & quelle différence , Grand Dieu ! entre l'objet dont mon cœur avoit fait choix , & celle qu'on me destinoit ! Ma chere *Lassy* est le Chef-d'œuvre le plus parfait de la Nature ; & la Baronne étoit borgne , chafieuse , bossue , tortue , boiteuse , lunatique , puante , mauffade ; & pour surcroît , elle étoit hermaphrodite. Quand même je n'eusse point aimé la Comtesse , & que la Baronne eût été une personne accomplie , ce dernier article m'auroit-entièrement révolté. Cependant mon pere ne m'eut point si-tôt signifié sa volonté suprême , que je m'écriai en me jettant à ses pieds : ô mon très-honoré pere ! béni soit l'heureux moment qui me procure l'occasion de vous prouver mon respect & mon obéissance ! Quoique j'aie senti de tout tems une secrète aversion pour le mariage , je vous fais un sacrifice de mon inclination , & j'épouse la Baronne tout-à-l'heure , s'il le faut. — Mon Pere , pénétré de joie , m'embrassa pour la premiere fois de sa vie , & courut sur le champ chez

le Baron , pour convenir du jour de la cérémonie.

Le bon-homme ne fut pas à une portée de fusil de la maison , que j'enfonçai la porte de son cabinet, & lui enlevai un sac de mille écus qui étoit sur son bureau, après quoi je montai sur un cheval que je laissai à la première poste, & j'arrivai à *Paris* où je me cachai si bien, que quelques recherches que l'on fit, on ne put me découvrir.

Mon premier soin après mon arrivée en cette ville fut de donner de mes nouvelles à ma Comtesse, & de concerter des moyens de nous voir, ce qu'une de ses femmes & un laquais nous faciliterent. Trois mois après, j'appris que mon pere étoit tombé dans une paralysie incurable, que le Baron étoit devenu fou, & que sa fille étoit morte d'un mal de rate.

Malgré un changement si favorable, je n'osai retourner en *Poitou*, ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le Marquis de *Gourgnac* est un homme terrible & inexorable. Ce n'est que par sa mort que je puis trouver un remède à ma situation, & me voir en état de donner la main à la Comtesse de *Lassy*.

Je vous ai dit, continua le *Compere*,

que j'avois apporté un sac de mille écus à *Paris* ; mais cette somme n'étant point assez considérable pour me faire subsister longtems ; ignorant d'ailleurs le moment où il plaira à mon pere de partir de ce monde , je pris le parti de subvenir à ma dépenle en me faisant Auteur. Comme je n'ai pas assez de talent , ni assez d'érudition pour entreprendre un Ouvrage savant , utile & sensé ; qu'au reste cette sorte de besogne est très-longue ; que , grace à l'Esprit du siecle , les Libelles & la Satyre sont aujourd'hui les Livres à la mode , les mieux payés , & qu'enfin j'ai l'esprit naturellement caustique ; je me mis à faire quelques pièces qui me rapporteroient beaucoup d'argent , mais qui m'attireroient aussi la disgrâce que vous savez. Voilà mon état , & ma résolution est de m'y tenir ; sur-tout , ô mon Bienfaiteur ! s'il vous plaisoit m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette Ville , & d'écrire en dépit de la Police & de ses recherches. Si cela se peut faire , je vous promets vingt pistoles par mois , dont voici le premier d'avance.

Le Sergent non moins surpris & enchanté de la générosité du *Compere* , que de sa franchise & de sa confiance , s'é-

cria : Ah ! mon cher Marquis , je n'y puis tenir. Oui : je ne me borne pas au petit service que je viens de vous rendre ; je réponds sur ma tête du moindre trouble qui pourra vous arriver dorénavant. Je parlerai à qui il appartient (a) ; & dès demain vous pourrez courir impunément toutes les rues de *Paris* , moyennant que vous endossiez une Soutane , & que vous preniez le petit Collet pour vous déguiser. Non content de cela , pour le peu que votre Pere tarde à partir de ce monde , je me fais fort de vous faire épouser la Comtesse de *Lassy* en attendant qu'il meure. Je connois ici quelques Prêtres de mes amis , qui vous marieront à fort bon compte. Ce sont de ces Ecclésiastiques honnêtes & désintéressés qui donnent les *Messes* à huit sous , & qui ne se tirent d'affaire que sur la quantité qu'ils en disent , ou dont ils se chargent. Si

---

(a) J'ai réfléchi cent fois sur ces paroles du Sergent : *Je parlerai à qui il appartient* , &c. J'avoue que je n'ai jamais pu deviner à qui l'on pourroit parler à Paris pour faire impunément des Libelles & des Observations sur le Gouvernement.

Vous avez besoin de Notaire , de Témoins ; &c. c'est la même chose , j'ai tout sous la main & à un prix raisonnable. Enfin pour gage de ma parole, ainsi que pour sceller les nœuds de l'amitié sincère qui m'attache à votre personne, je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme est accouchée la nuit dernière.

— Mon *Compere le Marquis* accepta la proposition : l'on but quelques rasades à l'heureuse issue du Compérage & de l'affinité future ; & le Sergent ayant promis qu'il viendrait chercher le *Compere* lorsqu'il seroit tems, partit pour aller à ses affaires.

Lorsque nous nous vîmes seuls, je demandai au *Compere Matthieu* ce qu'il attendoit de la fable ridicule qu'il venoit de débiter à cet homme, & auquel il avoit donné presque le reste de notre argent.

— Je ne le fais pas trop, me répondit-il. Comme la vanité, l'avarice & la gourmandise sont trois passions qui ont beaucoup d'empire sur les hommes, j'ai voulu prendre celui-ci par ce foible en l'honorant d'une fausse confiance, en lui faisant une largesse à laquelle il ne s'attendoit pas, & l'amener insensiblement à un certain point de débauche.

où profitant du moment que le vin fit son effet, j'eusse pu lui escamoter l'argent que je lui ai donné, & lui dire *Adieu* sans parler. Mais je vois que cette affaire prend un tout autre train; & Dieu fait quelle en sera l'issue. Cependant je suis résolu de pousser la fortune jusqu'au bout. — Mon cher Maître, dit *Diego*, j'espère qu'avec le secours du Ciel nous sortirons glorieusement de ce pas : votre bon Ange ne vous a point inspiré sans sujet l'histoire que vous avez contée si naturellement au Sergent. Eh ! comment n'en sortirions - nous pas, puisque les Sacraments s'en mêlent ? — Malgré la crise cruelle où nous nous trouvions, je ne pus m'empêcher de rire de l'expression de *Diego* : & tout ignorant que je suis, je dis en moi-même qu'il falloit être bien idiot, bien superstitieux & bien Espagnol pour parler ainsi.

Il étoit près de huit heures du soir lorsque le Sergent rentra. Il pria le *Compere* de monter dans un carrosse qu'il avoit amené, & nous invita, *Diego* & moi, d'en faire autant.

En arrivant au logis du Sergent, nous entendimes un carillon qui nous fit croire qu'il y avoit quelque dispute.

dans la maison. Mais étant entrés dans la chambre de l'accouchée, nous trouvâmes une demi douzaine de femmes autour de son lit, dont la plupart étoient ivres, & qui parloient toutes à la fois.

Le Sergent dit à son épouse : Mamie, certaines affaires que j'ai eues dans la journée m'ont empêché d'aller prier ton frere le *Charcutier* de venir nommer notre Enfant : en revanche, voici M. le Marquis de *Gourgnac* qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre Compere. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui donner une Commere de son rang : mais j'espère que M. le Marquis ne désapprouvera pas le choix que j'ai fait de la Fille de notre ami *Thibaut le Guichetier*. C'est une Demoiselle qui, par sa jeunesse, sa beauté, son esprit, ne le cede en rien aux plus huppées de *Paris*.

La Sergente fut très-sensible à la grace que M. le Marquis de *Gourgnac* daignoit lui faire : ils se firent l'un l'autre beaucoup de compliments : après quoi, & selon l'usage reçu, le *Compere* fut obligé d'embrasser, non-seulement l'Accouchée, mais encore toutes les Voisines ivres ou non ivres, le Nouveau-

né, la Nourrice, la Sage-femme, la Garde-enfant, un Carme, une Laitière, un Garçon-boulangier, tous Parents de la Maison, ainsi que trois ou quatre petits Sergentereaux qui couroient par la Chambre.

L'accolade étoit à peine finie que la Commere arriva. Je puis dire que le Sergent n'avoit point flatté le portrait. Aussi le *Compere* la lorgna - t - il d'un œil si Philosophique, que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le Compéragé.

Environ une demi-heure après l'arrivée de cette Demoiselle, le Sergent pria le *Compere* de prendre le devant avec elle & l'Enfant; & ajouta qu'il alloit suivre. Après quoi il nous dit, à *Diego* & à moi: Mes Amis, toutes les personnes que vous voyez ici sont de la Famille, & ne vous connoissent pas. Mais comme il se pourroit faire que pendant mon absence il vint ici quelqu'un, de qui il est inutile que vous foyez vus, je vous prie d'entrer dans le fallon voisin, & d'y vuidier une bouteille que je vais vous envoyer en attendant notre retour. — La bouteille étant venue, il but un coup à notre santé; puis il entra dans un cabinet

joignant, où après avoir mis les *Louis* que le *Compere* lui avoit donnés, dans une boîte qui étoit sur la cheminée, il sortit, oublia la clef sur la porte, & courut rejoindre son monde à l'Eglise.

Lorsque nous fûmes seuls, *Diego* s'écria : O vous ! qui avez inspiré à *Judith* le courage d'égorger *Holoferne*, accordez - moi l'adresse & la fermeté de voler ce maudit *Sergent*. — Ayant fini ces paroles, il fit trois *Signes de Croix*, dit son *in manus*, ouvrit la porte du cabinet, mit la boîte dans sa poche, referma la porte, & fut jetter la clef dans le privé de la maison.

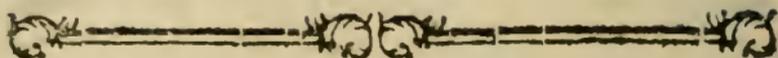
Lorsqu'il fut de retour, il me dit : *Mon cher Jérôme*, voici la moitié de la besogne finie : prions maintenant *S. Agatocle* qu'il la conduise à une heureuse fin. En même tems il tira son chapelet, se mit à prier, & pria jusqu'à ce que le *Sergent* & son monde fussent de retour.

Quoique l'on ne tardât gueres à servir le souper, j'eus le tems de conter l'aventure au *Compere*, & les frayeurs qu'elle me causoit : mais lorsqu'il eut appris que la clef étoit perdue, il me rassura, & parut d'une humeur char-

mante pendant tout le tems que l'on fut à table, c'est-à-dire, toute la nuit.

Sur le minuit, l'*Espagnol* sortit pour quelques nécessités naturelles, & un moment après il poussa un cri épouvantable : l'on courut voir avec de la lumière s'il ne lui étoit point arrivé quelque malheur, & on le trouva tombé sur le Carme qui s'amusoit avec la Nourrice, au pied d'un escalier : ce qui faillit de troubler la fête. Mais le Sergent ayant dit que cela arrivoit assez fréquemment à son Parent, & *Diego* n'ayant reçu d'autre mal qu'une égratignure au bout du nez, chacun reprit son train ordinaire ; & le Sergent qui n'avoit cessé de chanter depuis plus d'une heure, se mit à chanter de plus belle, & chanta tant, but tant, parla tant, que vers les trois heures il fallut l'emporter ivre sur son lit.

Comme il étoit dans un état à ne s'éveiller de plus de six heures, nous demeurâmes jusqu'à ce qu'il fit jour. Alors ayant pris congé de la Compagnie, ainsi que de l'Accouchée, nous sortîmes de *Paris* par la Porte *Saint-Antoine* ; puis prenant à gauche, nous tirâmes, à vue de clocher, droit à *Senlis*.



## C H A P I T R E IX.

*Arrivée du Compere Matthieu à Senlis.  
Rencontre d'un Homme extraordinaire.  
Histoire de cet Homme.*

A PEINE fûmes - nous dans les champs, que nous ouvrîmes la boîte. Mais quelle fut notre surprise & notre joie ! lorsque nous y trouvâmes, outre les *Louis* du *Compere*, pour plus de quatre mille écus de bijoux, tous fruits assurément de la pitié du *Sergent*. Cette découverte faillit de nous faire tourner la tête. *Diego* fit plus de trente cabrioles & plus de soixante moulinets. Mais lorsque nous réfléchîmes que nous n'étions point encore hors de danger, nous modérâmes nos transports, & nous fîmes tant de diligence que le soir nous arrivâmes à *Senlis*.

Etant entrés dans la première Auberge, nous demandâmes à l'hôtesse ce qu'elle avoit à nous donner à souper. Elle répondit qu'elle n'avoit qu'un gigot de mouton, une poularde & six côtelettes dont elle ne pouvoit même

disposer , parce qu'il étoit arrivé un étranger quelques moments avant nous, qui avoit retenu le tout pour lui seul. Le *Compere Matthieu* dit que cet étranger étoit fou ; qu'il y avoit de quoi manger pour six personnes , & qu'il prétendoit en avoir sa part.

L'hôtesse nous ayant conduit dans une chambre au bout de la cour , où étoit cet étranger , nous trouvâmes un gros & puissant homme , ayant le visage plein & vermeil , la barbe noire , les yeux à fleur de tête , qui s'amusoit à vider quelques bouteilles en attendant le souper. L'aspect de cet homme déconcerta un peu la Philosophie du *Compere* qui étoit déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'étoit destinée ; c'est pourquoi il se contenta de lui exposer très-poliment le sujet de sa visite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés ; mais ayant appris que le *Compere* étoit Philosophe , il nous accorda le plus galamment du monde de souper avec lui , à condition que l'hôtesse chercheroit de quoi augmenter le service de quelques plats.

Enfin l'heure du souper arriva , & chacun mangea de très - bon appétit.

Au dessert l'étranger demanda au *Compere*, qui il étoit ? Celui-ci dit qu'il étoit de *Domfront*, & le fils de *Matthieu* le Cordonnier. — Par la ventre-bleu ! s'écria l'étranger, tu es mon Neveu ; ta Mere est ma propre Sœur ; je suis cet Oncle Capucin que tes Parents croient aux Indes à prêcher l'Évangile aux Infideles. Ça, dis-moi : d'où viens-tu ? où vas-tu ? Le *Compere Matthieu* futa au cou de son Oncle, l'embrassa plus de dix fois, & lui conta nos aventures jusqu'à ce jour, ainsi que celles de *Diego*. Alors l'Oncle du *Compere* nous dit : Mes Enfants, puisque j'ai appris votre histoire, il est juste que je vous conte aussi la mienne.

Mon cher Neveu fait que mon Pere étoit Tonnelier. Comme ce métier avoit mis le bon homme à son aise, il m'envoya au College d'*Alençon* pour y faire mes études. Quoique j'appriſſe passablement le Latin, il ne se passoit point de semaine que mon Régent ne me donât le fouet. Il prenoit pour méchanceté certains petits tours de gentillesse qui m'amusoient & qui faisoient rire mes Camarades. Comme je grandissois, que je devenois de plus en plus gentil, & que mon Régent me battoit toujours, je  
lui

lui dis que s'il s'avisoit de me battre encore, il s'en repentiroit. Trois jours après il voulut me fouetter à son ordinaire, mais je lui donnai un coup de canif dans le cul pour lui apprendre à connoître son monde. Après quoi je m'enfuis à *Domfront*, où mon Pere me paya avec usure ce que le Régent m'avoit promis, & voulut me mettre à son métier. Mais ma Mere ayant obtenu que je continuerois mes études, l'on m'envoya à *Caen*, où je parvins jusqu'en Philosophie. Alors ayant eu encore quelque querelle avec mes Maîtres, je m'engageai dans le Régiment de *Navarre* qui étoit en garnison en cette Ville.

Comme j'étois grand & bien fait, je ne tardai gueres à monter aux Grenadiers. Je puis me flatter d'avoir réuni dans ce poste toutes les qualités d'un véritable homme de guerre. Je me grisois régulièrement tous les jours : je tenois le tripot de tous les jeux de hazard : je tirois l'estaphe de toutes les Donzelles du quartier : je cassois les vitres de quelque Cabaret au moins tous les trois jours : je raccollois le plus de jeunes gens qu'il m'étoit possible, & je mangeois leur argent après les avoir.

enrôlés : je jurois moi seul autant que tous les Grenadiers du Régiment : bref, j'avois déjà été quinze fois en prison ; j'avois estropié cinq de mes camarades, j'en avois tué trois, & j'étois bien résolu de continuer sur le même ton, lorsque mon Capitaine s'avisa de m'ôter mon habit, & de me renvoyer.

Je retournai chez mon Père. Le bon vjeillard me mit au travail & prétendit me moriginer. Mais je le priai très - instamment de n'en rien faire, jusqu'à ce qu'il m'eût montré les fondemens de l'autorité qu'il prétendoit avoir sur moi (a). Ma Mere, qui savoit que son mari étoit vif, & que son fils ne l'étoit pas moins, résolut de nous séparer, de crainte qu'un jour ou l'autre je ne rossasse le bon homme. Elle me proposa d'être *Fourbisseur* ou *Capucin* : je choisis le Capuchon.

En conséquence de cet heureux choix, je fus en *Bretagne* trouver un Oncle qui étoit Provincial de l'Ordre, & j'en-

(a) Ce n'est que par une suite de la foiblesse & de l'ignorance où naissent les enfans, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parents. V. le Dict. Encycl. au mot *Enfant*.

doisai le harnois Séraphique sous le nom de PERE JEAN DE DOMFRONT. Lorsque je fus ordonné Prêtre, l'on m'envoya prêcher dans les villages, & après avoir rempli cet emploi pendant trois ans, je devins le Directeur de la Supérieure d'un Couvent d'*Ursulines*.

Cette Supérieure étoit une Maman d'une quarantaine d'années, qui avoit été belle dans sa jeunesse, & qui avoit encore le teint d'une femme de trente ans. Elle me confioit souvent les assauts qu'elle avoit à soutenir contre le Démon de la Concupiscence; elle me disoit qu'elle lui opposoit constamment le jeûne, la priere & la discipline; mais que ces armes avoient quelquefois si peu d'efficacité, qu'elle se trouvoit presque réduite à céder à la violence de son tourment, & à s'abandonner au seul soulagement que la Nature lui suggéroit dans son état. — Eh! que ne s'y abandonnoit-elle! interrompit *Diego*, en dirigeant son esprit envers Dieu, pour que l'ame ne participe point aux souillures du corps. — Que dis-tu, dit *Pere Jean* à l'*Espagnol*? — Je dis, répondit ce dernier, que si mon ancien Maître le Recteur des *Jésuites* de *Saragoisse* eût dirigé la Supérieure dès sa ten-

dre jeunesse, elle n'auroit point eu à combattre le Démon de la Concupiscence jusqu'à l'âge de quarante ans.

Je fus touché du sort de cette Religieuse, poursuivit *Pere Jean*, & de celui de tant de victimes infortunées que la cagoterie, l'avarice, la politique, l'ambition des Parents, & quelquefois le délire de l'imagination d'une jeunesse aveugle & sans expérience, réduisent à lutter éternellement contre la nature & le tempérament.

Un jour que la Supérieure m'avoit fait la description d'une des plus vigoureuses attaques qu'elle eût encore esfuyées, je lui dis que les moyens dont elle se servoit pour éteindre la Concupiscence, ne contribuoient qu'à l'enflammer; que les jeûnes, les veilles & la discipline échauffoient le sang au lieu de le tempérer; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des desirs étoit de les suivre (a); & que je mettrois fin à son tourment, si elle me vouloit jurer le secret. Elle le jura. Je lui proposai mon moyen: elle l'approu-

---

(a) Voy. *Les Mœurs*, p. 75.

va. En conséquence de l'accord elle me donna deux clefs avec lesquelles je pouvois entrer en son quartier ; la nuit suivante nous commençâmes à livrer le premier assaut à son ancien ennemi , & nous ne nous donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeoit , pour ne point faire soupçonner mes évafions nocturnes.

Au bout de dix mois mon Gardien , qui avoit été autrefois Mousquetaire , voulut me débusquer de ma direction. Un soir que tout le Couvent étoit au Chœur , & que nous nous chauffions l'un & l'autre à la cuisine en attendant le foupper , il entama la conversation sur la Supérieure , & la finit par me défendre de la diriger : je lui dis que je la dirigerois : il me repartit que je ne la dirigerois pas ; & s'emporta tellement qu'il faifit une écumoire pour me frapper. Je parai le coup avec une cuillier à pot que je trouvai fous ma main , & je lui en portai un fi terrible coup au - dessus de l'oreille gauche , qu'il tomba le cûl dans une chaudronnée de tripes que le Cuisinier venoit d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faifoit faire aucun mouvement , je l'examinai de près , je vis qu'il étoit mort.

Quoi ! s'écria *Diego*, vous avez tué un Capucin ! — Oui, par - dieu, répondit *Pere Jean*. — Vous ne croyez donc pas qu'il y ait un Enfer ? — Est-ce qu'un homme d'esprit croit aux fables ? repartit *Pere Jean* (a). — Vous

---

(a) *Cogita . . . . . illa quæ nobis inferos faciunt terribiles , fabulam esse : nullas imminere mortuis tenebras , nec flumina flagrantia igne , nec oblivionis omnem , nec tribunalia. Luferunt ista Poëtæ , & vanis nos agitavere terroribus. SENECA. Consol. ad Marciam.*

» Soyez persuadé que tout ce qu'on nous  
 » dit d'un Enfer épouvantable, ne sont que  
 » des fables. Les Morts ne sont sujets ni à  
 » des ténèbres affreuses, ni à de noires prisons,  
 » ni au Phlegeton ardent, ni au fleuve Léthé,  
 » ni à un Tribunal redoutable. Ce sont des in-  
 » ventions des Poètes, qui se sont plu à nous  
 » remplir l'ame de vaines frayeurs «.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,  
 Atque metus omnes & inexorabile fatum  
 Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari.*

» Heureux celui qui a pu connoître la cause  
 » de toutes choses, fouler aux pieds toutes  
 » sortes de crainte, ainsi que le destin inexo-  
 » rable, & tout ce qu'on nous raconte des  
 » suites de la mort «. VIRG. *Georg. Lib. II.*

N. Il faut convenir que voilà des autorités bien décisives.

devriez croire au moins qu'il y a un Purgatoire , reprit *Diego* : comment , avoir tué un Capucin , quel crime ! juste Ciel ! quel crime ! j'aimerois mieux avoir tué tous les Rois de la Terre.

A ce spectacle , poursuit *Pere Jean* , le Cuisinier poussa un cri horrible & s'évanouit. Pour moi , je pris le Gardien sur mes épaules , je sortis par une petite porte dont j'avois la clef , j'emplis son capuchon de pierres , & je le jettai dans la riviere. De - là je me rendis à l'autre bout de la Ville chez une de mes Pénitentes qui étoit dangereusement malade , & que j'avois confessée l'après - midi : lorsque minuit fut sonné , je fus chez la Supérieure , à qui je contai mon aventure.

Mon récit la fit presque mourir de frayeur. — On va vous chercher , me dit - elle , & on vous découvrira. — Ne craignez rien , lui dis - je : permettez - moi seulement de résister ici ; je réponds du reste. Chez nous , comme dans tous les autres Ordres , l'on a soin de tenir de telles fredaines cachées. Si l'on nous attrape on nous punit sans que le monde en soit instruit ; si nous nous évadons , l'on n'en dit mot. Enfin , de quelque maniere que nous disparois-

sions, l'on trouve toujours le moyen d'en céler la cause : vous entendrez bientôt dire que le Gardien & moi sommes passés dans les Isles pour la conversion des Infideles. — Voilà donc pourquoi, dit le *Compere*, tout *Domfront* est persuadé que vous prêchez la Foi dans le Nouveau Monde. — La Supérieure me cacha & me nourrit pendant un mois, continua *Pere Jean*; mais comme pendant le jour il falloit que je me tapisse, tantôt dans une armoire, tantôt sous un lit, ce genre de vie m'ennuya. Je proposai à la bonne Mere de passer en *Angleterre* : la crainte des repréfailles de Satan la détermina à me suivre.

Ayant fait en sorte de me procurer un habit, elle s'accommoda de ceux d'une Pensionnaire; & par précaution contre la misere, elle se munit d'une somme de huit cents *Louis d'or* qui appartenoit à la Communauté. Comme la Ville étoit une place ouverte, nous partîmes un soir pour nous rendre au bord de la mer, qui n'étoit pas éloignée, & nous eûmes le bonheur de rencontrer un pêcheur qui nous conduisit à *Jersey*, où nous nous mariâmes pour éviter tout scrupule. Ensuite nous

partîmes pour *Londres* ; nous louâmes une maison ; nous nous mîmes en ménage , & nous avons déjà vécu quinze jours en bonne intelligence , lorsqu'une fluxion de poitrine enleva ma chere moitié.

Je pris le parti de me consoler avec une petite *Ecoffoise* qui me servoit , & dont je ne me pouvois faire entendre que par signes.

Un soir que je m'étois amusé dans un café , je revins un peu tard au logis ; je frappai à la porte , & personne ne l'ouvrit : l'ayant fait enfoncer , je trouvai mon cabinet ouvert , la dot de la défunte enlevée , & l'*Ecoffoise* éclipfée. Tout autre que moi se seroit désespéré ; mais comme j'avois appris chez les grenadiers à me *ficher* de tout , à ne m'étonner de rien , je pris le parti de chercher fortune ailleurs , & d'oublier cette disgrâce.

En attendant , je vendis mes meubles , & je me mis en pension chez un marchand de vin , François d'origine. Cet homme étoit veuf , & n'avoit qu'une fille d'environ 17 ans ; nommée *Lucile*. Au bout d'un certain tems , je devins amoureux d'elle ; je lui déclarai ma

passion ; je lui plus , & lui proposai de passer à *Paris* avec moi pour jouir à loisir de notre tendresse. Elle m'opposa d'abord l'amour qu'elle avoit pour son Pere : mais je lui fis comprendre que cet amour étoit très-susceptible de dispense (a) , & elle se détermina à me suivre.

Ayant choisi un tems où le bon homme étoit absent pour quelques jours , *Lucie* se saisit d'un à compte de mille livres sterlings sur sa Dot à venir ; je m'appropriai quelques petits effets qui me convenoient ; & nous partimes de *Londres* sous les auspices de l'amour.

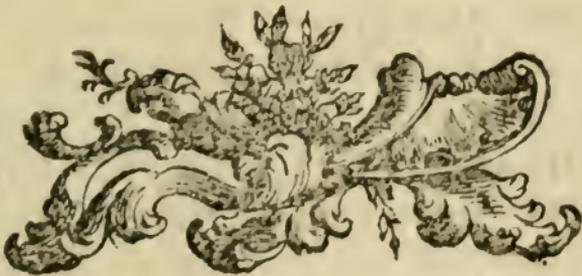
Quelques jours après notre arrivée à *Paris* , le chien de *Lucile* s'avisa de pissier sur le jupon de l'entreteneue d'un jeune Seigneur , logée dans la même maison que nous. On battit le chien , on piailla , on chanta pouille à *Lucile* ; je répondis pour ma femme , je m'emportai , je souffletai l'entreteneue , & je cassai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occasion cette affaire n'auroit point eu de suite : mais comme les Seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras

---

(a) Voy. *Les Mœurs* , p. 459.

long , celui-ci forma plainte , obtint information , trouva des témoins , & pour finir l'hiltoire , je fus décrété , emprisonné , condamné , ruiné , & par surcroît cocufié par mon Procureur , mon Avocat , mon Rapporteur , ainsi que par les trois quarts de mes Juges , que la pauvre *Lucile* sollicita en vain pour moi.

Lorsque je fus élargi , la misere nous contraignit de nous séparer. *Lucile* se remaria à un vieux Commandeur , & moi je demeurai veuf jusqu'à nouvel ordre.





## CHAPITRE X.

*Continuation de l'Histoire de Pere Jean.*

JE fis amitié avec un *Marseillois*, Capitaine de Vaisseau marchand, & très-galant homme, auquel j'exposai mon désastre & ma situation. — Venez à *Marseille* avec moi, me dit-il : j'ai acheté un vaisseau que je dois armer & charger à mes frais ; vous serez mon Second ; je vous enseignerai la Navigation, & je me fais fort de vous mettre en état de commander au bout de quelques voyages. — Je remerciai mon ami, & j'acceptai sa proposition.

Pendant trois ans que je demeurai avec ce *Marseillois*, je fis deux voyages à la *Martinique*, un à *Constantinople*, un à *Malthe*, & un à *Raguse*. Ayant appris pendant ce tems-là tout ce qu'il faut savoir pour être un excellent Marinier, mon Ami me confia son Vaisseau, & je partis pour la *Guadaloupe*.

Etant arrivé à la hauteur de *Minorque*, je découvris un Corsaire de *Barbarie*, quatre fois plus fort que moi.

Comme il étoit excellent voilier , il m'atteignit en peu de tems , m'attaqua avec furie , & je me défendis de même ; il se fit pendant trois heures un carnage horrible ; enfin j'avois souffert trois abordages ; il ne me restoit plus que dix hommes ; mon vaisseau alloit couler à fond , lorsque je me rendis. — Apparemment , dit *Diego* , que vous n'aviez point attaché de relique au mât de votre vaisseau. — Par la mort , s'écria *Pere Jean* , si tu ne me laisses achever , je t'étranglerai. Ces mots pétrifièrent l'*Espagnol* , & il se tut.

Le Commandant du Corsaire étoit un Philosophe Italien qui avoit été *Hermite & Augustin*. En considération de notre ancien harnois , il me traita avec toutes sortes d'égards & d'honnêtetés. Lorsque nous fûmes arrivés à *Alger* , mes gens furent mis aux fers ; pour moi , je demandai à être circoncis , & lorsque je fus instruit de la loi du Prophète , on me fit l'opération.

Au bout de quelque tems *Hali Coprogli* , cet Italien qui m'avoit pris , me choisit pour l'accompagner dans une course qu'il alloit faire sur les côtes d'*Espagne*. Ayant croisé environ un mois sans rien rencontrer ; l'idée lui

vint de faire une descente en *Catalogne*. Ce projet réussit au-delà de nos espérances ; nous fîmes 85 esclaves ; nous pillâmes neuf églises, six comptoirs, deux monastères, & nous remportâmes un butin immense.

*Hali*, pour quelques raisons particulières, prit la route de *Smirne* au lieu de celle d'*Alger* ; il vendit ses esclaves, ses effets, son vaisseau : récompensa l'équipage, & me fit présent de douze mille *Piastras*.

Je demurai un an à *Smirne*. Pendant ce tems-là, j'appris la langue Turque & un peu de médecine. Alors ennuyé d'une vie si sédentaire, je frétai un vaisseau ; je le chargeai de cuir, de cire & de soie ; je vins à *Venise*, où je vendis une partie de mes marchandises à un *Juif* qui me donna sa Fille en troc pour le reste. C'étoit un tendron d'environ quatorze ans, très-jolie, le vrai lot d'un vivant comme moi.

Lorsque je fus en mer, je voulus user de mes droits sur ma conquête : la poullette commença par faire la grimace, & finit par me donner la *V.*... — A ces mots, *Diego* poussa un profond soupir. — Pourquoi soupîres-tu ? lui dit *Pere Jean*. — Hélas ! lui dit l'*Espagnol*,

c'est qu'au récit dont il a plu à votre Hauteïlé de nous honorer , je reconnois les divins appas de ma chere *Rachel* ! la perle des filles ! le bijou de toutes les filles ! le meilleur cœur de fille. . . . *Pere Jean* croyant que *Diego* étoit devenu fou , le fit taire , & continua ainsi.

Lorsque je fus de retour à *Smirne*, un Anglois de ma connoissance me conta que quatre jours avant mon arrivée , l'on avoit brûlé deux Jésuites pour avoir *loyolisé* un Musulman ; que la veille on avoit empalé le Philosophe *Hali* , sans que l'on fût pourquoi , & que le *Cadi* avoit jugé à propos de s'instituer légataire universel de ce dernier. Je conclus du récit de l'Anglois qu'il n'y avoit point de sûreté à *Smirne* pour les honnêtes gens : & comme ma fortune avoit quelque chose d'analogue à celle de défunt *Hali* , je me défis de mes marchandises , & je m'embarquai pour *Constantinople*.

— Que fites - vous de la Juive ? dit le *Compere* à *Pere Jean*. — Oh ! pour la Juive , répondit ce dernier , je la vendis à un *Sangiac* , qui la revendit à un *Lescher* , qui la prêta à un *Lety* , qui la loua à un *Nezran* , qui la donna à un

*Dervis*, qui l'emmena à la *Mecque*, & qui la perdit en route, à ce que j'ai appris par la suite. — Ici *Diego* commença à beugler comme un veau ; mais *Pere Jean* lui imposa silence, & continua ainsi son Histoire.

Notre route avoit été des plus heureuses ; nous étions déjà entrés dans la mer de *Marmora*, lorsqu'une tempête affreuse nous jetta sur les côtes de la *Romanie*, & nous fit faire naufrage entre *Héraclée* & *Rodesto*, j'eus le bonheur, ainsi que trois autres personnes du vaisseau, de gagner le rivage, mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de payfans qui nous guettoient, & qui me laisserent sans un sou.

Dans cette extrêmité, je ne crus mieux faire que d'aller en *Service* chercher fortune dans l'armée Ottomane. Je la joignis qui alloit au secours de *Belgrade*, assiégé par le *Prince Eugene* ; j'offris mes services au Général des Croyants, & je devins Espion.

Je fis trois voyages au camp des Ennemis. Pour le premier, je reçus cent sequins ; pour le second, cent cinquante, & pour le troisieme, on me donna 200 coups de bâton sur la plante des pieds.

Huit jours après cette aventure , les Turcs furent entièrement défaits par les Impériaux. Je me ressentis encore trop de ma dernière gratification pour pouvoir me sauver avec les débris de l'armée. Je fus donc pris & mené à *Comore* en Hongrie , où m'étant fait Chrétien , je reçus environ 200 ducats , tant par les aumônes des Particuliers , que des présents d'un parrain & d'une marraine illustres , qui crurent gagner le Paradis , en tenant un Turc sur les saints fonts de Baptême.

Quelques semaines après ma conversion , je me munis de passe-ports & de bons certificats ; je fus prendre congé de mon parrain , de ma marraine , & du prêtre qui m'avoit converti ; je leur fis mille remerciements de la charité vraiment chrétienne qu'ils avoient eue à mon égard ; je leur souhaitai mille bénédictions , & je partis pour *Venise*.

Etant arrivé à *Venise* , je rencontrai un de mes anciens confreres *Capucins* , qui étoit devenu un des principaux piliers des tripots de cette Ville , & qui avoit fait une fortune considérable au jeu. Ce confrere se nommoit *Vitulos*. Il avoit jetté le froc aux orties quelque tems après moi , & pour un sujet à peu

près semblable au mien. Il me conta ses aventures, je lui contai les miennes, & nous conclûmes qu'il conviendrait de nous associer ensemble, ce que nous fîmes. Quelques mois après notre association, j'eus querelle avec un noble, & je le jettai, lui & son valet, dans un canal. Comme dans une ville comme *Venise* une pareille action est un crime de lèse - Majesté, je partis le plus secretement qu'il me fut possible avec la femme ou *soi - disant femme* de mon confrere *Vitulos*, & je pris la route de *Rome*.

Etant arrivé en cette Ville, je louai un quartier près de la *Chiesa di S. Lorenzo in strada della suburra*. Je m'occupai les premiers jours à consoler Madame *Vitulos* de la perte de son mari. Mais comme à la fin, le métier de consolateur me fatiguoit, j'allois de tems en tems boire bouteille *in Campo di fiori*, & me promener dans les plus beaux quartiers de *Rome*, tant pour me dissiper, que pour corroborer ma *vertu consolative*; & lorsque j'étois de retour, Madame *Vitulos* ne s'en trouvoit pas plus mal.

Etant un jour à ma promenade ordinaire, j'entrai dans le jardin du *Bel-*

vedere du Vatican. Jusques-là, aucune de ces statues admirables, aucun de ces tableaux précieux dont Rome est remplie, & dont j'avois entendu dire tant de merveilles, ne m'avoient touché. Il faut ordinairement un certain degré de connoissances acquises par l'étude du Dessin, pour découvrir les beautés de ces sortes de choses. Mais ayant jetté les yeux sur la figure de *Laocoon* (a) qui se trouve dans ce jardin, & dont *Pline* fait un si grand éloge, je fus tout-à-coup saisi de respect & d'admiration (b) pour ce précieux reste de l'Anti-

---

(a) *Laocoon* étoit fils de *Priam* & d'*Hécube*; & Prêtre d'*Apollon*. Il entreprit de dissuader les *Troyens* de recevoir le Cheval de bois, que les Grecs feignoient d'avoir consacré à *Minerve*. C'est pour cela qu'on dit qu'un Serpent monstrueux l'étrangla avec ses deux Fils. Le Groupe dont il est ici question, faisoit jadis un des principaux ornements des Bains de l'Empereur *Tius*. Voici ce que *Pline* en dit :

*Laocoon qui est in Titi Imperatoris domo, opus omnibus & Pictura & Siatuarie Artis praeferendum, fecere summi artifices Agesander, Polydorus & Athenodorus Rhodii.*

C. PLINI Secundi Nat. Hist. Lib. XXXV.

(b) *Pere Jean* n'a pas tort : j'ai toujours entendu ceux qui avoient été à Rome parler de ce

quité ; & je conçus pour lors que l'Art avoit quelquefois approché si fort de la Nature, qu'il étoit impossible que le plus ignorant, le plus insensible de tous les hommes, ne reconnût, ne sentit cette Nature dans ces Chef-d'œuvres accomplis que les plus célèbres Artistes nous ont laissés.

---

Groupe avec une espece d'enthousiasme. Un des valets du Marquis d'Importante - Bête, qui avoit été en Italie avec son Maître, & qui avoit tout vu comme on doit voir, tandis que le Marquis examinoit tout, admiroit tout & ne voyoit rien, me dit un jour en parlant de *Laocoon* :

» C'est déjà un coup de Maître aux Sculp-  
 » teurs, qui ont fait cet admirable morceau ;  
 » que d'avoir tiré du même bloc de marbre  
 » trois Statues qui sont si bien détachées l'une  
 » de l'autre, & dont les attitudes sont si dif-  
 » férentes. Mais d'avoir su, en détachant ces  
 » Figures, conserver & pratiquer dans le mar-  
 » bre un serpent dont il faut que le corps se  
 » trouve dans les espaces vuides qui sont entre  
 » les trois Statues, où il fait plusieurs plis &  
 » replis, & où il va de l'un à l'autre ceindre  
 » le corps du Pere & celui de chaque Enfant  
 » qu'il entortille tous ensemble ; c'est ce qui  
 » paroît d'une industrie, d'une adresse, &  
 » d'une intelligence inimitable.

» La violence des efforts qu'une douleur  
 » extrême fait faire à *Laocoon* paroît dans tout  
 » son corps, même jusqu'à l'extrémité des  
 » pieds dont les doigts se retirent avec contras-

Le plaisir que j'avois ressenti à examiner cet admirable morceau de Sculpture me détermina à prolonger mon séjour à Rome, pour y voir à loisir tout ce qui mérite l'attention d'un Etranger. J'y fis la connoissance de quelques Artistes intelligents, qui voulurent bien me faire remarquer, & m'expliquer les parties les plus intéressantes des meilleures pieces que cette Ville contient.

Madame *Vitulos* s'aperçut bientôt que je la négligeois : elle s'imagina que

---

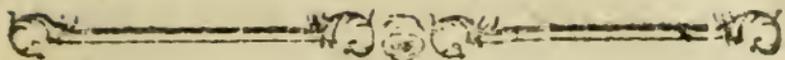
» tion : tous ses muscles sont tellement enflés ;  
 » qu'il semble que la peau est prête à se cré-  
 » vasser. La contorsion de tous ses membres  
 » forme une attitude merveilleuse qui met dans  
 » tout leur jour toutes les parties de ce corps ;  
 » qui est peut-être le plus parfait qui nous soit  
 » resté de l'Antiquité. La douleur & le dé-  
 » sespoir qui paroissent sur le visage de cet  
 » homme infortuné font frémir d'horreur &  
 » de compassion. Enfin plus on regarde cette  
 » Figure, plus il semble que sa douleur aug-  
 » mente, que les veines de son corps s'enflent  
 » par la force du venin qui est déjà passé dans  
 » le sang ; plus l'on s' imagine de voir les mus-  
 » cles se gonfler, les arteres battre avec  
 » impétuosité, & les approches de la mort  
 » sur son visage livide & défiguré. Les Figu-  
 » res des Enfants ne sont pas moins intéres-  
 » santes.

j'avois formé quelque connoissance qui pouvoit lui devenir préjudiciable, & rogner la petite portion de consolation à laquelle elle étoit réduite : elle s'en plaignit : je lui contai naïvement le motif de mes absences, elle fit semblant de me croire, & tout fut dit.

Un jour que je m'étois amusé un peu tard avec mes amis, je revins à la maison, & je trouvai Madame *Vitulos* éclipfée. Mais elle avoit été plus honnête que mon *Ecoffoise*; elle n'avoit emporté que ce qui lui appartenoit.

Je crus d'abord qu'elle étoit allée retrouver Mr. *Vitulos*; mais j'appris par une voisine que le Pere *Giovanne Francesco Maria della Concezione*, Prieur des *Carmes chaussés* du grand Couvent, l'avoit fait enlever. J'avois presque envie de rosser le *Signor Giovanne*, lorsque je le trouverois dans les rues, mais ayant entendu dire qu'il avoit continuellement cinq ou six *Braves* à ses ordres, qu'il portoit un poignard à la ceinture, & deux pistolets dans ses manches, j'oubliai cet affront; & je continuai à parcourir les Places, les Eglises, les Palais, & les environs de *Rome*, pour voir ce qu'il y avoit de plus rare.

CHA-



## C H A P I T R E X I.

*Continuation de l'Histoire de Pere Jean.  
Réflexions du Compere sur cette His-  
toire. Evénement terrible.*

A P R È S avoir demeuré encore quel-  
que tems à Rome , je fus à Flo-  
rence , à Gênes , à Milan , à Turin ; puis  
je rentrai en France , & je m'arrêtai à  
Lyon sous le nom de Médecin étranger.  
La petite Vérole faisoit alors des rava-  
ges affreux dans cette Ville. Un riche  
Négociant , auquel cette maladie venoit  
d'enlever cinq Enfants , de six qu'il  
avoit , me rencontra un jour dans un  
Café , & me demanda quel remede on  
opposoit à un mal si cruel dans les au-  
tres pays ? Je lui répondis que les *Turcs*  
y opposoient l'Inoculation. Comme il  
ne comprenoit point comment l'on pra-  
tiquoit cette Inoculation , je le lui ex-  
pliquai : & il m'invita de passer chez  
lui le lendemain pour l'entretenir en-  
core là - dessus.

Etant allé chez ce Marchand , ainsi  
qu'il m'en avoit requis , j'y trouvai un

Prêtre & trois Médecins qu'il avoit apparemment iuvités pour m'entendre parler. L'un de ces Médecins, curieux de savoir si je pouvois donner la définition d'un mal dont je prênois le remède, me demanda ce que c'étoit que la petite Vérole? — Monsieur le Médecin, lui répondis-je, si j'étois ici sur les bancs, je vous dirois qu'en considérant la petite Vérole du côté de la nature, elle provient d'une matiere pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu, & qui se manifeste plutôt ou plus tard, selon les sujets; que dans sa manifestation, elle se divise en discrete, discrete simple, & discrete maligne; en confluente, confluente simple, & confluente maligne: j'ajouterois que l'on connoit ces différences par leurs symptomes particuliers, & je décrirois ces symptomes. Mais comme je ne regarde ici la petite Vérole que du côté de ses effets, je dis que c'est un germe destructeur que presque tous les hommes portent dans le sang, qui est toujours prêt à se développer, & qui, semblable à un monceau de poudre, n'a besoin que de la plus petite étincelle pour produire un embrasement terrible;

ble ; je dis que plus on differe de payer ce tribut à la Nature , plus on court de danger lorsqu'elle l'exige ; que cette maladie a ses moments d'inaction & de fureur ; que dans ce dernier cas presque tous ceux qui en sont atteints , le sont mortellement , les autres sont tristement défigurés , & portent toute leur vie des marques cruelles de sa malignité. En conséquence de ce que je viens d'avancer , j'ajoute que si dans quelque saison favorable l'on pouvoit procurer la petite Vérole à un enfant , chez qui le venin est encore en petite quantité , il y auroit cent à parier contre'un qu'il en réchapperoit , & qu'il ne courroit aucun risque d'être défiguré , ni de perdre la vue ou l'usage de quelque membre. C'est ce moyen que les *Turcs* ont trouvé , & qu'ils mettent en pratique , non sur des raisons frivoles , mais sur mille expériences réitérées , sur les faits les plus constatés , sur les calculs les plus exacts de la bénignité de la petite Vérole inoculée , & des ravages affreux de la petite Vérole naturelle.

Mon Ami, dit le Médecin , ce que vous venez de dire paroît plausible ; j'ai déjà entendu parler de cette Inocu-

lation , & de la maniere dont les *Turcs* la font. Mais comme ces *Turcs* ne font que des bêtes , en comparaison de nous autres *François* , ils n'ont point considéré qu'il est très - possible de donner la petite Vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue. Que ne sachant point dans quel état est la personne que l'on veut inoculer , ni si le sujet dont on a tiré le Virus est sain , il se pourroit faire qu'on insinueroit en même tems quelque'autre Virus caché , ou du Scorbut , ou de la grosse Vérole , qui venant à se développer avec celui de la petite Vérole , produiroit infailliblement un contraste funeste & dangereux , feroit mourir le malade , ou le rendroit infirme pour le reste de ses jours. Qu'il y a des tems où notre corps paroît en santé , & où cependant il est le plus près de la maladie , & que si par hasard on inoculoit dans ce tems , il est certain qu'on développeroit d'un côté le germe de la petite Vérole ; & de l'autre , celui de la maladie dont on est menacé. Il s'ensuit de là que l'Inoculation est une Méthode plus nuisible que salutaire ; que le plus court est de laisser agir la Nature ; & que lorsque cette maladie arrive , un Médecin sage

& prudent doit suivre en tout l'usage adopté par la Faculté.

Monfieur le Médecin, répondis - je, les *Turcs* ne font point fi bêtes que vous le croyez. Ils pratiquent l'Inoculation avec toutes les précautions poffibles pour la réuffite. Ils ont une attention particuliere dans le choix des deux fujets , de celui dont on prend le Virus , & de celui auquel on le communique. Le premier doit être réputé très-fain , & fa petite Vérole doit être de l'efpece la plus bénigne : pour ce qui est du fecond , s'il est d'un tempérament cacochyme , fcorbutique , s'il est fujet à quelques maladies particulieres , s'il est atteint de quelque vice vénérien , cancéreux , écrouëlleux , ils ne l'inoculent point qu'il ne foit parfaitement guéri.

Ils inoculent ordinairement les enfans depuis l'âge de cinq ans , jufqu'à l'âge de puberté ; ils favent que , paffé cet âge , les paffions , le travail , l'intempérance & les débauches de diverfes efpeces commencent à communiquer au fang une âcreté peu propre à cette opération. Et comme , contre le préjugé de prefque tous les Médecins de ce pays - ci , ils font perfuadés que la

grande chaleur est contraire à la petite Vérole, ils ont choisi l'hiver & le printemps pour faire l'inoculation.

Ils ont encore un égard particulier à la constitution du sujet. Comme les personnes fort robustes, les gens bilieux, sanguins & phlegmatiques, sont peu propres à être inoculés, ils ne les y admettent qu'après des préparations convenables.

Enfin l'argument le plus fort, ou plutôt l'argument invincible qu'on peut opposer à toutes les objections contre l'Inoculation, est le calcul fait d'après une longue suite d'années, que de quatre-vingt-onze personnes inoculées il peut en mourir une, & que dans la petite Vérole naturelle il en meurt un septième : ce qui fait treize pour un.

Oh ! si cela est, dit le Marchand, dès demain je fais inoculer le seul fils qui me reste. J'avois six enfants, il en est mort cinq après avoir été traité à la Française : si le sixième doit partir, j'aime autant que ce soit à la Turque. — Holà ! Monsieur, dit le Théologien, n'allez pas si vite en besogne. N'avez-vous point entendu que cet Inoculateur vient de dire que de quatre-vingt-onze personnes inoculées

il en meurt une ? Si le fils qui vous reste venoit à être le malheureux sur qui le sort tombât, vous auriez commis un homicide affreux. — Monsieur de la Théologie, dis - je au Prêtre, il est bien étonnant que dans un pays comme la France, les gens de votre sorte aient constamment quelque chose à dire contre tout ce qui peut contribuer au bien - être & à l'avantage des sujets de l'Etat. Croyez - vous que lorsqu'un Général, qui se trouve à la tête de quatre - vingt - onze mille hommes, est enveloppé d'un ennemi beaucoup plus fort, & par lequel un treizieme de son Armée va certainement être détruit, croyez - vous, dis - je, que ce Général trouvant l'occasion certaine de battre cet ennemi, & de rompre ses desseins pour jamais, lui livre bataille en ne risquant que mille hommes, devienne l'homicide de ces mille hommes ? — Non, répondit le Théologien. — Hé bien, repris - je, un Pere qui auroit quatre - vingt - onze enfants qui devroient tous avoir la petite Vérole naturelle, & dont la treizieme partie seroit certainement la victime de ce terrible fléau, les feroit inoculer tous, seroit un Général qui sacrifieroit la qua-

tre-vingt-onzième partie de son armée, pour en conserver la septième. — L'Ami, dit le Théologien, votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a une grande différence entre un Général qui a reçu du Souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son Armée, à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir, & un Père qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des Enfants, qui n'ont de leur côté aucun usage de la raison, & par conséquent point la faculté de se soumettre, ou de ne point se soumettre à ses ordres avec connoissance de cause. — Monsieur le Théologien, repris-je, vous raisonnez comme un Théologien. Il est faux qu'un Général commande toujours à des gens qui se sont soumis volontairement à ses ordres & avec connoissance de cause; puisque très-souvent le Souverain les y a soumis de force, en vertu de son autorité suprême, & pour raison suffisante, mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point, & je dis que si le Souverain a le droit de contraindre ses sujets de prendre les armes, de prévenir, de livrer bataille à l'ennemi, en ne ris-

quant que le quatre-vingt-onzieme d'entr'eux, au lieu que s'ils se laissoient surprendre de cet ennemi il en périroit le septieme ; ce droit doit s'étendre sur les Enfants, ainsi que sur les Adultes, & il peut ordonner que tous les Enfants de ses sujets soient inoculés. Ceux qui viendront à mourir des suites de cette opération, seront les victimes sur lesquelles le sort sera tombé, de périr pour la conservation des autres. J'ajoute enfin que si la Nature n'a point donné aux Peres un tel pouvoir sur leurs Enfants, le Souverain peut le leur conférer : car c'est le bien de l'Etat. Ainsi voilà les Peres qui ont le même droit que le Général, & les Enfants la même obligation que les Soldats. — Monsieur l'Inoculateur, interrompit le Théologien avec une sorte d'emportement, vous parlez là du *Droit* que la Nature donne, du *Droit* que le Souverain confere ; nous autres Ecclésiastiques n'entendons rien à ces *Droits* ; mais le cinquieme Commandement de Dieu se trouve au *Chap. xx. v. 14. de l'Exode* ; la Sorbonne est là pour l'expliquer, & moi je suis ici pour vous dire que toutes les Propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'Inocula-

tion , sont scandaleuses , erronées , blasphématoires , fausses , hérétiques , impies , détestables , tendantes à la subversion du Christianisme , à l'établissement du Déisme , de l'Athéisme , & de mille erreurs monstrueuses. — Abominable bavard ! m'écriai - je , si je n'étois dans une maison que je respecte , je te jetterois tout - à - l'heure par la fenêtre. — Hola ! Messieurs , dit le Marchand , point de bruit chez moi , s'il vous plaît. Monsieur le Théologien , j'avois jugé à votre mine pincée , férieuse , à votre démarche grave , à votre air de suffisance , & sur - tout par l'habit que vous portez , que vous deviez être un homme de quelque savoir , de quelque jugement ; c'est pourquoi je vous avois invité pour dire votre sentiment sur la méthode que cet Etranger propose , maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant , un pitoyable raisonneur , un incivil , un emporté , un brutal : je vous prie de sortir de chez moi à l'instant , & de n'y jamais mettre le pied. Pour vous , Monsieur , me dit - il , vous n'êtes pas meilleur Logicien que cet impertinent Ecclésiastique ; mais j'ai entrevu parmi les raisons que vous tâchiez à débrouiller , que vos vues sont loua-

bles, votre cause juste, & votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils, lorsqu'il vous plaira. Je vous promets cinquante pistoles, si vous réussissez à mon gré. — Je remerciai le Marchand de la confiance qu'il vouloit bien avoir en moi; & je lui promis de faire mon possible pour le satisfaire. Alors les trois Médecins se leverent, firent chacun une révérence bien sèche, & partirent. Pour moi, je commençai dès le lendemain à préparer le fils du Marchand à l'opération. Elle réussit si parfaitement, qu'en moins de trois mois j'avois inoculé plus de deux cents Enfants, dont il n'étoit mort que trois. Il étoit péri au moins le quart de ceux que les Médecins de la Ville avoient traités.

Cependant les Chaires, les Confessionnaires retentissoient des déclamations des Prêtres contre la pratique infernale que je venois d'introduire à *Lyon*. Toutes les presses de la Ville gémissent sur les Libelles que Mrs. de la Médecine lâchoient contre moi. J'étois un séducteur, un empoisonneur, un perturbateur d'Etat, en un mot, un homme à pendre ou à rouer. Mais toutes

ces bagatelles ne m'empêchoient point d'aller mon train.

Je continuois toujours à inoculer avec le plus grand succès , lorsque j'appris que mes ennemis étoient sur le point d'obtenir une Lettre de Cachet contre moi. Je résolus de partir *incognito* de *Lyon* pour *Paris*. Mais trois Prêtres & deux Médecins s'étant trouvés à mon départ , me dirent mille invectives , ameuterent la populace , & je fus poursuivi à coups de pierres jusqu'à une demi-lieue de la Ville.

Lorsque je fus arrivé à *Paris* , je confiai à un honnête homme l'envie que j'avois de tenter si les Médecins de cette Ville ne seroient point plus raisonnables que ceux de *Lyon*. L'honnête homme me répondit que je n'étois point le premier qui eût fait cette tentative , que les Médecins s'y étoient constamment opposés , & que le plus court pour moi étoit d'attendre la résolution du Parlement sur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des Jurisconsultes décidassent de quelle manière les Médecins doivent administrer leurs remèdes , & je pris le parti d'attendre la décision de cette affaire.

Quelques jours après mon arrivée

dans cette Capitale , un singulier genre de folie épidémique faisit tout - à - coup les trois quarts de la France. Ceux qui avoient de l'argent se battoient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque tems de cette manie ; mais la maladie m'ayant pris à mon tour , je me donnai mille peines pour me défaire de mes especes , & je ne fus guéri de mon mal , qu'après m'être apperçu que toute ma fortune ne consistoit plus que dans la valeur intrinseque de mes Billets.

Etant réduit à-peu-près dans le même état où les payfans de la *Romanie* m'avoient mis ; & enrageant de ce qu'en France un honnête homme ne pouvoit faire fortune , ni en faisant des choses raisonnables , ni en faisant des sottises , je m'associai avec un certain *Monsieur Gribaudier* , qui faisoit profession de réparer par l'industrie le tort que la fortune lui avoit fait. Je devins très-habile dans cette profession. Mais la Justice jalouse de nos succès fit arrêter *Monsieur Gribaudier* , & l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines Loix , elle le fit pendre au beau milieu de la Greve.

Ce procédé m'indigna : & de dépit je m'enfuis en Hollande , où je devins

*Janséniste, Luthérien, Arménien, Calviniste, Brouniste, Anabaptiste, Boréliste, Collégien, Socinien, Arien, Préadamite, Juif, Herhutteur, Enthousiaste, Quaker, Déiste, Manichéen, Pyrrhonien & Athée.*

En vérité, dit le *Compere Matthieu*, j'en aurois bien fait autant en pareille occasion.

Me trouvant dans un pays où l'on avoit la liberté de penser, continua *Pere Jean*, je crus qu'on devoit y avoir celle d'agir. J'agis donc. Mais mes actions ayant déplu aux Hollandois, ils me firent danser une sérénade vis-à-vis une de leurs maisons de ville; me firent marquer d'un fer chaud sur l'omoplate, ainsi que l'on fait au front des chiens pour les préserver de la rage, & puis ils m'envoyèrent scier du bois de Brésil dans un *Rasphuys*.

Ce genre de travail étant trop uniforme pour m'amuser, m'ennuya; & comme l'on ne voulut point m'en donner d'autre, je fonçai un soir la porte du Laboratoire & je m'enfuis dans le pays de *Cleves*. Etant prêt à entrer dans la Ville de *Wesel*, je rencontrai un *habillé de bleu* qui me demanda si je ne voulois point servir le Roi de Prusse.

je lui répondis que sa Majesté Prussienne pouvoit se servir elle - même , & que je ne serois personne. L'habillé de bleu piqué de ma réponse tira son épée pour me frapper , mais je la lui arrachai des mains , je lui en donnai cinquante coups sur les épaules , puis je la cassai en deux & la lui jettai au visage : après quoi , au lieu d'entrer dans la Ville , je la laissai sur ma droite , je continuai ma route , & je m'arrêtai à *Cologne* , où je repris le métier de *Monsieur Gribaudier*.

Lorsque j'eus amassé trois ou quatre cent ducats , je partis de *Cologne* , & je retournai à *Paris* ; où je trouvai que la Police avoit dispersé toutes mes anciennes connoissances. En attendant que j'en fisse de nouvelles , le Baron de *Montenoi* me prêta sa femme pour me désennuyer , & se contenta de l'intérêt de dix écus par mois. L'on ne pouvoit pousser la générosité plus loin, aussi personne n'a l'ame plus noble que le Baron de *Montenoi*. Au bout de six semaines la Baronne devint fourbue : son mari la reprit , la fit traiter , la prêta à un autre , puis encore à un autre , si bien qu'à la fin la pièce étant devenue hors de cours , il ne la prêta plus à personne , & la mit au billon.

Plusieurs personnes trouvoient étrange que le Baron de *Montenoi* prêtât ainsi sa femme aux honnêtes gens. Mais le Baron qui avoit autant d'esprit que de noblesse d'ame, disoit à ceux qui entendent raison, qu'il n'y avoit rien de si naturel que cela, & le leur prouvoit. Il disoit aux Théologiens que puisque *Abraham* (a) avoit abandonné sa femme au Roi d'*Egypte*, lui Baron de *Montenoi* pouvoit bien en faire autant de la sienne à ses Amis : & que comme *Abraham* avoit reçu pour cela des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses & des chameaux ; lui Baron de *Montenoi* pouvoit bien tirer quelques *Louis d'or* de ce trafic, pour avoir quelques livres de viande à mettre dans son pot. Quant aux gens du commun, Mr. le Baron leur citoit l'exemple de plusieurs peuples qui prêtent leurs femmes aux étrangers pour les régaler ; de tant de particuliers en France, qui prêtent les leurs pour leur profit, comme les Plaideurs à leurs Juges, les Commis aux Mal-tôtiers, les Marchands aux Usuriers,

---

(a) *Genes. Chap. XII, v. 11, 12, 13, 14, 15, 16.*

les Officiers aux Grands, les Grands l'un à l'autre, jusques à y compris *About Chica*, qui vendit la sienne au Roi de Congo pour avoir un emploi dans les Fermes. Enfin le Baron disoit aux Politiques que l'usage de louer, prêter ou vendre sa femme, étoit une nouvelle branche de commerce entre les sujets d'une même Monarchie, un nouveau moyen de faire circuler l'argent, de contenter les riches, d'enrichir les pauvres, & de donner des sujets à l'État. Bref, il apporta tant de raisons pour appuyer la justice & l'utilité de son fait, que tout le monde eût dû en être content. Mais l'esprit de l'homme n'est point fait pour se payer de raisons.

Je reviens à mon histoire.

J'ai dit que j'avois apporté de *Colo-gne* environ trois ou quatre cent ducats, que j'avois gagnés en continuant le métier que *Monsieur Gribaudier* m'avoit enseigné : mais comme je n'épar-gnois rien pour me procurer tous les agréments de la vie, je me vis bientôt à sec.

Pour cette fois j'opposai ma plume à la misere. Je fis un livre, où je démon-

traî clair comme le jour que le fils d'*Amran* & de *Jocabed* n'étoit point si grand sorcier qu'on veut nous le faire croire, & que sans un troupeau d'ânes sauvages, sa Baguette toute-puissante eût opéré un prodige de moins (a). Cet ouvrage fit grand bruit. L'Imprimeur qui l'avoit imprimé fut connu, enfermé & ruiné. Deux Auteurs eurent l'audace de me réfuter, mais je rossai l'un & j'éreintai l'autre, pour leur apprendre à respecter la vérité. Après cet exploit je partis de *Paris* & je pris la route d'*Orléans*.

J'avois avancé environ deux lieues sur cette route, lorsque je vis arriver un Postillon criant de toutes ses forces : *Oh hé, oh hé, place à Mr. le Marquis qui va à la guerre.* Lorsque ce Postillon fut près de moi, il me sangla un grand coup de fouet à travers le visage, parce que je ne m'étois point rangé dans la boue pour laisser à son cheval le plus beau & le milieu du chemin. Je me mis à jurer de mon mieux, & je jurois encore lorsque le *Marquis qui alloit à la guerre* arriva. Celui qui con-

---

(a) TAGLE, Hist., Lib., V.

duisoit la chaise de poste m'en fit autant que le Postillon, & je redoublai mes imprécations. Le *Marquis* ayant fait arrêter la voiture, me demanda d'un ton fier ce que je disois? — Je dis, répondis-je, que je voudrois que les Postillons, les chaises de poste, & les *Marquis qui vont à la guerre*, fussent à tous les Diables. — Ah, faquin, répondit-il, je vais t'apprendre à qui tu parles. — En même tems il sort de sa voiture; met l'épée à la main, & avance pour me frapper, je me mets en défense; il jure, foi de Gentilhomme, qu'il me fera pendre; à ces mots je lui assène un coup de gourdin sur l'occiput, & je l'envoie rejoindre les Héros du neuvième siècle.

A ce spectacle, le Conducteur effrayé s'enfuit à toute bride. Pour moi, voyant que personne ne me guettoit, je me saisis de l'épée, de la montre & de la bourse du *Guerrier*: je quittai la route d'*Orléans*, je pris celle de *Dreux*, je traversai la Normandie, & je ne m'arrêtai que sur les côtes maritimes de cette Province.

Après avoir rodé pendant quelque tems çà & là, je me fixai près du *Havre de Grace*: où ayant épousé la veuve,

les deux filles & la niece d'un *Maitre d'Ecole* de village, j'embrassai la profession du défunt.

Mes élèves firent de tels progrès sous ma conduite, qu'en moins de six mois les plus grands battoient leurs peres, & les plus petits crachoient au visage de leurs meres. Les parents mécontents de cette nouvelle espece d'éducation, me citerent devant le Curé du lieu pour rendre compte de ma Doctrine. Lorsque je fus arrivé chez le Pasteur, il me dit : Monsieur le Maitre d'Ecole, vous me feriez plaisir de m'instruire de vos sentiments touchant la soumission, l'obéissance, l'amour, le respect, la reconnoissance que les enfants doivent à leurs peres & meres. — Monsieur le Curé, lui répondis - je, je suis fortement persuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela; ce n'est que par une suite de l'état de foiblesse & d'ignorance, où ils naissent, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parents (a). Comme vous n'êtes qu'un

---

(a) V. la Note ci-devant, pag. 12.

V. aussi les Mœurs, pag. 49. & suiv.

ſot, Monsieur le Curé, je me diſpenſe de vous alléguer d'autres raiſons philoſophiques qui autorifent mon opinion. Adieu, Monsieur le Curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

Comme je me doutois bien que le Curé chercheroit à ſe venger de ma naïveté, je partis le lendemain pour le *Cotentin*. Là je devins Commis, Maquignon, Contrebandier, Opérateur, Faux-témoin, Procureur & Fauſſaire. Mais ayant appris que la Juſtice me faiſoit chercher pour ce dernier métier, je retournai à *Paris*; où après avoir débauché mon ancienne hôteſſe & houſpillé ſon mari, je ſuis parti ce matin pour aller voir ſi les Moſcovites ne ſeroient point plus tolérants que les François.

Votre hiſtoire, dit le *Compere Mathieu* à *Pere Jean*, acheve de me confirmer dans une opinion qu'il n'appartient qu'à un Philoſophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre Régent, parce qu'il vous fouettoit ſans ſujet. Vous avez quitté vos études pour vous mettre Grenadier, & vous avez réuni dans ce métier toutes les gentilleſſes d'un véri-

table homme de guerre. Vous avez en-  
camoté une Religieuse des griffes de  
Satan qui la tourmentoit, & vous vous  
êtes marié avec elle pour lui ôter ses  
scrupules. Vous avez enlevé la fille d'un  
Marchand de vin de *Londres*, parce  
qu'il ne vous l'auroit point donnée.  
Vous avez été, Turc, Corfaire, Chré-  
tien, Médecin, Luthérien, Calviniste,  
Quaker, Manichéen, Athée, &c. Vous  
avez épousé quatre femmes à la fois,  
de crainte d'en manquer. Je ne trouve  
rien de plus naturel que tout cela.

Mais quand je considère que vous  
avez été emprisonné, ruiné, cocufié,  
parce qu'un chien avoit pissé sur le  
jupon d'une Entretenuë ; Quand je  
considère qu'on vous a donné deux  
cents coups de bâton sur la plante des  
pieds, parce que vous aviez trop bien  
servi sa Hauteffe : Quand je considère  
que la Justice vous a recherché pour  
avoir été associé avec un homme qui  
 tâchoit de faire fortune comme il pou-  
voit ; & que cette même Justice vous  
a persécuté, pour avoir composé un  
livre contre un *Juif* qui est mort il y  
a plus de 3000 ans : Quand je consi-  
dère que vous avez été battu par des  
laquins de valets, parce qu'étant à

pied vous ne vous dérangiez point pour  
 la Poste ; & que vous avez été con-  
 traint d'ôter la vie à un Marquis qui  
 vouloit vous ôter la vôtre , ou du  
 moins vous faire pendre , parce que  
 vous aviez l'audace de vous défendre  
 contre un Gentilhomme : Quand je con-  
 sidere qu'il vous fallut fuir la vengean-  
 ce d'un cagot de Curé , pour avoir en-  
 seigné les éléments de la Loi naturelle  
 aux enfans de ses paroissiens ; & que  
 la Justice de Normandie vous cherche  
 encore pour avoir rendu service à au-  
 trui aux dépens d'une conscience qui  
 n'appartient qu'à vous : Quand , dis-  
 je , je considere que vous avez été errant ,  
 poursuivi , proscrit , persécuté , pour  
 avoir éclairé les hommes par des exem-  
 ples puisés dans la pure Nature & la  
 vraie Philosophie ; pour avoir tâché de  
 jouir librement de la seule vie (a) que  
 nous avons à espérer , & fait en sorte de  
 ne point mourir de faim au milieu des  
 biens de ce monde , je ne doute plus  
 que les Loix n'aient été inventées (b)

---

(a) V. la Vie heureuse , pag. 34.

(b) V. le Discours de J. J. ROUSSEAU sur l'ori-  
 gine de l'inégalité parmi les Hommes , pag. 90.

pour détruire la Liberté naturelle, en fixant pour jamais la Loi de la propriété, & le droit barbare (a) de l'inégalité.

Oui, mon *cher Oncle*, continua le *Compere*, les Loix, la Religion, les Préjugés, la Violence se réunissent constamment contre celui qui ose penser & agir. Dans cet état de contrainte l'homme demeure esclave, tandis qu'il devroit être libre, & vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la Nature.

Si quelque génie transcendant, tel que l'inimitable *Pere Jean*, vient à s'apercevoir qu'il naît libre & hors de toute sujétion naturelle (b) à l'égard de son Pere ou de son Prince; que rien n'est capable de le soumettre à aucun pouvoir sur la terre (c) que son propre consentement; en un mot que le vice, la vertu, le bien & le mal moral, le juste & l'injuste & tout ce qui en dépend, ne consistent que dans l'opi-

(a) V. l'Encyclop. Disc. prélimin.

(b) Ibid.

(c) Encycl. au mot Gouvernement.

nion de ceux (a) qui les ont inventés pour appuyer leurs intérêts (b); si, dis-je, cet homme rare auquel il a été réservé de déchirer le voile de l'illusion, tente de secouer le joug du travail, de la misere, de la servitude & de la superstition, en usant des Droits que la Nature (c) lui a donnés, il a tout à craindre de la tyrannie du plus fort, à moins qu'une prudence consommée ne le mette à l'abri des recherches de la Justice & de la persécution des Prêtres.

Corbieu, dit *Pere Jean*, mon Neveu a raison. Je me suis moqué de tout tems de ces billevesées dont on endort les fots. J'ai toujours regardé la Reli-

(a) *V. le Discours sur la Vie heureuse, pag. 62*

(b) *V. MONTAIGNE, tome II. p. 391 où il est parlé des sentimens de Protagoras, d'Ariston & de Thrasimaque, sur la nature des Loix, du Juste & de l'Injuste, &c.*

(c) *Voy. PLAT. in Gorg. où l'un des Interlocuteurs se plaint de ce qu'en inculquant à la jeunesse les principes de la Justice, on étouffe les sentimens nobles & élevés, que les Enfants apportent en venant au monde: & il ajoute qu'on ne voit briller en eux le droit de la Nature, que quand ils viennent à secouer le joug des Loix.*

gion & les Loix comme des inventions humaines. Je n'ai consulté dans toutes les actions de ma vie que la seule (a) voix de la Nature. Aussi ai-je rencontré par-tout des ennemis injustes & dangereux ; mais j'ai éludé leurs pièges par ma prévoyance, mon adresse & ma fermeté. C'est sur ces vertus qui ne m'ont jamais abandonné, que j'ai fondé la tranquillité d'esprit dont je jouis, & qui sied si bien à la liberté de penser que j'ai adoptée, ainsi qu'au sang froid inaltérable qui, malgré Cicéron (b) &

ses

(a) *Nihil aliud sibi naturam latrare, nisi ut cum Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur, Jucundo sensu, cura semota, metuque.*

LUCRET. Lib. II.

(b) *Tu cum furiales in concionibus voces mitis; cum domos civium evertis; cum lapidibus optimos viros ferro pellis; cum ardentem facem in vicinorum tecta jactas; cum aedes sacras inflammas; cum servos concitas; cum sacra ludosque conturbas; cum uxorem scroremque non discernis; cum quod in eas cubile non sentis, cum baccharis; cum furis; tum das eas pœnas, quæ sunt solæ hominum sceleri à Diis immortalibus constitutæ. CICERO. Orat. p. 1622.*

» Quand vous haranguez le peuple avec une et éloquence empoisonnée ; quand vous renver-

ses semblables, ne m'a jamais quitté, même en tuant des Capucins & des Marquis. Joint à cela, ma conscience n'a jamais senti l'aiguillon de ce que

---

» sez les maisons des citoyens ; quand à coups  
 » de pierres vous chassez les plus dignes Sénateurs hors de la place publique ; lorsque vous  
 » mettez en feu les maisons de vos voisins , &  
 » que vous réduisez les Temples en cendre ;  
 » quand vous excitez les esclaves à la sédition ,  
 » & que vous troublez la célébration du Culte  
 » Religieux ; quand emporté par une brutalité  
 » infâme , vous ne faites point de distinction  
 » entre votre femme & votre sœur , & que  
 » vous ne vous souciez point de qui vous souil-  
 » lez la couche ; lorsque semblable à une Bac-  
 » chante effrénée , vous vous abandonnez à des  
 » fureurs horribles : c'est alors que vous êtes  
 » en proie à ces supplices terribles , que les  
 » Dieux ont destinés pour châtier les crimes  
 » des hommes «.

*Sua quemque fraus , suum facinus , suum scelus , sua audacia de sanitate & mente deturbat : hæ sunt impiorum furia , hæ flammæ , hæ faces.*  
 Ibid. p. 1827.

» La propre injustice d'un chacun , sa propre malice , son infamie , sa hardiesse désespérée , le transporte hors de lui-même , le trouble , le rend furieux. Ce sont-là les furies qui tourmentent le méchant ; ce sont-là les flammes & les flambeaux avec lesquels les Dieux le poursuivent «.

le vulgaire appelle remords , & que j'appelle le supplice des foibles & des idiots ( a ) : ma Philosophie se croiroit déshonorée , si elle s'occupoit de ces fâcheuses réminiscences ( b ) , qui ne doivent leur origine qu'aux préjugés & à l'ignorance. Qu'en dis-tu ? l'hom-

---

( a ) V. le Disc. sur la vie heureuse , pag. 63.

( b ) . . . . . cur tamen hos tu  
*Evassisse putes ; quos diri conscia facti  
 Mens habet attonitus , & surdo verberè cædit ?  
 Occultum quatiente animo tortore flagellum :  
 Pena autem vehemens , ac multo sævior illis  
 Quas & Cædicius gravis invenit , & Rhada-*  
*mantus ,*

*Nocte dieque suum gestare in pectore testem.*

JUVENAL. Sat. XIII. v. 143. & seqq.

» Pourquoi vous imaginer que ces gens sans  
 » foi , sans probité , ne sont point punis de  
 » leurs crimes ? Oui , ce méchant homme se  
 » condamne soi-même à tous momens , il  
 » est saisi d'une secrète horreur : il se per-  
 » sécute , il se tourmente , il est lui-même  
 » son bourreau. Les peines qu'il endure ne se  
 » peuvent exprimer ; elles sont plus terribles  
 » que les plus affreux arrêts de *Cædicius* , plus  
 » cruelles que ceux que *Rhadamante* prononce  
 » dans les Enfers. Quoi ! avoir dans le fond  
 » de son ame , jour & nuit , un secret témoin  
 » de son crime ! ah , quel tourment !

me aux reliques, ajouta *Pere Jean*, en s'adressant à *Diego*. — Très-redoutable *Pere Jean*, répondit l'*Espagnol*, je dis que dans certains cas, ma morale ressemble assez à la vôtre, à cette différence près que la Philosophie que je respecte, mais que je ne comprends pas tout-à-fait, vous fait agir, & que dans toutes mes actions, je n'ai d'autre motif que mes intérêts particuliers d'accord avec la religion, appliquée selon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les *Jésuites* de *Saragosse*. Au reste, mon *Révérénd Pere*, je vous regarde comme un saint homme, qui par les traverses de votre vie, avez expié depuis longtems le Capucinide que vous avez commis, & l'Apostasie dont vous vous êtes rendu coupable, soit à *Alger*, soit dans votre transmigration de *Paris* en *Hollande*.

Pendant le récit que *Pere Jean* avoit fait de son histoire, il s'étoit formé à l'ouest un orage très considérable; l'on entendoit par le bruit du tonnerre qui devenoit de plus fort en plus fort, que la ville de *Senlis* en auroit sa part: & *Diego* achevoit de parler, lorsqu'un

tourbillon furieux qui précédoit la pluie & la grêle, qui alloient tomber en abondance, renversa une partie de la cheminée de la salle où nous étions. L'*Espagnol* effrayé de cet accident, s'écria : Mes amis, nous allons périr ! la chute de cette cheminée est un avertissement de la colere divine qui va fondre sur nous. Je me souviens dans ce moment, que c'est demain le jour de l'*Assomption* de la Vierge, & que nous avons mangé à notre souper un gigot de mouton, une poularde & six côtelettes. Prosternons-nous, mes chers compagnons, intéressons le plus grand *Saint* du Paradis en notre faveur ; & dites de cœur & d'affection ce que je vais réciter de bouche. — En même tems il se jeta à genoux, & d'une voix triste & lamentable il entonna la priere suivante.

O vous ! qui avez commencé par ne rien valoir, mais qui ayant été blessé à la jambe au siege de *Pampelune* (a), êtes devenu honnête homme en dépit

---

(a) V. TANNERUS *ad Vitam S. Ignatii*. ORLANDUS, & RIBADENEIRA *in Vita ejusd. Sancti*.

de Satan & de son tintamarre ! Bienheureux *Saint Ignace* ! intrépide champion de la *Vierge* ! qui auriez tué un *Maure* incrédule (a) , sans l'entêtement de votre mule , qui prit un chemin pour un autre. O vous ! qui avez toujours fait un si grand cas de la simplicité , que vous avez refusé des lumières du Diable ( b ) pour l'interprétation de l'Écriture. O vous ! qu'un zèle ardent fit partir pour *Jérusalem* , & qui auriez vraisemblablement converti tous les *Turcs* , si le Gardien des *Capucins* de cette Ville ne vous eût chassé & contraint de repasser en Europe. O vous ! qui avez failli d'être pendu comme un espion par les François (c) , lorsqu'ils faisoient la guerre en *Lombardie* ; & qui à l'âge de trente-neuf ans êtes venu à *Paris* tendre votre fessier aux Régents du Collège de *Sainte Barbe*. O vous ! qui ayant été pris pour un illuminé par la sainte Inquisition (d) avez évité

(a) V. RIBADEN. *ubi sup.*

(b) RIBADEN. *ubi sup.*

(c) V. les Auteurs de sa vie.

(d) ORLARD. *ubi sup.*

le fagot par votre ignorance, & fûtes réservé à de plus grandes choses. O vous ! qui avez converti les pécheurs par mille tours tout-à-fait gentils ; comme en vous jettant dans des étangs glacés ( *a* ) : en jouant au billard ( *b* ) ; en enlevant les femmes à leurs maris ( *c* ) , pour qu'elles vivent en chasteté. O vous ! qui avez été la terreur & le fléau des Démons , des Loups - garous , des Esprits - follets , & qui chassez les premiers en récitant *Virgile* ( *d* ). O vous ! qui avez eu le bonheur de voir la Sainte Trinité ( *e* ) en corps & en ame , lorsque vous étiez encore sur la terre , & qui indépendamment d'un bienfait si rare , avez encore eu autant de visions , d'apparitions , de révélations ( *f* ) , que tous les *Anachorettes* de la *Thébaïde*. O vous ! qui par un prodige inoui avez fait une visite , sans quitter *Rome* ( *g* ) , à votre disciple *Kessel* à *Cologne*. O vous ! qui avez rendu *Li-*

( *a* ) *V. les Oeuvres de M. DE LAUNOI.*

( *b* ) *RIBADEN. ubi sup.*

( *c* ) *ORLAND. & MAFF.*

( *d* ) *TURRIAN. sur S. Ignace.*

( *e* ) ( *f* ) ( *g* ) *V. les Auteurs de sa Vie.*

*san* le pendu à la vie (a); rendu un borgne aveugle (b); & ressuscité une poule (c) qui puoit. O vous! qui par des marques si éclatantes d'une sainteté extraordinaire, avez mérité d'être le pere, le fondateur, l'instituteur, le conservateur d'une société de *saints personnages*, qui par leur vie archangélique, sont devenus ici-bas les seigneurs, les modérateurs de toutes choses, & les fléaux de ceux qui encourent votre indignation. O vous! qui êtes autant au-dessus des neuf chœurs des Anges, que le *Grand Turc* est au-dessus de votre serviteur & compatriote *Diego Brias Fernando de la Plata*, y *Rio'es*, y *Bajolos*. O Patriarche des Patriarches! neuf mille six cent onze fois plus Patriarche qu'*Abraham*, daignez jeter un œil de pitié sur tous les humains dans cette nuit désastreuse & effroyable, où tous les éléments se confondent, où le Ciel & la Terre enflammés font une esquisse du dernier des jours. Daignez, dis-je, jeter un regard compatissant sur tous vos serviteurs; nommément

---

(a) (b) (c) V. les Auteurs de sa Vie.

sur mon doux maître , *Matthieu* le Philosophe , sur le vertueux *Pere Jean* de *Domfront* , sur mon ami *Jérôme* & sur moi. Ne permettez pas que nous périssions pour avoir mangé un gigot de mouton , une poularde & six côtelettes la veille de l'*Assomption* : rognez les griffes de Satan qui se prépare à nous gripper : reverrouillez les portes de l'abyssme qui est prêt à nous engloutir : détournez la Foudre !.... — A ces mots , le Tonnerre éclatant d'une force épouvantable , perça le toit & le plancher de la chambre , & brisa en mille pieces la table autour de laquelle nous étions.

A ce spectacle effrayant , *Diego* tomba par terre & foira dans ses chausses. *Pere Jean* plus irrité de l'incongruité du foireux , qu'épouvanté du coup de tonnerre , prit l'*Espagnol* par le collet , le jetta au milieu de la cour & ferma la porte. Ensuite ayant ralumé la chandelle , il prit une bouteille qui étoit sur la cheminée , la vuida d'un seul trait , & nous dit en se rassayant : je voudrois bien savoir où vous avez pêché cet original ; il est par la corbleu fou. J'ai eu la patience d'écouter son impertinente priere à *St. Ignace* ; mais vertu de froc ! foirer en présence de *Pere Jean* ! Je ne le

souffrirai jamais. — Tout le monde n'est point si intrépide (a) que vous, lui dis-je ; l'épouvante fait certains effets sur l'un qu'elle ne fait pas sur l'autre. Il y a mille personnes à qui il en seroit arrivé autant, en voyant le Tonnerre tomber à leurs pieds. Au reste il seroit à propos d'avertir l'hôte de cet accident : la Foudre pourroit bien avoir mis le feu au grenier. — Ma foi, dit *Pere Jean*, tant pis pour le grenier. Je ne me mêle point des affaires d'autrui ; faites-en de même ; & songeons à vuidier les six flacons qui sont là sur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original !

Mon cher Oncle, dit le *Compere*, il faut en avoir pitié. Les *Jésuites* & la superstition lui ont fêlé le timbre, ainsi qu'à bien d'autres : il est confi dans

---

(a) L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame, qui l'éleve au-dessus des troubles, des désordres, & des émotions que la vue de grands périls pourroit exciter en elle, & c'est par cette force que les Héros se maintiennent en un état paisible, & conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants & les plus terribles. *Réflexions & Maximes morales*, pag. 78.

une piété si puérile , si ridicule ; il est plongé dans une ignorance si crasse , qu'il cite à tort & à travers , l'écriture , les légendes , son Recteur des *Jésuites* de *Saragoffe* , & dans des circonstances si peu analogues à ses citations , qu'il me fait rire quelquefois , & met en colere mon *Compere Jérôme*. Au reste , c'est un assez bon garçon qui m'est fort attaché , & que je garde parce que je lui fais faire par principe de religion & par bêtise , tout ce qu'un homme d'esprit pourroit faire par principe de philosophie. — Je lui pardonne donc , dit *Pere Jean* ; mais cela n'empêche pas qu'il soit un original. A propos , mes enfans , vous allez en Hollande ? — Oui , répondit le *Compere*. — Hé bien , reprit *Pere Jean* , je vous accompagnerai jusques-là ; alors je continuerai ma route pour la Russie ; si vous voulez faire ce voyage avec moi , il ne tiendra qu'à vous. — Très-volontiers , dit le *Compere* , à Dieu ne plaise que je rejette une telle proposition : La fortune a voulu que je retrouve un oncle si chéri , si respectable ; je ne l'abandonnerai de ma vie. Dès ce moment , tous nos biens furent déclarés communs ; nous nous

promîmes une fidélité à toute épreuve ; nous cimentâmes notre union en vidant le reste de nos flacons , & nous conclûmes de finir la soirée par chercher *Diego* , qui n'avoit point reparu depuis la fin de son oraison.

Après quelques perquisitions inutiles , nous fûmes contraints de mettre l'hôte & tous les gens en œuvre pour retrouver le pauvre *Espagnol* ; l'on parcourut toutes les granges , toutes les écuries , toutes les caves , tous les greniers de la maison ; l'on s'égoïfilloit à crier *Diego* , *Seigneur Diego* ; où êtes-vous ? — Point de *Diego*. Enfin , l'on désespéroit de le trouver , lorsqu'on le découvrit dans un poulailler , où il s'étoit tapi parmi une quarantaine de poules.

Ayant rassuré l'*Espagnol* le mieux qu'il nous fut possible , il sortit de son réduit. Deux vigoureuses servantes lui écurèrent le fessier ; il changea de chaufses ; il rentra dans la chambre , & le *Pere Jean* lui dit : *L'Ami Diego* , en considération du récit que ton Maître m'a fait de ton mérite singulier , je te pardonne l'incongruité de ton derriere : Je te déclare que tu es compris dans

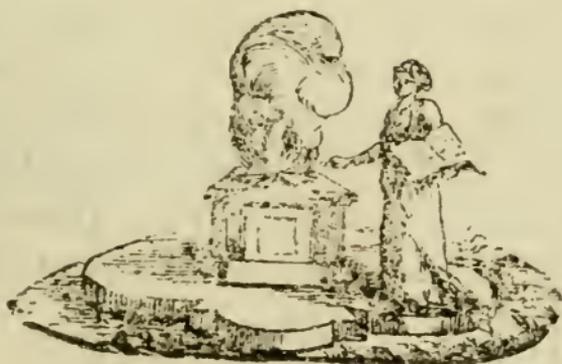
l'alliance qui vient d'être contractée entre *mon neveu*, Jérôme & moi ; que tu auras voix en Chapitre, ainsi que chacun de nous ; que je te prends sous ma protection spéciale en tout, contre tout, fût - ce contre Lucifer. — Ah ! très-vénérable *Pere Jean* ! s'écria *Diego* en se jettant à deux genoux, après mon maître que voilà, vous ferez désormais celui que j'aimerai le plus sur la terre. Tous les jours de ma vie, à commencer dès ce moment, je réciterai cinq *Pater* & cinq *Ave Maria* à l'honneur de *Sainte Barbe*, pour qu'elle daigne vous conserver dans le sentier de la vertu, & qu'elle vous préserve de mort subite, ainsi qu'elle fit autrefois *Auduin le Chartreux*, lorsqu'il tomba dans la neige (a). Je prierai *S. Gassien*, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la Fête,

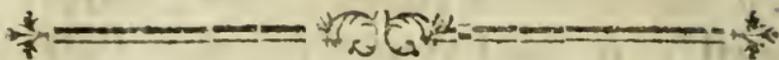
---

(a) Un Chartreux nommé *Auduin*, étant un jour tombé dans un précipice rempli de neige, y fut conservé en vie l'espace de quatre mois, par l'intercession de *sainte Barbe*. Au bout de ce tems - là, il sortit du précipice, se confessa, communia, & mourut aussi - tôt.

Voy. *TILMAN*, *Bredenbach. Sac. Coll. Lib. IV.*  
*Item*, *Chronic. Carthus. Lib. IV. Cap. III.*

qu'il veuille vous accorder joie, santé, richesse, & qu'il vous fasse élire Pape un jour : car le Ciel m'a révélé dans le poulailler que vous étiez le seul qui méritiez de remplir un poste si important, & qu'il ne falloit pas moins que votre vigueur, votre fermeté, votre exemple, pour réformer certains petits abus, qui commencent à se glisser parmi les Pasteurs de la Bergerie du Seigneur. — Lorsque *Diego* eut fini de parler, chacun fut se coucher : & le lendemain de grand matin nous partîmes de *Senlis*.





## CHAPITRE XII.

*Notre arrivée à Mons, Capitale du Hainaut Autrichien : accident fâcheux qui nous arrive dans cette Ville, & les suites qu'il eut.*

**I**L ne nous arriva rien de remarquable dans notre route jusqu'à *Mons*, capitale du Hainaut, & la première ville étrangère que nous rencontrâmes après être sortis de France.

Lorsque nous fûmes aux portes de cette Ville, l'officier de garde nous demanda en mauvais François, qui nous étions ? d'où nous venions ? où nous allions ? *Pere Jean* qui savoit que dans ce pays-là l'on est assez scrupuleux sur l'article des voyageurs, répondit que nous venions de *Valenciennes*, & que nous étions bourgeois de la Ville. L'officier qui ne nous connoissoit pas nous laissa entrer.

*Diego* qui étoit demeuré derrière, sans que nous nous en fussions aperçu, arriva quelques minutes après, & l'officier lui fit les mêmes questions

qu'il nous avoit faites. L'*Espagnol*, fier de la protection que *Pere Jean* lui avoit promise à *Senlis*, répondit en enfonçant son chapeau : Je m'appelle *Don Diego Arias - Fernando de la Plata*, y *Rio'es*, y *Bajalos* ; je suis un Gentilhomme Espagnol, né à *Bilbao en Biscaille* ; je fus jadis l'Eleve du très - chaste & très - vertueux *Pere Recteur des Jésuites* de la ville de *Saragosse en Aragon* ; le page chéri de feu *Monsignor Hercule François Marie Tongarini*, Evêque de *Mansoura en Mansourie* ; aujourd'hui j'ai l'honneur d'être le serviteur du célèbre *Matthieu*, le patriarche du bon sens ; le compagnon de son *Compere Jérôme* ; l'ami, le protégé de l'intrépide & respectable *Pere Jean de Domfront*, qui a été *Grenadier, Capucin, Juif, Hérétique, Quaker & Athée*, & qui, par la grace de Dieu, est aujourd'hui meilleur Chrétien que notre *Saint Pere le Pape*, ou peu s'en faut. — L'Officier qui étoit un Allemand, n'entendant rien au discours de *Diego*, le fit mener par deux fusiliers chez le *Commandant de la Place*.

Ce *Commandant*, qui étoit un vieux *Papa à demi-sourd*, ne comprenant pas mieux le *François* que l'officier, fit ap-

procher *l'Espagnol* pour entendre ce qu'il disoit. Celui-ci lui cria à l'oreille ce qu'il avoit débité à l'officier. Le commandant, croyant qu'il lui disoit des sottises, tomba sur le harangueur, le régala de quelques coups de canne, & l'envoya en prison.

Une demi-heure après cette scène singulière, le vieux Allemand fit ramener *Diego* devant lui, & l'interrogea derechef; *l'Espagnol* tint le même discours, & ajouta que le Patriarche *Matthieu*, le respectable *Pere Jean* & l'ami *Jérôme* étoient dans la ville.

Le Commandant ayant compris ces derniers mots, nous fit chercher. Lorsqu'on nous eut trouvés & conduits devant lui, il nous demanda qui nous étions, quel étoit notre pays? Le *Compere Matthieu* lui répondit avec gravité que nous étions Philosophes, & que n'étant soumis à aucunes loix ni à aucun gouvernement, nous n'étions point plus d'un pays que d'un autre. Là-dessus on nous envoya au cachot.

Le Commandant ne s'étant jamais trouvé dans le cas d'avoir à faire à des Philosophes, tint un Conseil de guerre pour savoir ce qu'il devoit faire de nous. Il fut conclu que l'on devoit nous exa-

miner à fond ; que si nous étions des Espions , il falloit nous faire pendre ; sinon , que nous recevriens chacun vingt-cinq coups de bâton , & que nous serions chassés de la Ville , pour nous apprendre à respecter les usages établis dans les pays où nous nous trouverions désormais.

Le lendemain de ce Conseil de Guerre , le Commandant nous fit amener devant lui , nous fit reprocher par un Auditeur d'en avoir imposé , à notre arrivée , à l'Officier de garde , d'avoir insulté *Son Excellence* , & nous fit demander nos passe - ports : le *Compere* & moi présentâmes les nôtres , qui furent rejetés comme invalides & surannés ; *Pere Jean* & *Diego* n'ayant rien de mieux à montrer , le Commandant conclut que nous étions dans le cas d'être traités comme Espions.

A ce mot , le *Compere Matthieu* s'écria : Quoi ! l'on traiteroit des gens tels que nous comme Espions , sous prétexte que nous sommes entrés dans cette Ville sans être munis de passe-ports valables ? N'est - il point libre à tout homme , sur-tout à un Philosophe , de parcourir la terre entière , sans être tenu de rendre compte à qui que ce soit

de ses intentions , & de ses démarches ? Par quel droit Monsieur le Commandant s'arroge-t-il le pouvoir d'interdire l'entrée d'un pays à un étranger qui n'est pas muni d'un vain papier , lequel ne rend ni ses vues ni ses intentions meilleures ! Chacun ne porte-t-il pas sur son front le passe-port de la Nature ? Lorsqu'un homme en voit un autre aller , venir , agir , ne doit-il point penser qu'il ne fait qu'user de la liberté naturelle , à laquelle , ni Prince , ni Roi , ni tel autre Usurpateur d'une autorité injuste & barbare , n'a aucun droit de s'opposer ? ô Liberté chérie ! l'esclavage & l'intolérance t'ont bannie de la terre ! — Monsieur le Philosophe , dit l'Auditeur , comme Mr. le Commandant a passé sa jeunesse à être Fifre & ensuite Tambour , il n'a point eu l'occasion d'apprendre ce que c'est que cette liberté naturelle dont vous parlez : depuis ce tems-là il fut occupé à remplir les devoirs des différents grades par lesquels il a passé , & n'a point eu le loisir de s'instruire davantage sur cet article. Mais il est Commandant , & en cette qualité il a ordre de ne laisser entrer aucun étranger en cette Ville sans passe-ports suffisants , ou sans produire quelque

honnête bourgeois qui réponde de sa personne, & qui rende raison des motifs qui l'amènent ici. Ces précautions ont été dictées par la prudence. Nous sommes voisins de la France, & à la veille d'une guerre avec elle; nous ne saurions trop nous précautionner contre les entreprises que cette Puissance pourroit former contre cette Ville, qui est une des clefs du pays: d'ailleurs, cet usage est fondé sur un droit naturel & propre à chaque Nation en particulier, lequel est de prendre chez elle telles mesures qu'il lui plaît pour son bien-être & sa conservation, sans devoir en rendre compte à personne. — Voilà donc les raisons, dit le *Compere*, que vous avez à alléguer pour appuyer vos injustices & vos vexations? ô Nations policées! . . . Hélas! divine liberté! quand est-ce que . . . Le *Compere* alloit continuer; mais le Commandant fit signe à la garde qui nous avoit amenés de nous reconduire au cachot.

Le lendemain nous fûmes présentés derechef devant le vieux Allemand qui nous interrogea chacun en particulier. Le *Compere* lui tint à peu près le même discours que la veille, & l'envoya promener; *Pere Jean* voulut le battre;

*Diego* le traitat d'hérétique, & moi, je dis qu'ils avoient raison tous trois. — Après cet examen nous fûmes renvoyés en prison.

Quelques jours après, l'Auditeur dont j'ai parlé plus haut, vint nous annoncer que l'on n'avoit rien trouvé à notre charge touchant l'*Espionnerie*; mais que comme nous étions des impertinents qui avions menti à l'Officier de garde, qui avions perdu plusieurs fois le respect à *Son Excellence*, qui l'avions insultée, nous étions condamnés à passer une *Roufle* (a) sur la Place - d'armes de la Ville. A cette terrible nouvelle, *Diego* se mit en prieres; le *Compere* pesta de plus belle contre la Persecution & la Tyrannie; *Pere Jean* se fit apporter un baril de biere, & but le reste de la journée & toute la nuit; pour moi, je m'endormis en attendant le régal que l'on destinoit à nos épaules.

Le lendemain matin un détachement de cinquante Grenadiers vint nous pren-

(a) C'est ainsi que les Allemands nomment le châtimement qu'on appelle en France, *passer par les baguettes*.

dre , pour nous mener où l'on nous attendoit. L'Officier qui commandoit cette troupe nous dit en sortant de prison de nous réjouir ; qu'au lieu de 800 hommes que l'on avoit commandés pour l'exécution , il n'y en auroit que 780 ; qu'au lieu de six tours que nous devions passer , nous n'en passerions que cinq ; & que par le calcul qu'il avoit fait , nous ne recevriens chacun que quinze mille six cent coups d'étrivieres , au lieu de dix-neuf mille deux cents que nous aurions reçus , si le Pere Confesseur de *Son Excellence* n'eût intercédé pour nous , & ne l'eût porté à adoucir notre sentence.

Cette épouvantable consolation fit un tel effet sur mon individu , qu'à l'instant les nerfs de ma jambe gauche se retirèrent ; & je suis demeuré boiteux depuis ce tems - là. Comme ceci est un fait constant , je prie en passant Messieurs les Physiciens d'exercer leurs spéculations sur un phénomène aussi singulier.

Au bruit qui s'étoit répandu qu'on alloit vergeter l'omoplate de quatre Philosophes , qui ne reconnoissoient point de Loi , qui n'étoient d'aucun pays ; il s'étoit assemblé un peuple innom-

brable pour assister à l'exécution de quatre hommes, qu'il s'étoit figuré devoir être extraordinaires, & autrement faits que les autres.

C'étoit au milieu de cette multitude que nos gardes nous conduisoient. *Pere Jean* fumant sa pipe marchoit le premier d'un pas grave & assuré, le *Compere* le suivoit en jurant, *Diego* prioit, & moi je pleurois. Nous approchions de l'endroit fatal ; six ou huit maudits Tambours préludoient déjà la marche qu'ils alloient battre pendant le régal dont on se promettoit d'honorer notre Philosophie ; lorsque tout-à-coup *Pere Jean* renversa quatre Grenadiers de sa droite, fendit la presse, le *Compere* & *Diego* le suivirent, j'en fis de même, & en quatre pas nous nous trouvâmes dans une Eglise, vis-à-vis de laquelle nous venions d'arriver (a), & d'où nos gardes n'osèrent nous tirer.

---

(a) Dans le tems que cette aventure arriva, les Eglises, les Couvents, les Cimetieres des Pays-Bas Autrichiens étoient des asylés pour certains criminels. Mais il s'est fait depuis quelque changement à ce sujet.

Lorsque nous fûmes dans ce lieu, *Pere Jean* s'écria : Par la vertu de *Saint Adhelme* ! je savois bien que je me tirerois de cette affaire-ci. Un homme tel que moi ne perd jamais la tête, dans quelque péril qu'il se trouve. Vivent les gens d'esprit, morbleu ! Pour toi, dit-il au *Compere*, tu aurois juré long-tems, avant que tes imprécations nous eussent épargné la millieme partie des coups que nous allons recevoir. Et toi, pieux bavard, dit-il à *Diego*, j'ai bien voulu être ton ami, ton protecteur, je le ferai même toujours, mais c'est sous cette condition, que de ta vie tu ne compromettas la personne de *Pere Jean* avec les Commandants Allemands. — *Diego* reçut cette mercuriale les yeux baissés, fit une profonde inclination, & continua sa priere que l'événement n'avoit point interrompue.

Nous fûmes à peine une heure dans cet ayle, que nous nous vîmes fournis de vivres au moins pour quinze jours. Dans l'après-midi un honnête cordonnier nous rapporta plus de cent quatre-vingt florins d'une quête qu'il avoit faite pour de pauvres l'hi-

lofophes qui étoient en franchise : il nous dit que les Confréries de l'Eglife où nous étions , s'intéreffoient pour nous auprès de *Son Excellence* , & qu'elles efperoient d'obtenir inceffamment notre délivrance. Nous remerciâmes le cordonnier , & il partit.

Vers le foir le Curé de cette Eglife vint nous voir : comme il nous trouva caufant , il nous dit d'un ton brusque , quē nous devrions bien refpecter le lieu où nous étions , & nous fouvenir que Dieu y étoit préfent. — Monsieur le Curé , dit le *Compere* , Dieu n'eft pas plus préfent en ce lieu qu'ailleurs. C'eft un Etre parfait , immense , que rien ne peut contenir que fa propre immenfité ; il ne peut fe divifer , ni s'étendre , ni fe reftreindre dans aucun lieu. — Tu es donc un hérétique ? dit le Curé. — Je ne fuis ni hérétique , ni orthodoxe , répondit le *Compere* : je n'endoffe aucune livrée de parti ; je fuis ce que tout le monde devroit être , je fuis Philofophe. — D'où vient donc l'afyle dont tu jouis , maraud ? — Il vient , repliqua le *Compere* , de l'ignorance & de la méchanceté des hommes. L'établiffement que

*Moïfe*

*Moïse* (a) a fait des asyles pour des personnes entièrement innocentes est une preuve de ce que je viens d'avancer. Si une personne avoit commis un homicide innocemment, devoit-il chercher d'asyle ailleurs qu'aux pieds de la Justice, & d'autre protection que celle des Loix? Mais de tout tems les hommes ont été fots, injustes, méchants, & les Loix tyranniques ou insuffisantes. Ce n'est pas tout: indépendamment de la cause vicieuse qui a produit l'établissement des asyles; ces asyles sont devenus eux-mêmes la source d'une infinité d'abus affreux: les plus grands scélérats y furent à l'abri de toutes poursuites, & exempts de toute peine (b). N'allons point chercher des exemples chez les Payens, arrêtons-nous au Christianisme. Pour le peu que vous ayez lu ailleurs que dans votre Bréviaire, Monsieur le Curé, vous aurez vu que la coutume

(a) Voy. ce que dit là-dessus GROTIUS, *Lib. II. Cap. XXI. §. 5. LE CLERC sur les Nombres XXXV. 6.*

(b) Voy. *l'Hist de l'Acad. des Inscript. &c. tome V. Edit. de la Haye, page 52. & suiv.*

ayant, dès le regne de l'hypocrite *Constantin*, fait regarder les Eglises comme des lieux de refuge, *Théodose* & ses successeurs furent obligés de restreindre ce privilege qu'on avoit étendu à des gens indignes de toute protection. Mais ces loix, ni celles que *Justinien* fit là-dessus long-tems après, ne furent point des barrières assez fortes pour empêcher que vous autres Messieurs les Ecclésiastiques, ne fûsiez servir le progrès d'un abus si énorme au dessein d'établir votre propre domination, & d'attenter sur le droit du Magistrat. Vous aurez encore lu, Monsieur le Curé, que les Conciles ouvrirent l'asyle à toutes sortes de criminels, & le leur assurerent par les foudres de l'excommunication, qu'ils lancèrent contre ceux qui les en oseroient tirer; que nos Souverains Seigneurs & Maitres, les Papes de *Rome*, ne manquerent point de pousser aussi loin qu'ils purent l'immunité de ces lieux, que leur prétendue-sainteté devoit faire regarder comme souillés par une telle protection (a)... Qu'entends-

---

(b) Voy. JACQUES GODEFROI sur le Code Théodosien, Lib. IX. Tit. XLIV. & XLV. tome III.

tu, interrompit le Curé, par ce fatras de rapsodies dont tu m'ennuyes? J'entends, dit le *Compere*, qu'il est étonnant qu'on ait établi des asyles pour recevoir un homme qui, après avoir commis innocemment quelque crime, fuit les poursuites de la Justice, comme celles d'une bête féroce; qu'il est encore étonnant de ce que ces lieux destinés à être le refuge des malheureux, soient devenus celui des plus grands scélérats: j'entends enfin qu'il est surprenant que des Magistrats, assez ignorants ou assez méchants pour confondre l'innocent avec le coupable, soient assez sots, assez foibles, pour respecter le vain asyle d'un lieu qui n'a par lui-même, & qui ne peut recevoir de Dieu ni des hommes, l'im-

---

p. 356. & seqq. BUDDÆUS, *Jurisp. Hist. Specim.* §. 15. & seqq. THOMASIUS, *Not. in LANCELOT. Lib. II. Tit. XX. p. 1038. & seqq.* HERTIUS, *Dissert. de Superiorit. Territor.* §. n.

Ceux qui voudront voir ce qui concerne le Droit d'Asyle, que les Ambassadeurs s'attribuent, pourront consulter THOMASIUS, *Diss. de jure asyli, Legat. Ædibus Compet.* & le *Traité de BYMKERSHOECK du Juge compétent des Ambassadeurs*, Chap. XXI.

pertinent privilege de mettre l'innocence à couvert d'être traitée comme le crime, & le scélérat à l'abri de la punition de ses forfaits. — Je l'avois bien pensé, s'écria le Curé en s'en allant, que tu étois un maudit Hérétique!

Lorsque le Curé fut parti, *Pere Jean* dit au *Compere*: Sais-tu bien, mon Neveu, que tu déraisonnes; & que le galimathias dont tu viens de regaler ce Prêtre, pourroit en certaines occasions nuire à notre Philosophie? — Je le fais aussi bien que vous, mon Oncle, répondit le *Compere*; mais comme je me suis aperçu d'abord que ce Curé n'est qu'un ignorant, je n'y ai point regardé de si près. Je réserve à raisonner en forme lorsque j'aurois affaire à des personnes raisonnables. — Hélas! dit *Diego* en s'adressant au *Compere*, est-il possible que les grands hommes aient aussi leurs moments de foiblesse & d'aveuglement! Vous venez de dire que Dieu n'habite point ici préférablement à d'autres lieux; à la bonne heure, c'est que vous ne l'y voyez pas. Mais les *Saints*! mon cher Maître, les *Saints*! pourriez-vous dire aussi qu'ils ne sont

point ici plutôt que dans d'autres lieux ? Ne voyez vous pas là-haut *S. Laurent* avec son gril , *S. Crépin* avec son tranchet , *Ste. Anne* avec sa quenouille , *Ste. Apolline* avec sa mâchoire , *S. Pierre* avec ses clefs , *S. Paul* avec son sabre , *S. Antoine* avec son cochon , & *S. Martin* qui fait l'aumône au Diable ? Ne voyez-vous point là-bas *S. Corneille* , au cou duquel pend une hardellée d'ex voto , qu'on prendroit pour les breloques d'un opérateur , si l'on ne favoit qu'il y a une terrible différence entre les opérations miraculeuses d'un *Saint* , & les prestiges d'un Charlatan. Ah , mon Maître ! mon cher Maître ! si ce Curé que vous venez d'irriter s'avisoit de nous excommunier tous , que deviendrions - nous ? nous deviendrions abominables aux yeux de Dieu , en horreur aux bons Catholiques & aussi maigres ( a ) que des chats dans la

---

( a ) C'est une croyance assez généralement reçue parmi ceux de la Communion de Rome , que les personnes excommuniées deviennent pâles , maigres , languissantes , étiques , cacochimies , & qu'elles périssent misérablement au bout d'un certain tems.

faison des grenouilles. — Auras-tu bien-tôt fini ? dit *Pere Jean* à l'*Espagnol* : je croyois que cette affaire ci t'auroit rendu plus raisonnable ; mais à ce que je vois, c'est de mal en pis avec toi. — En conséquence de l'ordre de *Pere Jean*, *Diego* se tut.

Lorsque la nuit fut venue nous soupâmes sur les provisions que l'on nous avoit fournies, & nous fûmes nous coucher dans une vieille Chapelle, où les marguilliers nous avoient fait apporter quelques bottes de paille. Le lendemain de grand matin nous apprîmes que notre grace étoit accordée, & que nous pouvions partir. Un Sergent & huit Fusiliers qui nous attendoient à la porte de l'Eglise, nous entourerent à notre sortie, nous conduisirent hors de la Ville, & le Sergent nous signifia en nous lâchant, que M. le Commandant nous défendoit, sous peine de la vie, de remettre le pied dans *Mons*.

Lorsque nous fûmes libres, le *Compere Matthieu* nous dit en soupirant : Je partirois content de cette Ville, si j'avois eu le tems de dire ma pensée à ce Commandant Allemand : j'eusse volontiers passé la moitié de la *Rouff-*

*ſte* qu'on nous deſtinoit , pour avoir pu lui faire une diſſertation en règle ſur le Droit de la Nature , & ſur le prétendu Droit des Gens ; & lui prouver qu'il n'eſt qu'un ſot , qu'un brutal , un vil instrument de la tyrannie du plus fort. Mais il nous fit retirer au moment que j'allois lui débiter tout ce qui me venoit dans l'eſprit là-deſſus. Ah ! mon cher Oncle , ſi nous ſommes dans le cas de trouver ſouvent des animaux ſemblables ſur la route de Ruſſie , il vaut mieux retourner en France. — *Pere Jean* répondit que le malheur qui venoit de nous arriver ne devoit ſon origine qu'à l'imprudencé de *Diego* ; que comme il eſpéroit qu'il ſeroit plus ſage par la ſuite , nous pouvions hardiment continuer notre route , en laiſſant toutefois les Villes Autrichiennes hors de notre chemin. Le *Compere* conſentit à la propoſition de ſon Oncle : mais il témoigna quelque peine de ne point voir *Bruxelles* , *Louvain* & *Anvers* , avant d'arriver en Hollande. *Pere Jean* s'apercevant du chagrin de ſon Neveu , dit qu'il n'y avoit point grande perte en cela : que les Brabançons , en général , ainſi que les Flâmains leurs

voisins, quoique fort honnêtes gens, étoient le peuple le plus sot, le plus vain, le plus superstitieux de toute l'Europe. Que pendant que l'on voyoit s'élever de tems en tems chez les autres Nations, même en Espagne, quelque Génie sublime, soit dans la Littérature, les Arts ou la Philosophie, ces Animaux Belghiques croupissoient encore dans la plus crasse ignorance, dans une léthargie, dans une indolence qui fait honte à l'humanité: que les prétendus Beaux Esprits qui se trouvoient parmi eux n'étoient que de pitoyables bavards, que le plus petit Philosophe crotté, qui court les rues de *Paris*, mettroit à *quia*. Il ajouta que si le hasard venoit à y produire quelque plante qui promît quelque bon fruit, la superstition l'étouffoit aussitôt; que les Prêtres & les Moines y étoient trop nombreux & trop considérés: que l'*Universitas Alma Lovanensis*, au lieu de donner à ses élèves des principes qui pussent élever leur esprit au moins jusqu'au sens commun, étoit une cloaque d'inepties & d'absurdités, un réceptacle de mille subtilités scholastiques & ridicules, où un jeune homme, qui auroit les moins

dres dispositions en y arrivant , se pervertiroit le jugement sans ressource , & deviendrait incapable du moindre raisonnement. Que pour ce qui étoit d'*Anvers* , tout ce qui y respiroit ne méritoit pas d'être vu : que ce qui pouvoit y intéresser un galant homme , étoient les Peintures exquises que l'on y voyoit des *Rubens* , des *Vandick* , des *Jordans* , de ces Peintres admirables qui après avoir illustré leur siècle & leur patrie , ont fait place à un tas de misérables barbouilleurs , à des rapetasseurs de vieilles croûtes , à d'indignes Charlatans qui trompent impudemment le trop crédule étranger ( a )

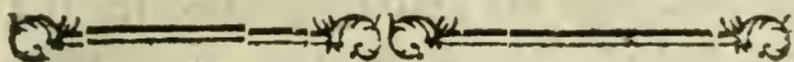
---

( a ) Je n'ai pu comprendre pourquoi *Pere Jean* s'emportoit plutôt contre les Barbouilleurs d'*Anvers* que contre les Barbouilleurs des autres pays. Il est vrai que dans cette ville il y en a quinze contre un ailleurs. Mais est-ce aux Barbouilleurs seuls qu'il faut s'en prendre , s'il y a tant de tromperie dans le commerce de Tableaux ? *Anvers* , ainsi que bien d'autres villes , ne fourmille-t-elle pas d'une quantité d'autres Brocanteurs de Tableaux qui ne sont pas Barbouilleurs ? Comme *Pere Jean* n'étoit point un homme à se laisser trop questionner , je n'osai lui demander la raison de cette préférence.

en lui vendant de mauvaises copies ou  
quelqu'*Enseigne à bierre*, pour des Ta-  
bleaux originaux.... Savez-vous, mon  
cher Oncle, interrompit le *Compere*,  
que ce que vous dites - là touchant la  
vente d'une chose pour une autre, est  
contraire à la bonne Philosophie ? —  
Ma foi, je n'y songeois pas, dit *Pere*.  
*Jean* : or ça, que les *Brabançons*,  
les *Flamands*, les *Anversois* aillent à  
tous les diables : je n'en parle plus.  
Continuons notre route : nous parle-  
rons à notre aise lorsque nous ferons  
arrivés à notre destination.

Nous continuâmes effectivement no-  
tre route, & cela avec tant de dili-  
gence qu'en trois jours & demi nous  
arrivâmes à *Amsterdam*.





## CHAPITRE XIII.

*Rencontre d'un ancien Ami de Pere Jean.  
Repas chez deux Négociants François.*

**E**N entrant dans la Ville d'*Amsterdam*, un homme habillé de brun, portant une petite perruque ronde, accourut sauter au cou de *Pere Jean*, l'embrassa trois ou quatre fois, & lui dit : Est-ce bien toi, mon cher *Pere Jean* ! comment te portes-tu ? & qu'as-tu fait de ma femme ? A ce mot *Pere Jean* s'écria : Par la fressure de notre Saint Pere le Pape ! c'est mon ami *Vitulos* : ma foi, je me porte comme le *Pont-neuf* : pour ta femme, le diable fait où elle est. Le Pere Prieur des *Grands Carmes* de Rome me l'a soufflée, comme je te l'avois excroquée. Que le Ciel en soit béni ; j'ai éprouvé dans cette occasion la vérité du proverbe qui dit : *Que nous serons mesurés de la même mesure dont nous mesurons les autres* : mais j'en suis tout consolé. — Et moi je n'en ai jamais été attristé, dit *Vitulos* : tu m'as défait d'un

fardeau qui me pesoit terriblement sur les bras. Si tu ne m'avois point enlevé cette forcierre à tous les diables, je l'aurois noyée un jour ou l'autre. Vive la communauté en toute chose. Morbleu ! le droit de propriété est un droit inventé par *Belzebuth* pour faire enrager les hommes. La possession d'un bien tourmente, fatigue, ennuie le possesseur, ou tente, ou fait tort à celui qui ne le possède pas. — Oh ! Oh ! dit le Compère, Monsieur est Philosophe, à ce que je vois ? — Oui-dà, répondit *Vitulos*, & de la plus fine espece, même. Ce n'est pas ce dont il est question pour le présent ; où allez-vous loger ? A la *Ville de Lyon*, dit *Pere Jean*. — Fort bien, reprit *Vitulos* ; j'y suis logé aussi : allons, partons. Ce soir je vous mène tous souper dans la meilleure compagnie du monde ; où la liberté, l'enjouement & le plaisir le disputent avec la bonne chere : car je suppose que ces Messieurs qui accompagnent mon ancien Camarade, sont de ses amis. — Vertu de froc ! dit *Pere Jean*, crois-tu que je voyage avec mes ennemis ? Ce joli drôle que tu vois est mon Neveu ; c'est l'arc boutant du bon sens.

& le restaurateur de la Philosophie : voilà son compatriote & *Compere Jérôme* : ce long flandrin efflanqué, avec sa physionomie de brebis, est le Seigneur *Diego Arias - Fernando de la Plata, y Mendocça, y Rioles, y Bajolos*, Gentilhomme Espagnol, qui prie plus Dieu dans un jour, que nous n'avons fait pendant tout le tems que nous avons été *Capucins* : en général, ce sont mes intimes, mes bons amis, mes associés, & qui seront aussi les tiens, lorsque tu le voudras. — *Vitulos* enchanté poussa un cri de joie; & sans regarder s'il étoit au milieu de la rue, il nous félicita & nous embrassa tous, l'un après l'autre. Ce qui fit bien rire les gens, & surtout un boulanger, vis-à-vis de la boutique duquel nous étions.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'auberge, *Vitulos* nous conta qu'il étoit à *Amsterdam*, pour certaines affaires qui concernoient la Philosophie : qu'il avoit des liaisons fort étroites avec *M. Dominus*, qui étoit l'Agent des *Révérends Peres Jésuites* dans ce pays-là : que quant aux personnes chez lesquelles il vouloit nous mener souper, c'étoient deux Négociants François, demeurant ensemble, ayant chacun une

très - jolie femme , chez lesquels il s'étoit introduit sous le manteau de la *Franc-Maçonnerie* , & chez qui il avoit la liberté de mener deux , trois , ou quatre amis , toutes les fois qu'il y étoit invité.

L'heure du souper étant venue , *Vitulos* nous mena chez ces Messieurs , qui nous reçurent le plus affectueusement du monde , ainsi que Mmes. leurs Epouses : trois autres conviés qui se trouvoient - là , nous firent aussi beaucoup de politesse. Bref , l'on servit ; & depuis long - tems je n'ai vu une table si délicatement fournie , ni de repas où regnât plus de gaieté , où il se dit plus de bons mots , plus de faillies , enfin où l'esprit & l'enjouement se trouverent si parfaitement unis.

Lorsque le dessert fut servi , l'un de nos hôtes nous dit : Messieurs , je vous prie de nous excuser si vous n'avez point fait meilleure chere. Cependant je remercie le ciel de ce qu'il ne nous a point fait naître trois mille ans plutôt ; car , si l'on en croit le bon homme *Homere* , le meilleur cuisinier de ce tems - là n'étoit point capable de faire une fausse - robert. Tout ce que nous eussions pu vous donner alors

eût été un taureau bouilli, ainsi que fit *Ajax* à *Agamemnon*; ou deux cochons rôtis, comme fit *Eumée* lorsqu'il régala *Ulysse*. — Monsieur a bien des bontés, dit *Diego*: je prie Saint-Barth... Monsieur a bien des bontés, assurément, interrompit *Pere Jean*; mais si nous en voulons croire le bon homme *Homere*, il nous en contera bien d'autres. Où diable auroit-il appris ce qui se servoit sur la table des grands? lui qui étoit un Poète, & par conséquent si gueux qu'il n'a peut-être jamais mangé que des oignons, des fèves & des pistaches? — Fort bien, mon Confrere, dit *Vitulos*, ayez meilleure opinion de Messieurs les Poètes; s'il peuvent ignorer par état ce qui se sert sur la table des grands, ils ont le privilege de le savoir par *inspiration*; l'enthousiasme dont ils sont possédés quelquefois, les élève au rang de ces intelligences célestes, qui connoissent mille choses sans le secours des sens; & dont les lumieres étendues ont quelque chose de divin. *Homere*, par exemple, a parcouru toute la Méditerranée, & je ne sache point qu'il ait jamais vu de tempête: voici tou-

tefois de quelle façon il en décrit une, au *XXe Livre* de son *Iliade*.

Comme la Compagnie n'entend point le *Grec*, je me servirai de la traduction de ce passage.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :  
*Pluton* sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :  
 Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour  
 D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,  
 Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée  
 Ne fasse voir du *Stix* la rive désolée,  
 Ne découvre aux vivants cet Empire odieux,  
 Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Si du *Gué Trouin* vivoit encore,  
 je lui défierois de peindre du moindre  
 de ces traits les orages qu'il a essuyés  
 dans le cours de ses expéditions ( *a* ).

---

( *a* ) Et moi je défierois *Homere* & son prô-  
 neur *Viuulos* de décrire, soit par *inspiration* ou  
 autrement, non pas une Tempête, mais cer-  
 tains petits morceaux de chair qui nous pendent  
 sous le nez, aussi admirablement que *Lazarelli*.  
 les a dépeints dans le Sonnet suivant.

Gran sostegni del mondo, almi Coglione,  
 Del Celeste Fattore opre ingegnose!  
 Da caricare i piccioli Cannoni,  
 Ond armaio yà l'huom, Palle focose.

Toutefois, mon cher camarade, les vers que je viens de réciter ne sont qu'un foible échantillon du passage original.

Mais ne reculons point jusqu'à *Homere*; n'allons point si loin, de crainte de nous fatiguer. Ne voyons-nous pas parmi les poètes de nos jours, (*qui, par parenthèse, ne sont que des Poète-*

---

Robusti, ancorche teneri, Palloni,  
 Con cui giuocan trà lor Mariti, e Spose:  
 Del corpo human spermatici Embrione,  
 Dé Venerei, piacer Fonti amorose,  
 Magazzeni vitali, ove Natura  
 L'human seme riposto, a i figli suoi  
 D'assicurar la succession procura:  
 Ma la gloria maggior, che tutti oscura  
 Gl'incliti pregi vostri, è l'esser voi  
 Del mio Don Ciccio Archetipo, e figura.  
*Cicceid. Sonn. 185.*

*Homere* dans la description qu'il fait de la mer en furie n'a eu besoin, comme le dit fort bien *Vuulos*, que d'inspiration, ou plutôt de son imagination vive & impétueuse. Mais le Poète Italien réunit ici l'imagination la plus brillante à ce que l'esprit a de plus profond, de plus exact, de plus poétique, de plus fin & de plus élégant. Ceci soit dit sans faire tort à ce que *Vuulos* entend prouver à *Pere Jean*. Mais je veux faire voir en passant que l'imagination est un foible avantage pour un Poète sans l'esprit ou le sentiment.

*Nota du R. P. Gardien des Capucins de Neaufle.*

reaux en comparaison des Anciens, ) ne voyons-nous point, dis-je, parmi nos Poètes, les uns perchés au coin d'un mauvais grenier, décrire en vers pompeux l'ordonnance, la régularité, la magnificence, la majesté d'un Palais qu'ils n'ont jamais vu ? la distribution, la proportion, le goût, la richesse des appartements, où ils ne sont jamais entrés ? la perspective rian- te, les chefs-d'œuvre de marbre, de jaspe, de bronze ; les bosquets, les terrasses, les canaux, les fontaines, &c. qui embellissent des jardins, dont ils n'ont jamais approchés ? N'en voyons-nous pas d'autres tapis dans leur galetas, & plus poltrons que le *Sofie* d'*Amphitrion*, tracer d'un crayon terrible l'ébranlement de deux Armées prêtes à se charger, la violence de leur choc, le bruit des armes, le hennissement des chevaux, les cris des combattants joints au tonnerre du canon & de la mousqueterie ; l'assemblage épouvantable de fumée, de poussière & de feu ; le spectacle horrible des mourants, des corps & des membres palpitants ; en un mot l'acharnement des vainqueurs, la rage, le désespoir des vaincus, toutes les horreurs du

carnage , & la fuite d'un combat dont l'effroyable tableau tracé par des vers dignes d'un tel sujet , fait autant d'effet sur notre ame émue que si nous étions les spectateurs de l'action même. D'autres couchés sur un grabat , plus transis qu'amoureux , nous peignent d'un pinceau léger , mais plein de feu , les tendres discours , les baisers amoureux , les plaisirs vifs & doux , les ravissements délicieux de deux jeunes Amants , à qui le hasard vient d'accorder pour la première fois une nuit tranquille , une nuit favorable à leurs desir & à leurs amours. En voilà assez , je crois , pour prouver à l'univers entier qu'en vertu du privilege de la Poésie , l'Auteur de l'*Iliade* pouvoit savoir par une espece d'inspiration ce qui devoit avoir été servi sur la table d'*Eumée* & d'*Ajax* , quoiqu'il vécût plus de trois cents ans après ces Héros. — L'ami , dit *Pere Jean* , tu ferois bien de boire un coup , car tu vas t'enrouer. Après quoi , tu me diras si dans ces tems-là la Nature n'avoit point aussi abondamment pourvu qu'aujourd'hui les champs , les rivieres & les bois , de tous les animaux , de toutes les productions de la terre , dont nous

favons si bien garnir nos tables ?

*Vitulos*, au lieu de boire un coup, en but deux, & continua ainsi :

La Nature a été de tout tems aussi abondante, aussi variée en ses productions, qu'elle l'est aujourd'hui. Il y a eu de tout tems des gens riches, & même des gourmands, puisqu'*Esaiï* vendit son patrimoine pour un plat de lentilles : indépendamment des gens riches & des gourmands, il y eut aussi des cuisiniers. Mais ces cuisiniers étoient tout au plus des marmitons, en comparaison des cuisiniers François d'aujourd'hui, sur-tout de ceux des Ecclésiastiques & des Maltôtiers ; race de gens, qui ne vivent que du malheur d'autrui, ainsi que les Médecins, les Apoticaire, les Avocats, les Procureurs, & tant d'autres, qui ont la conscience aux talons, & les ongles crochus comme les éperviers.

La cuisine des Anciens n'approcha donc jamais de la nôtre. Pour le prouver, je commence par *Abraham*, qui n'étoit certainement point pauvre, puisqu'avec son monde seul il battit le Roi *Chordorlahomor* & ses trois Confreres, qui avoient eu l'audace de s'emparer des biens & de la personne de *Loth*.

son neveu ; or ce Patriarche ne donna pour tout régal aux trois Anges , qui vinrent lui rendre visite dans la vallée de *Mambré* , qu'un veau grillé , cinquante six livres de pain cuit sous la cendre , & quelques pintes de *Botter-Melk*. De tels hôtes méritoient certainement bien un régal plus honnête & plus délicat ; mais *Abraham* , tout hospitalier , tout généreux qu'il étoit , ne put faire l'impossible ( a ).

Les *Egyptiens* n'étoient vraisemblablement point gueux , puisqu'un de leurs Rois fit délivrer pour près de quatre millions de florins d'ails , d'oignons & de poireaux aux ouvriers qui bâtirent la grande Pyramide , que l'on voit encore aujourd'hui à quelques lieues du *Grand Caire* : à en juger par une dépense si extraordinaire pour un sujet si peu important en soi , je répète donc que les *Egyptiens* devoient être des gens à leur aise , mais qui faisoient

( a ) Les Israélites , postérieurs à ce Patriarche , ne furent point meilleurs cuisiniers que lui. L'on ne voit dans leurs repas ni sausses , ni ragoûts. Leurs plus grandes délices étoient le lait & le miel.

très-mauvaise chère. Ils avoient fait des Dieux de plusieurs animaux mangeables, ainsi que des légumes les plus nécessaires à la marmite (a). D'où il résulte encore une grande diminution sur la vérité, sur la multiplicité des mets. Car les animaux & les plantes qui avoient le bonheur d'être inscrits dans le Catalogue de ces Dieux, étoient sacrés, & l'on n'y pouvoit toucher. Il s'est même vu des occasions, au rapport d'Hérodote & de Diodore, où la disette fut si grande que les *Egyptiens* se mangerent les uns les autres, plutôt que de mettre une de leurs Divinités au pot.

(a) *Quis nescit — qualia demens  
 Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat  
 Pars hæc: illa pavet saturam serpentibus Ibin.  
 Effigies sacri nitet aurea Cercopithecæ,  
 Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,  
 Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.  
 Illic cæruleos, hic piscem fluminis, illic  
 Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam;  
 Porrum & capre nefas violare, aut frangere  
 morsu.*

*O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis  
 Numina! lanatis animalibus abstinet omnis  
 Mensa, Nefas illic fatum jugulare capellæ.  
 JUV. S. XV.*

De forte que dans ce pays-là il valoit mieux être un Bœuf qu'un Homme.

Pour les animaux dont les *Egyptiens* pouvoient manger , ils en rejetoient la tête : autant de diminué encore. Le cochon étoit réputé immonde. De là point de hure pour eux , point de jambons , point d'oreilles ; de là , ni langues fourrées , ni boudins , ni fauciffes , ni andouilles , ni cervelas ; point de pieds de cochons à la sainte - ménéhould , point de carré au petit lard , point d'échinées en côtelettes , point de poulets piqués , bardés , lardés ; point de mets , enfin , soit rôtis , soit à la braise , soit en ragoût , où le lard entre aujourd'hui pour le tiers de l'assaisonnement.

Après avoir parlé du patriarche *Abraham* & des *Egyptiens* , je viens aux *Assyriens*. Ces peuples passoient leur vie dans la sensualité & les délices de leurs ferrails. Pour peu qu'on ait lu , on se ressouviendra des galanteries de *Sémiramis* , de la mollesse de *Ninias* & de ses descendants. Leurs bâtimens étoient de la dernière magnificence ; le faste , le luxe les environnoient de toutes parts : pour leurs repas , il y régnoit plus de profusion & de confusion dans le ser-

vice, plus d'emportement & de dissolution parmi les conviés, que de délicatesse & de civilité : témoin ce qu'en rapportent plusieurs Auteurs, & nommément le prophète *Daniel*, lorsqu'il parle du festin que *Balthazar* donna à toute sa Cour.

Quant aux *Medes*, l'on voit dans la *Cyropédie de Xénophon*, que leur table ressembloit assez à celle des *Babyloniens*.

Pour les *Grecs*, il est prouvé que dans les siècles héroïques, ils n'avoient ni cuillers, ni fourchettes, ni nappes, ni serviettes : ils mangeoient avec les doigts, comme le bon *Pere Adam*, & s'effuyoient à leur barbe comme *Mathusalem*. Il n'étoit point question dans ce tems-là de gibier, de volaille ni d'œufs. L'on n'en voit pas même paroître sur la table des amants de *Pénélope*, qui étoient bien les plus friands coquins du tems. Il en est de même des fruits & des légumes. Quant aux poissons, ils les méprisoient tellement que dans l'*Odyssée*, *Ménélas* s'excuse d'en avoir mangé sur ce qu'il étoit réduit à la dernière nécessité. Aujourd'hui l'on fait gloire d'avoir sur sa table un bon Esturgeon.

De tous les Grecs postérieurs à ces tems héroïques, il n'y eut que les Athéniens qui débarbouillèrent un peu l'art de faire la cuisine. Tout ce qu'on nous conte de leurs festins, consistoit toutefois plus dans l'appareil du service, que dans le choix & la délicatesse des mets. Si quelque chose pouvoit faire désirer à un galant homme de se trouver à leurs repas, c'étoit les conversations enjouées & savantes qui occupoient les convives. Mais par malheur il ne s'y trouvoit point de femmes. Eh! peut-on trouver un repas agréable, s'écria tout-à-coup Vitulos, où ce sexe enchanteur ne préside pas? Convenez, mon cher Pere Jean, que quelque délicatement composé que soit un plat, il n'est rien en comparaison de ce qu'il devient, lorsque ce qu'il contient est servi par une main telle que celle de l'une ou de l'autre de nos deux charmantes hôteses. Que de graces! que de charmes! dans la dissection, le choix, l'arrangement des morceaux, & la maniere de les présenter! O main blanche! main mignone & dodue! continua-t-il en se jettant sur celle de la Dame qui étoit à côté de lui, que

votre vue est séduisante ! lorsque ce qu'elle daigne nous servir est accompagné d'un doux regard, d'un sourire aimable, de ces mots obligeants, de ces graces enchanteresses, qui font la fausse de toutes les fausses, l'élixir & la quintessence des ragoûts les plus exquis que l'art des cuisiniers ait inventés depuis le déluge jusqu'à nos jours. Oui, charmante Hôtesse, c'est de vous que l'on pourroit dire :

Le grazie, l'accoglienze, i risi è quanti  
 Modi son di vaghezza, & leggiadria,  
 Il suave parlar, gl'alti sembianti,  
 Le beltate, il valor, la cortesia,  
 Il senno, e li costumi honesti è santi,  
 E tutto quel che di laudato sia  
 Con quanto di valor piovano i dei  
 S'accoglie è fà sol'una lode in lei.

Et vous, dit-il en s'adressant à l'autre Dame, n'est-ce point de votre divine personne qu'*Ottavio Rinuccini* parloit autrefois lorsqu'il disoit :

L'oro del crin, la maestà del viso ;  
 La porpora de' labbri, il sol degli occhi ;  
 De la fronte le rose, e'l bel narciso ;

L'arco del ciglio , che faete scocchi ;  
La voce , e'l gesto , e'l portamento , e'l riso ;  
El guardo , che ferisce ovunque tocchi ,  
La grazia sua , la sua vertu divina ,  
Fan dell' anime altrui dolce rapina.

Or ça , dit *Pere Jean* , auràs - tu bientôt fini ? je crois fort que ces Dames s'amusent plus des douceurs que tu leur dérites , que de tes rapsodies sur la cuisine des anciens ; mais fais-tu bien que voici leurs maris qui pourroient fort bien ne point prendre toutes ces gentilleses sur le même ton ? — Nos hôtes ayant dit à *Pere Jean* qu'ils connoissoient le pèlerin depuis long-tems , qu'ils ne s'effarouchoient point de tout ce qu'il pouvoit conter à leurs femmes ; & ces Dames ayant témoigné que cela leur feroit plaisir de l'entendre continuer à raisonner sur les Anciens , *Vitulos* reprit son premier sujet , & dit :

Puisque ces Dames veulent bien me permettre de continuer , je passe à la cuisine des *Lacédémoniens*. Cette nation mangeoit en public : les tables étoient distribuées par quinze personnes , auxquelles on donnoit tous les deux jours

un boisseau de farine , huit mesures de vin , cinq livres de fromage , deux livres & demie de figues , & quelque peu de monnoie pour l'apprêt & l'affaisonnement. Ce ne fera certainement pas encore ces gens-là qui donneront gain de cause à ceux qui voudront soutenir que la cuisine des anciens l'emportoit sur la nôtre. Des *Lacédémoniens* , je retourne aux *Athéniens* , pour vous dire qu'après ceux-ci les *Romains* sont venus qui renchérèrent de quelque chose sur la cuisine des premiers ; mais encore n'étoit-ce rien que la cuisine des *Romains* en comparaison de la nôtre.

Savez-vous bien , Monsieur *Vitulos* , dit le *Compere Matthieu* , que vous pourriez-bien vous tromper dans votre calcul , & que l'on ne doit point tout-à-fait juger de la façon de manger d'une Nation par quelques traits que l'on en rapporte ? Non plus que l'on ne devra juger un jour de la table des Rois de *Suede* du dix-sept & du dix-huitieme siecle par celle de *Charles XII* ?

Je fais cela aussi bien que vous , Monsieur le Philosophe , répondit *Vitulos*. Il y a trente ans que j'ai lu dans *Lam-*

*prides*, dans *Ammien Marcellin* & autres, que des Empereurs Romains, tels qu'un *Trajan*, un *Adrien*, un *Alexandre Sévere*, un *Julien*, se contentoient souvent à leurs repas, lorsqu'ils étoient à l'Armée, d'un plat de pois ou de bouillie, & je n'ai point jugé pour cela que l'on ne mangeât alors que des pois & de la bouillie; non plus que je n'ai jugé de la bonne chere des *Italiens* du seizieme siecle, par le Pape *Adrien VI*, qui ne mangeoit que du *Stokvis*.

De tout cela, enfin, je reviens à dire qu'il y a trois mille ans, ainsi qu'au-paravant, l'on se contentoit de grosses pieces, & de bon appétit pour fausse (a). Mais pour gagner ce bon appétit l'on travailloit, & aujourd'hui tous ceux qui mangent splendidement ne travaillent pas. Je sens que l'on va me demander si les anciens riches travailloient? Je répondrai qu'oui: & cela depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette. *Rebecca* alloit fort loin chercher de l'eau

(a) Le cochon rôti dont *Vitulos* a parlé ci-devant, étoit un cochon de cinq ans, & le régal de cinq personnes, HOMER. *Odyss.*

dans une cruche qu'elle portoit sur ses épaules; & cette *Rebecca* étoit la belle fille de cet *Abraham* dont j'ai parlé tantôt, & qui étoit un *Maitre-Gars*, comme disent les Normands. Les enfants du Roi *Priam* tirèrent eux-mêmes de la remise le char qui devoit porter ce Prince au camp des *Grecs*, y attelerent les mulets & les chevaux, & chargerent dessus le coffre qui contenoit la rançon d'*Hector*. L'on voit encore les fils d'*Alcinoüs*, Roi des *Phéniciens*, dételier les mulets du char de la Princesse *Nausicaa*, leur sœur; & celle-ci partir de là avec ses femmes pour aller laver ses robes à la riviere. A ces trois exemples j'en pourrois joindre trois cents autres (a); mais j'espere que ce

---

(a) Tels que celui de *Saül* qui reçut la nouvelle du péril où étoit la ville de *Jabes en Gad*, lorsqu'il étoit occupé à conduire une couple de Bœufs. *Reg. XIV. 5.*

Celui de *Jacob*, qui fut de *Bethsabée* à *Haran*, (distance de plus de 200 lieues) seul à pied, un bâton à la main, qui couchoit où la nuit le surprenoit, & mettoit une pierre sous sa tête pour lui servir d'oreiller. *Gen. XXXII. 11.*

Celui d'*Eumée* qu'*Ulysse* trouva faisant des

que je viens de dire suffira pour cette fois.

Bois un coup , Robin - mignon , dit *Pere Jean* : tu as de l'esprit comme un forcier , aujourd'hui. Où diable as - tu pêché la litanie que tu viens de nous débiter ? Si tu étois demeuré Capucin , tu serois aujourd'hui Général de l'Ordre.

Il me semble , dit une des Dames , que *Monsieur Vitulos* a dit tantôt que les poètes d'aujourd'hui n'étoient que des *Poëtereaux* en comparaison des Anciens. J'ai toutes les peines du monde à croire cela ; je voudrois bien entendre le *Grec* pour en juger.

Madame , dit *Vitulos* , il ne faut point entendre le *Grec* pour cela , il ne faut que comparer quelques traductions des pieces qu'ils nous ont laissées , avec ce que nos Poètes ont fait de meilleur , & vous verrez la différence. Sans parler du fameux Epithalame qui fait partie des livres saints ; sans parler de quan-

souliers , & qui avoit bâti lui-même les étables pour les troupeaux qu'il nourrissoit. *Odyss.* 14.

Celui de *Gédéon* , de *Ruth* , d'*Elisée* , d'*Ulyssé* , &c. &c. &c.

tité d'autres morceaux qui valent cent fois mieux; qui approche aujourd'hui du *Divin Anacréon* dans la manière de peindre l'amour tel qu'il est, c'est-à-dire, tel que nous ne le connoissons guere? Les ouvrages de ce Poëte charmant ne sont que des graces, ne sont que des fleurs. Quelle aisance! qu'elle délicatesse! quel naturel! dans la Poésie de la tendre *Sapho*! écoutons-la exprimer la violence de son amour, dans la foible traduction d'un passage des précieux restes que nous avons d'elle.

Heureux! qui près de toi, & pour toi seul sou-  
pire!

Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,  
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire:  
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?  
Je sens de veine en veine une subtile flâme  
Courir par tout mon corps, siôt que je te vois;  
Et dans les doux transports, où s'égare mon  
ame,

Je ne saurois trouver de langue ni de voix.  
Un nuage confus se répand sur ma vue,  
Je ne sens plus; je tombe en de douces langueurs,  
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,

Un frisson me saisit... je tremble... je me meurs ;  
 Mais quand on n'a plus rien , il faut tout entre-  
 prendre , &c. ( a ).

Quel ordre ! quel admirable m'élan-  
 ge de circonstances & d'incidents ! quel-  
 le harmonie ! quel tableau ! Où est l'A-  
 mante de nos jours qui sente & s'expri-  
 me ainsi ? Je dis plus , qui puisse com-  
 prendre tout le vrai , toute la délicatesse  
 de ce que vous venez d'entendre. Ah ,  
 Madame ! il faut avoir le cœur de *Sapho*  
 pour apprécier tout le mérite de cha-  
 que mot de ce chef-d'œuvre tel qu'il est  
 dans l'original. J'y renvoie les curieux :  
 ils le liront , ils le trouveront peut-

( a ) L'original de cette traduction est une  
 des plus belles Odes de *Sapho* que *Longin* nous  
 a conservée. Mais comme cette Ode a passé par  
 les mains de plusieurs Copistes & de différents  
 Critiques , elle a beaucoup souffert des uns &  
 des autres. Le Roi de France en possède un  
 manuscrit très - ancien , écrit sans distinction de  
 vers , sans ponctuation , sans orthographe. L'on  
 eût mieux fait de nous la donner telle qu'elle  
 est dans ce manuscrit , qu'avec tous ces retran-  
 chements , additions , transpositions , change-  
 ments , qu'*Isaac Vossius* & autres y ont faits.

être froid & insipide. Ne vous en étonnez pas, Madame : il faut de grands mots aujourd'hui pour exprimer de petites choses : mais de grands mots font ouvrir de grandes oreilles, & c'est assez dans le tems où nous sommes. — Monsieur *Vitulos*, dirent ces Dames en riant, il se fait tard ; vous nous permettrez, ainsi que toute la Compagnie, de nous retirer. D'ailleurs, votre acharnement contre nos pauvres Poètes modernes, pourroit nous dégoûter de lire leurs ouvrages ; & ce seroit un plaisir de moins pour nous. Bon soir.

Lorsque ces Dames furent parties, *Vitulos* continua, & nous dit : Le cœur des anciens étoit tellement fait pour sentir, qu'ils exprimoient tout le feu dont leur ame sensible & voluptueuse étoit capable, jusques dans les passions les plus injurieuses à la Nature & au beau sexe. Si nous ouvrons *Diogene Laërce*, nous y voyons de quelle façon le divin *Platon* s'exprime sur ce sujet dans le fameux distique qu'il a fait sur son cher *Agaton*.

Tout le monde fait, qu'à l'instar de ce Philosophe, & d'autres Anciens, qui

lui ressembloient , certaine Nation de delà les *Monts* se pique quelquefois de s'égayer à ce jeu , & de rimer sur ce sujet. Mais quelle différence entrè leurs poëties , & ce que les Anciens nous ont laissé dans ce genre ! On peut voir comme *Jean de la Casa*, Archevêque de *Benevent*, & grand Pédéraïte , s'il en fut un , s'explique sur cet article dans son *Capitolo del forno*. Quelles grossièretés ! en comparaison de l'élégante & délicate polissonnerie du Philosophe Grec. Cet Archevêque étoit toutefois un des plus polis Ecrivains de son tems , un des plus fameux Poëtes du siecle du *Dante*, du *Tasse*, de l'*Arioste* & du *Guarini* : il étoit l'Emule du *Berni*, du *Varchi*, du *Mauro*, du *Bino*, du *Molsa*, du *Dolce*, ainsi que du *Firenzuola*, du *Pulci*, du *Caro*, du *Franco*, du *Cardinal Bembo*, & de l'*Aretin* même (a) ; & tel enfin que l'Europe n'en a point de pareil aujourd'hui en fait de polissonnerie, si vous.

---

(a) Tous Poëtes plus ou moins libres & polissons dans certains endroits de leurs ouvrages.

en exceptez *Piron*. Mais aussi, qu'est-ce que ce *Piron* ? J'ai vu des Grenadiers dans leurs corps de garde rougir en entendant lire certains de ses ouvrages.

J'aurois mille choses à rapporter là-dessus, Messieurs, si trois raisons ne m'obligeoient à finir ; 1<sup>o</sup>. Ce que je viens de dire n'étant qu'une simple réfutation de ce que mon Confrere *Pere Jean* avoit avancé sur l'ignorance d'*Homere* touchant la cuisine des Anciens, & une légère preuve que les Anciens étoient meilleurs Poètes que nous (a), mon discours deviendrait,

---

(a) Si j'eusse osé interrompre Mr. *Vinles*, je lui aurois dit que ce qu'il avançoit étoit vrai en partie, mais que les Anciens n'ont jamais approché de nos meilleurs Poètes Dramatiques, encore moins du célèbre *la Fontaine*, dont les Fables sont autant au-dessus de ce que les Anciens ont fait de mieux en ce genre, que *la Henriade* de *Voltaire* est au-dessus de *la Pucelle* de *Chapelain*. Il paroît que *Vinlos* savoit cela aussi bien que moi : car il puise les exemples qu'il cite ici dans quelques piéces, où il y a plus de sentiment que d'esprit, & laisse-là celles où il faut l'un & l'autre. J'ignore enfin pourquoi en élevant généralement tous les Poètes Anciens jusqu'aux nuës, il ne parle d'aucun Poete Latin.

si je m'étendois davantage , une dissertation sérieuse & en forme , ou plutôt une plate & ennuyeuse rapsodie , une compilation indigeste , qui vous fatigueroit sans vous instruire : car , soit dit en passant , je ne suis ni érudit ni savant. 2°. Il est indécent à tout honnête homme de trop gloser sur le dernier article que je viens de toucher en parlant des amours de *Platon* , du goût particulier de l'Archevêque de *La Casa* & de leurs semblables ; & ridicule à moi de trop m'étendre sur les amours plus honnêtes d'*Anacréon* & de *Sapho* , puisqu'il y a plus de deux ans que je ne me suis apperçu si je vis ou si je végete.

Enfin , il est tems que je me taise , & il est juste que chacun ait son tour à parler.

Ma foi , dit *Pere Jean* , voilà ce que tu as dit de plus raisonnable depuis une heure que tu brailles & que tu nous étourdis , J'avois cru dans le commencement que ce n'auroit été que pour quelques minutes ; mais lorsque tu entreprends une fois de prouver quelque chose , tu entasses fait sur fait , preuve sur preuve , sottise sur sottise ; tu parles *Grec* , *Latin* , *Italien* , *Alle-*

mand, Espagnol, Hébreu, Chinois, Arabe, & tu ne songes point que tu affomes ceux qui t'écoutent. Ça, buvons à la santé de nos hôtes, qui nous ont si bien régales.

Lorsque cette santé fut buë, *Pere Jean* dit au *Compere*; & toi, mon Neveu, tu ne dis rien; tu es là comme un hébété: régales-nous donc d'un plat de ta Philosophie. L'un des conviés, qui étoit un Hollandois, ayant entendu parler de Philosophie, demanda au *Compere* s'il n'étoit rien autre que Philosophe, & si par hasard il n'étoit point aussi *Cocceien*, ou *Voëtien* (a)? Je ne suis ni l'un ni l'autre,

---

(a) Ces mots désignent les Sectateurs de deux fameux Théologiens Protestants, dont l'un se nommoit *Cocceius* & l'autre *Voëtius*. Le premier fut professeur d'Hébreu à Brême sa patrie; puis à Franeker, & finit par enseigner la Théologie à Leyde où il mourut en 1669. On a de lui de longs, longs, longs Commentaires sur la Bible, & d'autres Ouvrages, imprimés en 10 vol. in-folio, qui ont fait autant de bruit en Hollande, que s'ils en eussent valu la peine. Sa maniere singuliere d'interpréter l'Écriture lui attira plusieurs adversaires dont les principaux furent *Voëtius*, & les *Voëtiens*.

répondit le *Compere*. Je m'embarraffe fort peu de ces impertinentes opinions, qui divisent les Savants; & qui répandent leur ridicule jusques dans vos Ecoles. Je suis un Philosophe, qui par mes profondes réflexions sur la nature des choses, me suis élevé autant au-dessus des préjugés des autres hommes, que le soleil est au-dessus des étoiles par sa clarté. J'ai étendu mes regards sur tous les objets dont je suis envi-

---

Ce *Voënius* étoit de *Heusden*; il assista au Synode de *Dordrecht* & fut professeur en Théologie & en Langues Orientales, à *Utrecht*, où il étoit aussi Ministre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il dit des injures si atroces à ses ennemis, & fait paroître une passion & une fureur si extraordinaires, qu'on le prendroit pour un *Energumene*, si l'on ne savoit que c'est un Théologien qui dispute contre un autre. Cet esprit brouillon & opiniâtre ayant été fait Recteur de l'Université d'*Utrecht*, qui étoit *Cartésienne*, y fit défendre la Philosophie de *Descartes*, & fit paroître tant d'emportement contre ce grand homme, que s'il eût eu autant de crédit en Hollande que *Calvin*, en avoit à *Geneve* lorsqu'il fit brûler *Servet* en faisant la grimace d'intercéder pour lui, il lui auroit fait subir le même sort, & pis encore, s'il eût été possible.

ronné (a) ; j'ai pénétré dans les replis les plus cachés de l'esprit & du cœur de l'homme ; & j'ai vu que l'univers entier étoit plongé dans l'illusion, l'erreur, la malice & le mensonge.

---

(a) Quoique je ne sois qu'un sot, il me semble que *Charron* insinue dans le *Liv. II. ch. II. de la Sagesse*, qu'il a entrevu les découvertes que le *Compere Mathieu* a faites en Philosophie. Ce *Charron* étoit un Pyrrhonien fiéffé : & du Pyrrhonisme à la saine Philosophie il n'y a qu'un pas ; & lorsqu'il n'y a qu'un pas d'une chose à l'autre, l'on n'a ordinairement point besoin de lunettes pour voir de l'une à l'autre. Ayant établi au commencement du Chapitre susdit qu'il faut recevoir avec toute humilité & soumission les vérités que la Sagesse éternelle a révélées, se conformer aux usages, aux coutumes, se soumettre aux loix, &c. en un mot s'accommoder extérieurement à tout, *parce qu'il en faut rendre compte à autrui*, mais que les pensées, opinions ; jugements sont nôtres & libres : voici comme il propose les fondemens de son système d'Indifférence & de Scepticisme.

Or le vrai moyen d'obtenir & se maintenir en ceste belle liberté de jugement, & qui sera encore une autre belle leçon & disposition à la sagesse, c'est d'avoir un esprit universel, jettant sa vue & considération sur tout l'univers, & non l'asseoir en certain lieu, loi, coutume, & maniere de vie (avec la modification sus-

J'ai consulté l'histoire générale de toutes les Nations policées, & je n'y ai vu qu'un mélange bizarre de grandeur & de misère, d'orgueil & de bassesse, de prospérité & d'infortune, de cou-

---

dicte, tant au croire, qu'au faire) être citoyen du monde, comme Socrate, & non d'une ville, embrassant par affection tout le genre humain. C'est sottise & foiblesse que de penser que l'on doit croire & vivre par-tout, comme en son village, en son pays, & que les accidens qui adviennent ici, touchent & sont communs au reste du monde. Le sot, si l'on récite y avoir autres créances, coutumes, loix, routes contraires à celles qu'il voit tenir & usiter; il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il mes croit tels recits, tant il a l'ame asservie aux siennes municipales, qu'il estime estre les seules vraies, naturelles, universelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goût & usage, & semble que nous n'avons autre touche de la vérité & de la raison, que l'exemple & l'idée des opinions & usances du pays où nous sommes. Or il se faut affranchir de ceste brutalité, & se faut présenter comme en un tableau ceste grande image de notre mere nature, en son entiere majesté, remarquer là-dedans un royaume, un empire, & peut-être ce monde (car c'est une grande & authentique opinion, qu'il y en a plusieurs) comme le trait d'une pointe très-délicate, & y lire

rage & de lâcheté; je n'y ai vu qu'un assemblage monstrueux d'opinions qui se heurtent, d'intérêts qui se croisent, de préjugés, de haines, de trahisons, de vexations, de tyrannies, de cruau-

---

une si générale & constante variété en toutes choses tant d'humeurs, de jugements, créances, coutumes, loix; tant de remuements d'états, changements de fortune, tant de victoires & conquêtes ensévelies, tant de pompes, cours, grandeurs évanouies: par-là l'on apprend à se connoître, n'admirer rien, ne trouver rien nouveau ni étrange, s'affermir & résoudre par-tout.

Pour acquérir & obtenir cet esprit universel, galant, libre, & ouvert (car il est rare & difficile, & tous n'en sont capables non plus que de sagesse) plusieurs choses y servent: premièrement ce qui a été dit au livre premier de la grande variété, différence, & inégalité des hommes: Ce qui se dira en celui-ci, de la grande diversité des loix & coutumes qui sont au monde: Puis ce que disent les anciens de l'âge, états, & changements du monde. Les prêtres Egyptiens dirent à Hérodote, que depuis leur premier Roi (dont y avoit plus d'onze mille ans; duquel & de tous les suivants lui firent voir les effigies en statues tirées au vif) le soleil avoit changé quatre fois de route. Les Chaldéens du tems de Diodore, comme il dit, & Cicéron, tenoient registre de quatre cent mille tant d'ans; Platon dit

tés, de guerres, de meurtres, en un mot de tous les maux qu'on puisse imaginer.

L'histoire politique me montre jusqu'à quel point de fausseté, de souples-

---

que ceux de la ville de Sais avoient des mémoires par écrit de huit mille ans ; & que la ville d'Athènes fut bâtie mille ans avant la dite ville de Sais. Aristote, Pline & autres ont dit que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'âge de Platon. Aucuns ont dit que le monde est de toute éternité, mortel & renaissant à plusieurs vicissitudes ; d'autres & les plus nobles Philosophes ont tenu le monde pour un Dieu, fait par un autre Dieu plus grand ; ou bien, comme Platon assure & autres, & y a très-grande apparence en ses mouvements, que c'est un animal composé de corps & d'esprit ; lequel esprit logeant en son centre s'épand par nombres de musique en sa circonférence, & ses pieces aussi, le ciel, les étoiles composées de corps & d'ame, mortelles à cause de leur composition, immortelles par la détermination du Créateur. Platon dit, que le monde change de visage en tout sens : que le ciel, les étoiles le changent, & renversent par fois leur mouvement, tellement que le devant vient derriere, l'Orient se fait Occident. Et selon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux esprits, en raison, il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien un & seul en ce monde :

se, d'imposture, de méchanceté, d'ambition, un homme seul ou plusieurs hommes réunis peuvent parvenir pour commander aux autres : & à quel point d'ignorance, d'impuissance ou de lâ-

---

toutes especes sont multipliées en nombre ; par où semble n'être pas vraisemblable , que Dieu ait fait ce seul ouvrage sans Compagnon , & que tout soit épuisé en ce seul individu. Que l'on considere aussi ce que la découverte du monde nouveau , Indes orientales & occidentales , nous a appris ; car nous voyons premièrement que tous les anciens se sont mécomptés , pensants avoir trouvé la mesure de la terre habitable & compris toute la cosmographie , sauf quelques Isles écartées ; mé croyant les antipodes : car voilà un monde à-peu-près comme le nôtre tout en terre ferme , habité , peuplé , policé , distingué par royaumes & empires , garni de villes , qui surpassent en beauté , grandeur , opulence , toutes celles qui sont en Asie , Afrique , Europe , il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'ici à quelque tems il ne s'en découvre encore d'autres ? Si Ptolomée & les anciens se sont trompés autrefois , pourquoi ne se peut tromper encore celui qui dirait que maintenant tout est découvert & trouvé ? Je m'en voudrois bien fier en lui ! Secondement , nous trouvons qu'en ces nouvelles terres presque toutes les choses que nous estimons ici tant , & les tenons nous avoir été

cheté, ces autres peuvent être réduits pour se laisser mettre sous le joug. Indépendamment de tous les maux qu'une telle autorité & une telle sujétion entraînent dans l'intérieur d'une Société

---

premièrement révélées & envoyées du ciel ; étoient en créance & observance commune plusieurs mille ans auparavant qu'en eussions ouï les premières nouvelles, soit au fait de religions, comme la créance d'un seul premier homme, pere de tous, du déluge universel, d'un Dieu qui vécut autrefois en homme vierge & saint, du jour du jugement, du purgatoire, resurrection des morts, observation des jeûnes, carême, célibat des prêtres, ornements d'Eglise, surplis, mitre, eau-bénite, adoration de la croix, circoncision pareille à la Juive & Mahométane & contrecirconcision par laquelle ils tiennent soigneusement & religieusement couvert le bout de leur membre, étirant la peau avec des cordons, afin qu'il ne voie & ne sente l'air. Au fait de la police, comme que les aînés succèdent à tout le bien ; que le pourvenu à un beau & grand grade prend un nouveau nom, & quitte le sien ; subsides tyranniques, armoiries, sauts de batteurs, musique d'instruments, imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisément ces conclusions : Que ce grand corps, que nous appellons le monde, n'est pas ce que nous pensons & jugeons ; Que ni en son tout, ni en

quelconque , cette histoire me montre encore ceux qui découlent des dissensions , des querelles , des guerres entr'elles & d'autres Sociétés semblables , pour des intérêts de prétentions , de propriété , de possession , de commerce , ou par des motifs de point d'honneur , de jalousie , de caprice & d'ambition.

L'Histoire de la Jurisprudence me démontre l'inutilité , le ridicule , le nuisible du Droit de propriété. Depuis

---

ses parties , il n'est pas toujours même , ains en perpétuel flux & reflux. Qu'il n'y a rien dit , tenu , cru , & aussi contredit , reprouvé , condamné ailleurs ; étant l'esprit humain capable de toutes choses , roullant toujours ainsi le monde , tantôt le même ; tantôt divers ; Que toutes choses sont enfermées & comprises dedans ce cours & révolution de nature , subject à la naissance , changement , fin , à la mutation des tems , lieux , climats , ciels , airs , terroirs. Et de ces conclusions nous apprendrons à n'épouser rien , ne jurer à rien , n'admirer rien , ne se troubler de rien ; mais quoiqu'il advienne , que l'on crie , tempête , se réloudre à ce point , que c'est le cours du monde , c'est nature qui fait des siennes ; mais pourvoir par prudence , qu'aucune chose ne nous blesse par notre foiblesse & lâcheté.

l'établissement de ce Droit, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la manière de l'appliquer. Chaque Nation a eu ses Loix particulieres la dessus; chaque pays ses coutumes; chaque Législateur, chaque Jurisconsulte, ses opinions différentes. D'où sont résultés les fraudes, les injustices, les haines, les animosités, le dédale de la chicane, la fortune des uns sur la ruine des autres, en un mot une grande partie des maux que l'on connoît, dans le détail desquels il est inutile d'entrer.

L'histoire de la Philosophie, j'entends ici la Philosophie ordinaire, & non la mienne, l'histoire, dis-je, de la Philosophie m'apprend que l'esprit humain infatué de ses préjugés, assujetti à se conformer aux opinions des autres, ou menacé des fureurs de la persécution, n'est capable que d'enfanter des absurdités & des chimeres.

L'histoire de la Médecine me fait voir à combien d'accidents, d'infirmités, de maladies, l'homme civilisé est sujet en comparaison de l'homme sauvage; & à combien de plus grands maux il s'expose encore, lorsqu'il se

entre les mains de cette engeance d'ignorants que l'on appelle Médecins, qui depuis trois mille ans de dispute sur les causes des maladies & la nature de leurs remèdes, ne sont point encore d'accord sur la manière de traiter une simple fièvre.

Enfin l'histoire de la Religion m'ouvre en entier le cœur & l'esprit humain; & je découvre d'un coup d'œil à quel point d'erreur, de contradiction, d'ignorance, & de barbarie même, l'homme peut atteindre, lorsqu'en sortant de son état naturel, il prétend pouvoir étendre sa curiosité téméraire sur l'Auteur de la Nature (a). Les uns  
après

(a) Un fameux Ecrivain du cinquième siècle, qui n'avoit en vue que la différence des opinions des Philosophes Payens sur la nature de la Divinité, en parle ainsi :

*Nec hoc est admiratione dignum, cum sciamus inter istos Philosophos quanta sit de ipsa Deorum Natura dissensio, quantisque disputationum argumentis vim totam Divinitatis conentur evertere. Cum alii Deos non esse dicant; alii, esse quidem, sed nihil procurare definiant; alii, & esse, & rerum nostrarum curam procuratio- nemque suscipere; . . . & tantâ sint hi omnes in*

après ces recherches vaines, impuissantes, ont dit qu'il n'y avoit point de Dieux : d'autres ont dit qu'il y en avoit un, & ceux-ci devoient s'en tenir là ; d'autres ont soutenu qu'il y en avoit deux, un bon un mauvais : d'autres ont prétendu qu'il y en avoit quatre, six ; dix, quinze, vingt, plus ou moins de diverses especes & de différens grades. Tous, enflés de leur découverte, ont prétendu définir la

*varietate & diffensione, ut longum & alienum sui singulorum enumerare sententias. Nam alii figuras his pro arbitrio suo tribuunt, & loca assignant, sedes etiam constituunt, & multa de actionibus eorum vitæque describunt & omnia quæ facta & constituta sunt, ipsorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil molire, nihil curare, & ab omni administrationis cura vacuos esse dixerunt : aseruntque omnes verisimile quiddam, quod auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet. JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Astronom. Lib. I. in Præfat.*

» Ce que je viens de dire n'est point étonnant, puisque nous connoissons leurs divisions sur la nature des Dieux, & les arguments par lesquels ils semblent s'efforcer d'anéantir la puissance de la Divinité. Les uns disent qu'il n'y a point de Dieux ;

la nature de la Divinité. Les uns ont fait de Dieu un être indolent & ne se mêlant de rien, d'autres l'on fait foible & ridicule, d'autres avide & jaloux, d'autres inconstant & capricieux, d'autres vain & cruel; & tous enfin lui ont rendu un culte analogue à la nature, & aux qualités qu'ils lui attribuoient.

Mais outre tous ces gens - là, ceux qui ont admis qu'ils étoient les seuls

---

» d'autres qu'il y en a, mais qu'ils ne se mê-  
 » lent de rien; & d'autres, qu'ils se mê-  
 » lent de tout ce qui nous regarde.....  
 » d'autres leur forgent des figures détermi-  
 » nées, leur assignent une demeure fixe, font  
 » une histoire de leur vie, de leurs actions;  
 » & ajoutent que tout ce qui existe, se re-  
 » gle, se gouverne sous leur bon plaisir.....  
 » tous enfin soutiennent leur opinion par des  
 » raisonnemens, qui ayant l'apparence de  
 » quelque vérité, sont d'autant plus propres  
 » à faire impression sur ceux qui les écou-  
 » tent «.

Si l'on eût demandé à ce *Firminus Maternus* quel étoit son sentiment sur la nature de Dieu, je crois qu'il n'en auroit pu donner une meilleure définition que ceux qu'il entreprend ici de condamner.

qui eussent la véritable connoissance de la Divinité, que le culte qu'ils lui rendoient étoit le seul culte qui lui fût agréable; que hors de leur croyance & de la pratique de ce culte l'on étoit en abomination aux yeux de Dieu; ceux-là dis-je, sont devenus fanatiques, intolérants, persécuteurs, cruels & féroces. L'histoire des *Juifs*, & principalement ce qui s'est passé parmi les *Chrétiens* depuis l'établissement du Christianisme, jusqu'à ce jour (a) font une preuve de ce que j'avance.

En conséquence de toutes ces considérations, j'ai dit en moi-même que puisque les Mœurs, les Coutumes, les Usages, les Loix, les Religions différentes, auxquels la plus grande partie du Genre-Humain est soumise, causent de tels désordres & de si grands

(a) *Inter finitimos vetus atque antiqua similtas  
Immortale odium, & nunquam sanabile vulnus.  
Ardet adhuc Ombos, & Tenyra, summa utrinque  
Isle furor vulgo est, quod numina vicinorum  
Cedit uterque locus, & nullos credat habendos  
Ipse Deos, quam quos ipse colit.* JUVEN. Satyr. XV.

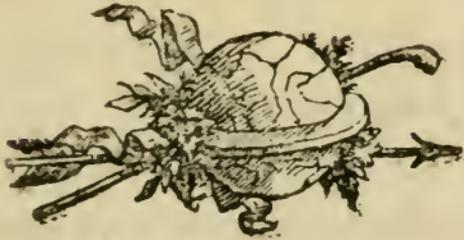
maux , ces choses ne sont point dans l'ordre naturel : & j'ai conclu que pour que l'homme soit aussi heureux qu'il est susceptible de l'être , il ne devoit être soumis à rien de tout cela , ne devoit suivre que l'instinct de la Nature , & pouvoit fronder ouvertement tout ce qu'il y trouvoit de contraire.

Voilà le sommaire des faits & des raisons , continua le *Compere* , sur lesquels j'ai fondé ma Philosophie. Si Monsieur a quelque envie de devenir Philosophe aussi , je me ferai un plaisir d'entrer avec lui dans de plus grands détails. Il peut pour cet effet choisir tel jour qu'il lui plaira. — Très-obligé , dit le Hollandois , j'aime encore mieux être *Coccéen*.

*Pere Jean* , qui s'étoit enivré pendant que *Vitulos* & le *Compere* discouroient , dit au Hollandois : Corbieu , *l'Ami* , tu as tort de ne point vouloir râter de la Philosophie. C'est un ruisseau d'eau claire & limpide , où tu débarrasserois ton gros bon sens ; c'est le sanctuaire de la raison , le tombeau des opinions humaines , le fléau des préjugés du vulgaire , l'éponge de la conscience , & le rocher inébranlable.

contre lequel les flots de la honte, de la crainte & des remords ne produiront jamais que de l'écume. — Monsieur, dit le Hollandois, je vous ai dit que j'aimois mieux être *Cocquéien*. — En disant ces mots, il se leva & partit. Comme il étoit fort tard nous remerciâmes nos Hôtes des politesses qu'ils nous avoient faites, & nous retournâmes à notre *Auberge*.

*Fin du premier Volume.*





# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Contenus en ce Volume.

- C H A P. I.** **I** N T R O D U C T I O N. *Généalogie. Arrivée à la Fleche , & ce qui s'y passa.* . . . Page 5
- C H A P. II.** *Départ de la Fleche. Maladie du Compere Matthieu. Son arrivée à Domfront.* . . . 10
- C H A P. III.** *Départ de Domfront. Rencontre d'un Espagnol. Histoire de cet Espagnol.* . . . 19
- C H A P. IV.** *Arrivée du Compere Matthieu à Paris , & son Etablissement en cette Ville.* . . . 44
- C H A P. V.** *Continuation de notre séjour à Paris. Vison de Diego.* . . . 51

T A B L E.

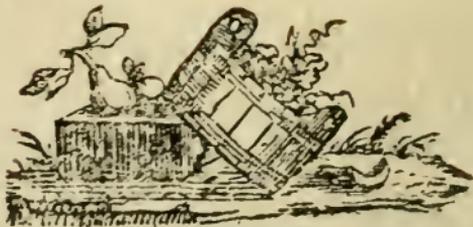
247

- CHAP. VI. *Le Compere Matthieu se répand dans le monde. Persécution qu'il essuie. Autre persécution. Désespoir de Diego. Son triomphe.* . . . Page 68
- CHAP. VII. *Le Compere Matthieu raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlèvement. Il rencontre son Condisciple Whisthon. Entretien qu'ils ont ensemble.* . . . . . 88
- CHAP. VIII. *Le Compere résolut de quitter Paris & de partir pour la Hollande. Avanture qui lui arrive au moment de son départ. Son arrivée à Senlis.* . . . . . 103.
- CHAP. IX. *Arrivée du Compere Matthieu à Senlis. Rencontre d'un Homme extraordinaire. Histoire de cet Homme.* . . . . . 118.
- CHAP. X. *Continuation de l'Histoire de Pere Jean.* . . . . . 132.
- CHAP. XI. *Continuation de l'Histoire de Pere Jean. Réflexions du Compere sur cette Histoire. Evénement terrible.* . . . . . 143.

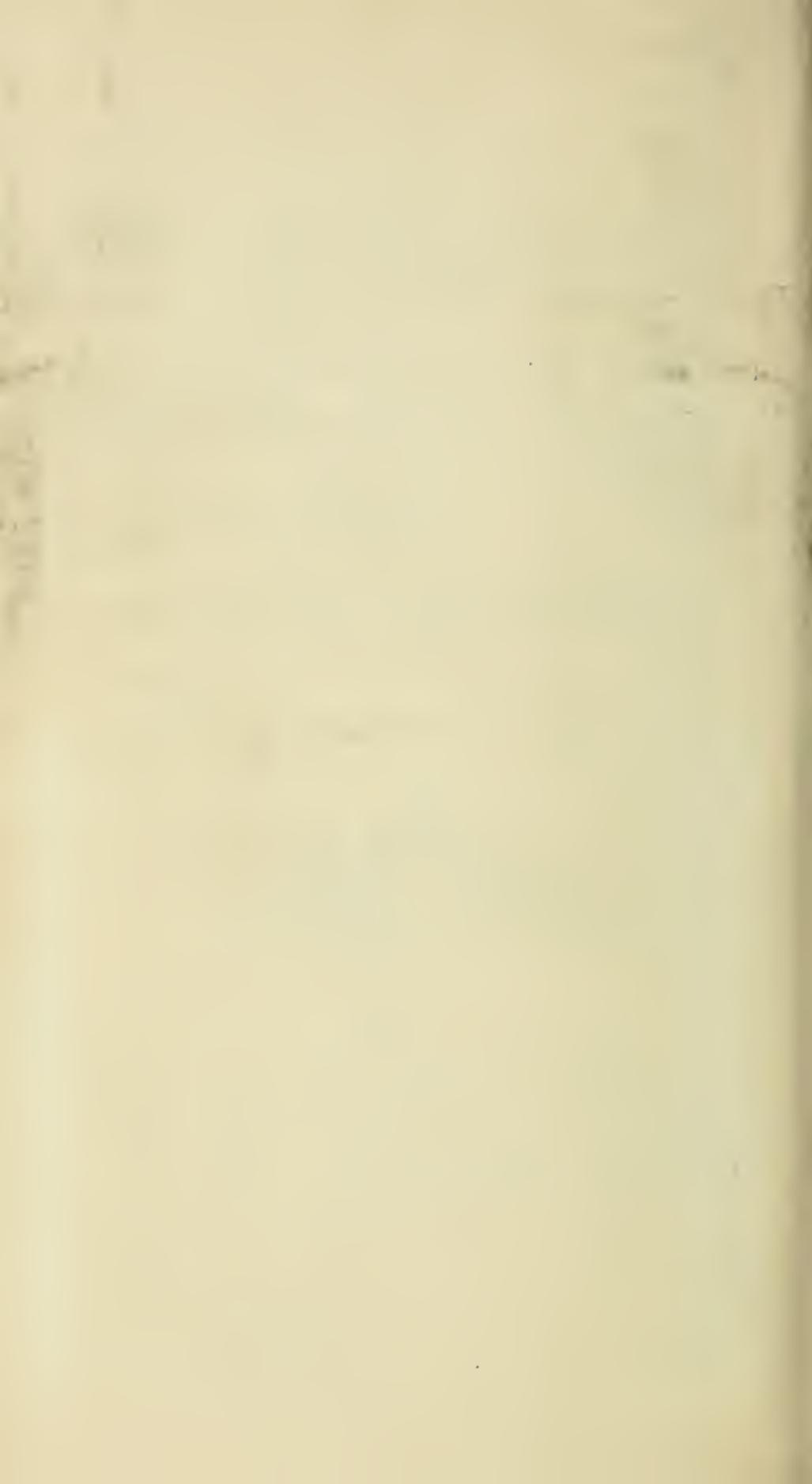
- CHAP. XII. *Notre arrivée à Mons; Capitale du Hainaut Autrichien: accident fâcheux qui nous arrive dans cette Ville, & les suites qu'il eut.* 182
- CHAP. XIII. *Rencontre d'un ancien Ami de Pere Jean. Repas chez deux Négociants François.* 203

[Fin de la Table du premier Volume.

*fin du premier Volume*







BINDING SECT. APR 19 1934

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
1981  
D75A66  
1777  
t.1

Dulaurens, Henri Joseph  
Le compere Mathieu.  
Nouvelle ed.

